

UNE FLEUR CANADIENNE

DANS

L'INSTITUT DE SAINT ALPHONSE.



LE SERVITEUR DE DIEU,
R. P. ALFRED PAMPALON, PRÊTRE-PROFÈS
DE LA
CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

UNE FLEUR CANADIENNE

DANS

L'INSTITUT DE SAINT ALPHONSE

OU

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU

SERVITEUR DE LIEU

LE

R. P. ALFRED PAMPALON

De la Congrégation du Très Saint Rédempteur,
Par son frère le PÈRE PIERRE PAMPALON,
de la même Congrégation.

NOUVELLE EDITION

NOTABLEMENT AUGMENTÉE



VILLE ST-LOUIS, P. Q.
L'ÉCOLE CATHOLIQUE DES SOURDS-MUETS
1907

Enregistré en l'année dix-neuf cent deux, par le PÈRE
PIERRE PAMPALON, C. SS. R., au Ministère de
l'Agriculture, conformément à l'Acte
du Parlement du Canada.

APPROBATIONS.

En vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par Notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner le livre intitulé: *Une Fleur Canadienne dans l'Institut de S. Alphonse, ou Notice biographique du Serviteur de Dieu, le R. P. Alfred Pampalon, Rédemptoriste*, nous en permettons l'impression.

JOS. STRYBOL, C. SS., R.,

Sup. Prov. Belg.

Bruxelles, le 25 mars 1907.

Imprimatur :

Montréal, le 8 mai 1907.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

DECLARATION DE L'AUTEUR.

Si nous avons, au cours de cet ouvrage, employé le titre de Vénérable, de Bienheureux, ou de Saint, ou reproduit le récit des faveurs obtenues par l'entremise du R. P. Alfred Pampalon, Rédemptoriste, nous affirmons n'avoir pas voulu en cela prévenir la décision du Saint-Siège, et nous déclarons nous conformer en tout aux décrets de Sa Sainteté, le pape Urbain VIII.

Archevêché de Québec, 13 septembre, 1902.

REVEREND PERE P.-Z. PAMPALON, C. SS. R.

MON REVEREND PERE,

Ce n'est qu'en ces jours derniers que j'ai pu lire la vie du R. P. ALFRED PAMPALON, REDEMPTORISTE. Elle m'a si vivement intéressé que je l'ai parcourue tout entière en une seule lecture. La carrière du vénéré défunt n'a pourtant été ni longue ni mouvementée; elle se partage entre ses études collégiales à Lévis et ses quelques années passées dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Mais quelle belle et sainte âme que celle de ce religieux! Quelle candeur! que sa dévotion était douce et aimable! Combien toute sa vie à été pure, surnaturelle, toujours exemplaire! Quelle admirable résignation à la volonté de Dieu dans sa longue maladie et jusqu'à son dernier soupir!

Le spectacle d'une si angélique existence m'a profondément édifié. Je voudrais que cette biographie fut entre les mains des étudiants de nos collèges; nul doute qu'ils retireraient de cette lecture un grand profit: ils y apprendraient à sanctifier leur travail de chaque jour, à pratiquer l'obéissance et la régularité, à correspondre à la grâce

divine et à devenir ou de fervents chrétiens dans le monde, ou de saints prêtres.

En publiant cette biographie, vous avez fait une excellente œuvre et je vous en félicite.

Agréez, mon Révérend Père, l'expression de ma sincère gratitude pour votre envoi et de mes sentiments les plus dévoués en Notre Seigneur.

† *L.-N. Archevêque de Québec.*



Une Fleur Canadienne

DANS

L'Institut Saint Alphonse



CHAPITRE I.

LA MAISON PATERNELLE.

Le voyageur qui remonte le fleuve Saint-Laurent, se plaît à reposer la vue sur la jolie petite ville de Lévis, située en face de Québec. Le paysage environnant, qui la met en relief, présente aux regards de l'observateur un panorama aussi agréable que pittoresque. Le terrain incliné sur lequel elle est assise en amphithéâtre permet d'embrasser d'un seul coup d'œil toute cette jeune cité pleine de vigueur et d'avenir.

C'est là, que le 24 novembre 1867, naissait Alfred Pampalon, ce saint jeune homme dont nous voulons écrire la vie. Il fut baptisé le jour même de sa naissance.

Il eut le bonheur d'avoir pour premiers guides de sa vie, un père vraiment chrétien et une sainte mère. Le ciel avait béni l'union de ces époux modèles. Alfred était le neuvième enfant que Dieu confiait à leur garde.

Le père, Antoine Pampalon, homme intègre et vertueux, vit encore dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. Entrepreneur de mérite, plusieurs couvents et églises, parmi lesquelles on compte la somptueuse Basilique de Sainte-Anne de Beupré, lui doivent leur construction. Pour les ouvriers qui travaillaient sous ses ordres, Antoine Pampalon se montrait plutôt un ami qu'un maître. Il faisait partie de cette nombreuse phalange de vieux et respectables citoyens, qui, avec feu Mgr Déziel, travaillèrent à la prospérité de la ville de Lévis.

La mère, Joséphine Dorion, était une de ces âmes faites de force et de tendresse.

Ceux qui ont eu le bonheur d'apprécier les vertus précoces du jeune Alfred pouvaient se demander à quelle source il avait puisé une si précieuse formation? Cette source fut le cœur de sa pieuse mère. C'est dans le cœur de sa mère qu'Alfred puisa ces germes de vertu, cette délicatesse de conscience, cette tendre dévotion à Marie, dévotion qui devait rester toute sa vie un trait caractéristique de sa piété.

Comme elle aimait, cette épouse modèle, à verser aux pieds de la Vierge bénie, la prière de son cœur! Elle lui parlait surtout de ses enfants, de leur avenir; elle lui demandait de les garder toujours bons et de veiller sur eux à l'heure du

danger. Aux principales fêtes de la Sainte Vierge, elle allait toujours s'asseoir à la Table Sainte, puisant dans l'Eucharistie la force d'accomplir fidèlement ses devoirs de chrétienne et de mère. Elle comprenait la grandeur de ses obligations. Pour elle, élever ses enfants, c'était travailler à leur salut et à leur sainteté, c'était les élever au-dessus de la terre, vers ces hauteurs pures de la piété où le vent qui passe ne souille pas.

Son affection, sa tendresse pour le jeune Alfred semblaient plus prononcées. Elle pressentait que son cher enfant deviendrait un saint. Il avait l'air si bon, si doux. Elle disait un jour à une de ses amies : " Mon petit Alfred ne vivra pas longtemps ; mais s'il est petit sur la terre, il sera grand au ciel. Là-haut, sa vertu trouvera sa récompense. C'est mon petit saint !... "

Elle dirigea les premiers mouvements du cœur de son enfant vers le bon Dieu. Les premiers mots qu'elle lui apprit à articuler furent les saints nom de Jésus et de Marie. Elle se plaisait à lui faire prononcer souvent le nom, si plein d'onction, de sa bonne Mère du Ciel. Alfred goûtait un saint bonheur à répéter ce nom béni, c'est pourquoi nous l'entendrons dire plus tard : " Oh ! quel heureux moment ce fut pour moi, ô Marie ! d'entendre ton doux nom, aux jours de

ma première jeunesse! A ton nom suave, mon cœur tressaillait de bonheur.”

Mais l'impitoyable mort allait bientôt ravir cette bonne mère à la tendresse de ses enfants. Ses hautes vertus avaient charmé le cœur de Dieu et il se hâta de détacher ce fruit mûr du cep amer de l'exil pour en orner le paradis. Il en coûtait au cœur de cette bonne mère de se séparer de ses enfants dont l'aîné n'avait encore que quinze ans. Mais, chrétienne fervente, elle se résigna entièrement à la volonté de Dieu. Qu'elles sont touchantes les dernières paroles qu'elle adressa à ses enfants sur son lit de mort! Le petit Alfred, qui n'avait alors que six ans, écoutait, le cœur gros de douleur, les pieuses recommandations de sa mère mourante.

“ Chers enfants, leur dit-elle, le bon Dieu m'appelle à Lui. Bientôt vous n'aurez plus de mère sur la terre; mais levez les yeux au ciel, là vous avez une mère, la plus puissante, la meilleure des mères. C'est à cette Mère, que je vous consacre et vous confie. Aimez-la beaucoup, elle vous aimera et saura vous protéger toujours. Au ciel, je prierai le bon Dieu de vous conserver bons chrétiens. Je lui demanderai de se choisir des prêtres dans ma famille.” Dieu combla ses vœux. Trois de ses enfants reçurent l'onction sacerdotale.

Alfred est maintenant orphelin. Plus de

mère, à cet âge où le soutien maternel paraît indispensable. Heureusement, dans cette atmosphère de piété où il avait passé ses premiers printemps, les germes de vertu jetés dans son cœur par sa tendre mère s'étaient développés. Il ne laissera pas périr cette semence bénie, destinée à produire des fruits précieux.

Pour le consoler, on lui avait dit que sa chère mère ne l'avait pas quitté tout-à-fait, mais qu'au ciel, elle continuait de l'aimer encore, qu'elle était heureuse maintenant avec le bon Dieu, la Sainte Vierge et les Anges, et qu'un jour, s'il était bon, lui-même irait embrasser sa tendre mère et jouir auprès d'elle d'une vie qui ne finirait plus. Si Alfred ne comprenait pas tout, il en saisissait assez pour entretenir dans son âme d'enfant la joie et le bonheur.

Pour voir la Sainte Vierge et sa mère, il devait rester bon; il le sera toujours. Un peu plus tard, la Providence lui choisissait une seconde mère en donnant au père Antoine Pampalon une nouvelle épouse pleine de vertu et de bonté. Alfred se montra toujours docile, respectueux envers cette seconde mère. Il l'aimait de tout son bon cœur et s'ingéniait à trouver l'occasion de lui faire plaisir et de se rendre utile.

Volontiers il lui aidait dans les soins du ménage, cherchant à lui épargner les moindres

fatigues. De son côté, elle montra aux enfants de son mari la plus tendre affection. Par sa tendresse elle s'efforçait de guérir la blessure faite à leur cœur par la mort de leur première mère. Elle voulait combler le vide qui s'était produit alors, et elle le faisait avec d'autant plus de joie qu'elle savait son affection comprise par ces bons enfants que Dieu avait confiés à ses soins.

Plus tard, parlant d'Alfred, elle n'hésita pas à affirmer, en présence de parents, " qu'elle n'avait eu que des consolations de lui, que c'était un enfant parfait, que jamais, elle ne l'avait vu commettre la moindre faute."

A l'école primaire, le petit Alfred se montra bon envers ses condisciples qui trouvaient en lui un compagnon aimable, souriant mais aussi toujours pieux. Il s'ingéniait à les égayer, à porter partout la vie et le bonheur. Sa docilité, son obéissance lui avaient acquis l'affection et l'estime de ses maîtresses, et lorsque la maman le retira de l'école pour le placer au collège, elles lui dirent: "Oh! quel bon enfant vous nous enlevez! Nous regrettons de le voir partir si tôt. Nous perdons notre meilleur élève, et nos enfants perdent un parfait modèle."

CHAPITRE II.

LE COLLEGE.

Au mois de septembre 1876, Alfred, âgé de neuf ans, entra au collège de Lévis. Il est temps d'orner cette jeune intelligence, maintenant épanouie, d'y jeter les précieuses semences des vérités chrétiennes. Cette mission délicate et sublime, c'est à des prêtres qu'elle va maintenant être confiée. C'est durant la première année de son collège que notre pieux enfant eut l'ineffable joie de recevoir pour la première fois dans son âme le Dieu de l'Eucharistie.

Depuis longtemps Alfred soupirait après cet heureux jour ; à son entrée au collège, on lui promit ce bonheur pour le mois de mai suivant. Il se prépara à ce grand jour. Il orna son cœur des plus belles vertus, afin d'en faire pour Jésus une agréable demeure. Enfin, mai arrive et lui apporte la félicité si vivement désirée. C'est dans la chapelle de son Alma Mater qu'il reçoit pour la première fois le pain des anges. Combien vif fut le bonheur de cet ange de pureté en sentant son cœur battre près de celui de Jésus ! Il ne pouvait trouver sur ses lèvres innocentes des paroles assez fortes pour exprimer la joie qui inondait

son âme. Pour Alfred ce jour de sa première communion fut un jour du ciel.

Le 7 octobre de la même année, Sa Grandeur Mgr Taschereau, archevêque de Québec, lui conféra le sacrement de Confirmation dans l'église de Notre-Dame de la Victoire. Il est maintenant soldat du Christ, prêt à combattre désormais tous les ennemis de son âme. C'est alors qu'il ajoute à son nom d'Alfred celui de Joseph, désirant trouver un protecteur spécial dans le glorieux Patriarche de Nazareth. Maintenant c'est une vie nouvelle qui va commencer pour notre Alfred. Sa piété sera désormais plus ardente, plus solide encore. Tous les quinze jours, puis bientôt chaque semaine, il s'approchera de la Table Sainte. Et, à chaque fête de la Sainte Vierge, le bouquet spirituel qu'il offrira à sa bonne Mère sera celui d'une communion fervente.

Deux dévotions caractériseront sa piété et seront la vie de son âme : La dévotion au Sacré Cœur de Jésus et à la Bienheureuse Vierge Marie. Dans son humilité, il voudrait dérober aux regards sa fervente piété ; mais il est des fleurs cachées dont le parfum délicieux trahit la présence.

Admirons-le maintenant comme étudiant au Collège. Dans cette atmosphère chaude de piété et de dévouement, ses vertus vont se déployer à

l'aise et lui conquérir l'affection de tous les cœurs.

Avec le don d'une bonne âme, Dieu lui avait aussi départi un jugement droit, un esprit ouvert. Il profitera de ce trésor, il cultivera avec soin cette terre fertile de son intelligence. Il s'appliquera à lui faire produire les plus beaux fruits. A côté de sa vertu grandissante, on verra croître dans de belles proportions ses connaissances littéraires.

Si quelques-uns de ses confrères l'emportaient par le talent, il les dépassait tous par la piété et l'application. En classe, il se montrait sage et attentif. Son obéissance dans les moindres choses était prompte et exacte. La parole de ses maîtres, pour lui, était la parole de Dieu. Aussi était-il considéré comme le modèle du parfait étudiant. Un jour dans une note d'examen, un professeur disait de lui : " Alfred, c'est un ange."

Nous sommes heureux de reproduire ici le témoignage autorisé que rend de lui M. l'abbé Fr. N. Fortier, son directeur pendant cinq ans. " Je trouve très intéressante, dit-il, la vie d'un élève de douze à dix-huit ans qui fait la plus grande partie de son cours d'études sans mériter un reproche. C'est ce qu'a fait le Père Alfred. Fidèle à la règle, docile, appliqué à l'étude, à la

prière : tel a été l'élève que j'ai connu en lui. Non seulement je n'ai pas eu d'observations à lui faire, mais je n'ai pas souvenance qu'on ait fait quelque plainte au sujet de sa conduite. On m'a dit qu'il était mort en saint. Je n'ai pas de peine à le croire."

Son préfet d'études affirme que notre jeune étudiant lui paraissait un autre St Jean Berchmans, qu'il en était la copie vivante. On dit que ses supérieurs aimaient à contempler la physionomie de ce jeune homme; ils admiraient dans cette figure si fraîche et si candide, le reflet d'une âme innocente et paisible.

Bien prier, bien étudier, bien jouer, voilà les trois qualités qui caractérisent le bon étudiant. On les trouve harmonieusement réunies dans notre jeune élève. Pieux à la chapelle et ardent à l'étude, il se montre, à la récréation, franc et agréable joueur. Malgré sa nature ardente et vive, il n'eut jamais de disputes, ni d'altercations. Souvent sa remarquable habileté au jeu éveilla quelque jalousie. Par amour de la paix, il cédait volontiers, vertu assez rare à cet âge.

Sa compagnie pendant les récréations était vivement estimée; il avait la sympathie de tous ses compagnons. Une joute de crosse s'organisait-elle, Alfred est président; c'est le juge en chef;

c'est le pacificateur de la nation. Sa loyauté, sa sagesse lui ont conquis une influence très grande sur ses condisciples. Une petite difficulté s'élève-t-elle, il s'approche; du ton le plus aimable il adresse quelques bonnes paroles, le calme se rétablit, la franche gaieté réapparaît.

Une douceur inaltérable brillait sans cesse sur son angélique figure. Jamais, au témoignage de ceux qui l'ont connu au collège, on ne l'a vu se fâcher. Toujours il était le même, le bon et aimable Alfred.

Il aimait à égayer ses petits amis par de joyeux entretiens; mais jamais on n'a pu surprendre sur ses lèvres une parole blessante ou tant soit peu contraire à la belle vertu. Si parfois il entendait un confrère tenir un propos malsonnant, aussitôt une sainte indignation paraissait sur sa figure. Souvent il disait au coupable: "Pour l'amour de Dieu, taisez-vous." Si on ne se rendait pas à sa pieuse demande, il se retirait; mais comme il jouissait d'une haute estime chez tous ses confrères, on passait d'ordinaire par ses volontés. Pour faire cesser de tels propos, il suffisait d'entendre dire: "Alfred est là.... Il vient.... Prenons garde à nos paroles."

Alfred était intransigeant pour l'observance du règlement. On ne pouvait compter sur son concours pour le jeu à une heure indue. La voix

de la cloche pour lui était sacrée; et fût-il au plus fort de la partie, il quittait tout pour obéir au signal donné.

La modestie rayonnait dans toutes ses actions. Jamais il ne voulut se rendre aux sollicitations de ses jeunes camarades à prendre des exercices de natation. En vain lui disait-on qu'il serait aussi habile en cet art qu'en tout autre jeu, rien ne put ébranler sa résolution que son extrême amour pour la pureté lui avait fait prendre. La pureté pour Alfred, c'était le plus précieux des trésors et il voulait le garder éloigné des moindres dangers.

Les longues études que lui imposait la règle du collège ne lui permettaient pas de satisfaire les pieux désirs de son âme, et de passer de longues heures aux pieds de la Ste Vierge, épanchant tout doucement son cœur dans celui de sa bonne Mère. Mais si les heures d'étude ne lui appartiennent pas, les heures de récréation sont à lui. Le samedi pendant que les autres prennent leurs joyeux ébats, le pieux étudiant se rend à la chapelle, y prie longuement avec une grande ferveur, et prépare déjà son âme à la visite que Jésus-Hostie doit lui faire le lendemain matin. Chaque midi, à la sortie des externes, avant d'entrer à la maison paternelle, Alfred se rendait à l'église. Agenouillé aux pieds de la Vierge il répandait

pieusement son âme dans de ferventes prières. Dès lors, chaque jour il récitait son chapelet, cette belle couronne que toute sa vie il se plaira à déposer sur le front de la Reine du ciel.

Un enfant aussi parfait ne pouvait manquer d'exciter chez les moins fervents quelques petites jalousies; mais en vain essayait-on de se servir contre lui de l'arme du ridicule. Il semblait avoir pris pour devise: "Aimer Dieu et laisser dire." Chez la plupart, cependant, sa pieuse conduite excitait l'admiration et le faisait regarder comme un modèle véritable.

Les vacances n'étaient pas pour notre jeune étudiant un temps de dissipation; c'est alors qu'il pouvait satisfaire sa soif de prier. Il avait l'habitude d'aller passer quelques jours chez une de ses tantes. Une fois, et c'est elle-même qui rapporte le fait, elle le surprit à genoux devant une image de la Ste Vierge, demeurant là un temps considérable, immobile comme une statue. Pour ne pas le distraire dans ses doux colloques avec cette tendre Mère, l'heureuse tante se retirait en silence, remplie d'une profonde admiration pour cet ange de la terre.

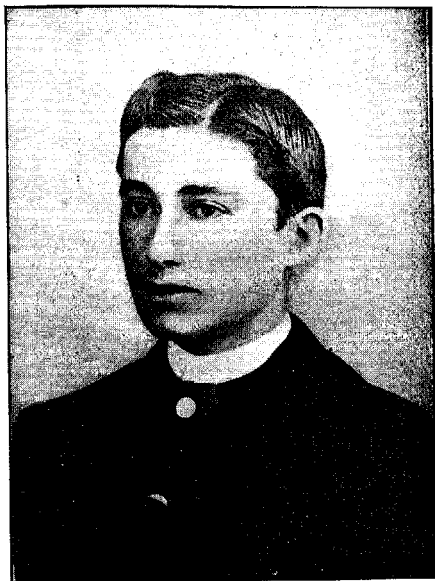
Au foyer, Alfred apportait le bonheur, la gaieté. Il prévenait les moindres désirs de sa belle-mère et s'ingéniait à rendre service. Il aimait tendrement les enfants de cette seconde

mère; il partageait en vrai frère leurs peines comme leurs joies. Pendant ses vacances, il lui arrivait de réunir quelques petits amis de son choix. On improvisait un autel et Alfred, avec toute la majesté d'un pontife, disait la Sainte Messe et donnait le sermon de circonstance.

CHAPITRE III.

SA VOCATION.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, le jeune Alfred ne pensa guère à son avenir. Mais Dieu, dont les desseins sont éternels, avait des vues particulières sur ce vertueux jeune homme. Il voulait en faire un apôtre, un serviteur de son Eglise. On dit que rien n'élève et ne grandit comme la souffrance; c'est pourquoi Dieu fit passer notre fervent étudiant par le creuset de la tribulation, afin d'éprouver sa vertu et de la rendre digne des desseins qu'il avait sur lui. Une fièvre maligne le conduisit en peu de temps aux portes du tombeau. Déjà il avait reçu les derniers sacrements et il semblait que l'heure de la mort allait sonner pour lui. Au plus fort de la maladie et sur le seuil de son éternité, le pieux étudiant comprit mieux que jamais le néant des biens terrestres et l'incomparable grandeur des richesses éternelles. Il pro-



ALFRED PAMPALON
A 19 ANS.

fita de ces sages enseignements que lui donnait la souffrance et c'est alors qu'il prit la résolution de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, si la santé lui était rendue. A partir de ce moment, tout danger disparut. Signe non équivoque que le projet d'Alfred était conforme aux desseins du Seigneur. Bientôt la guérison fut complète. Le vertueux jeune homme n'eut plus alors qu'une ambition : se préparer à la noble vocation vers laquelle Dieu l'appelait si visiblement.

Il quitte alors les classes du cours commercial pour commencer ses humanités au collège de Lévis. On le voit bientôt redoubler d'ardeur au travail. Il comprend la grandeur de la vocation que la Providence lui destine. Il s'en fait un idéal sublime et tous ses efforts tendront désormais à sa réalisation. Ses progrès dans la vertu sont sensibles et provoquent l'admiration de tous ceux qui l'entourent.

Cependant, il paraissait déjà qu'Alfred était né pour souffrir. L'année qui suivit la classe de Belles-Lettres, il contracta une pneumonie qui de nouveau mit ses jours dans le plus grand danger. Ses parents alarmés multipliaient leurs efforts pour enrayer les progrès du mal. Pour lui, indifférent à la vie et à la mort, il s'abandonnait sans regret à la divine volonté. Quelle crainte pouvait lui inspirer une mort qui aurait été le fidèle

écho de sa sainte vie? La pensée des souffrances de Notre Seigneur faisait sa consolation au milieu des atroces douleurs qui torturaient son pauvre corps. On s'étonnait de le voir calme et paisible au milieu de si cruels tourments. Au médecin qui lui demandait pourquoi il fixait toujours les yeux vers le même endroit de sa chambre, il répondit : " Ne voyez-vous pas là mon crucifix? voilà ma consolation et mon espérance! "

Au milieu des douleurs l'âme du saint jeune homme se purifiait. Alfred comprenait de plus en plus le néant de tout ce qui passe. Il savait que la vie ne vaut que pour autant qu'on l'emploie au service de Dieu. La vie du cloître lui paraissait de plus en plus noble et sublime; et c'est alors qu'il s'engagea par vœu à entrer en religion, s'il revenait à la santé. Cependant il s'abandonnait avec une entière soumission à la divine Providence.

Mais ses parents ne pouvaient se résigner à perdre ce trésor de leur tendresse. A la mort menaçante on opposa l'arme de la prière et on commença avec ferveur une neuvaine à la Bonne Sainte Anne. Notre Glorieuse Thaumaturge se laissa toucher par ces prières et ces ardentes supplications. Après quelques semaines, le malade revint à une santé, sinon parfaite, du moins suffisante pour lui permettre de continuer ses

études. Alfred a toujours attribué sa guérison inespérée à la maternelle intercession de Ste Anne; aussi lui a-t-il conservé toute sa vie la plus tendre reconnaissance.

Au printemps de 1886, notre étudiant terminait sa rhétorique. L'heure était maintenant venue d'accomplir son vœu. Depuis quelque temps, un attrait intérieur le poussait vers les fils de St Alphonse, qu'il avait vus à l'œuvre au sanctuaire de Beaupré. Il admirait la fin de cet Institut: se sanctifier en sanctifiant les autres, tel avait toujours été le rêve de son âme!

Cédant aux inclinations de son cœur, il entreprit un pèlerinage au sanctuaire de la grande Thaumaturge du Canada. Il s'y prépara avec piété, implorant les prières de ses parents et de ses amis, se plaçant avec confiance sous la garde de sa Bonne Mère. Dès les premiers jours de ses vacances, il prend le bâton de pèlerin et se rend à pied de Québec à Ste Anne, parcourant ainsi la distance de 21 milles. Tout le long de la route, il égrainait pieusement son chapelet. Au terme de son pèlerinage, il va se jeter aux pieds de la mère de Marie. Longtemps il pria devant la chère sainte, la conjurant de lui obtenir son entrée dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur.

Puis, plein de confiance en la protection de Marie, et de sa glorieuse Mère, il alla frapper

à la porte des Rédemptoristes. Le supérieur trouva en lui toutes les marques d'une vraie vocation et lui promit qu'il entrerait au noviciat à la fin du mois de juillet de la même année avec six autres Canadiens, dont la demande d'admission avait aussi été acceptée. Malgré sa faible santé, on avait agréé sa demande, car pour être un saint il n'est pas requis d'avoir une robuste constitution, mais une âme généreuse et résolue.

Pour Alfred cette entrée en religion exigeait le sacrifice de sa patrie, car les Rédemptoristes n'ayant pas, comme aujourd'hui, (1) de Noviciat et de Studendat au Canada, les sujets Canadiens devaient aller faire en Belgique leurs premiers pas dans la Congrégation de St Alphonse.

(1) Aujourd'hui, la Congrégation du S. Rédempteur forme au Canada ses sujets canadiens. Elle possède à Ste Anne de Beaupré un juvénat où, des jeunes gens qui se destinent à la vie religieuse, suivent un cours classique régulier, conforme au programme des petits séminaires du Canada.

Le noviciat est établi à Hochelaga, Montréal.

Après leur noviciat, les nouveaux profès se rendent à Ottawa pour se livrer durant six années aux études philosophiques et théologiques.

La Province Belge a fondé aussi les couvents de Ste-Anne de Montréal, de Brandon au Manitoba et de Yorkton dans la Saskatchewan.

Les maisons de Québec, de Toronto et de St Jean du Nouveau-Brunswick relèvent de la Province américaine de Baltimore qui compte une trentaine de résidences.

De plus, Ste-Anne de Beaupré possède un couvent de Rédemptoristines, religieuses contemplatives fondées aussi par S. Alphonse-Marie de Liguori.

Son cœur tressaillit de joie à l'heureuse nouvelle de son admission à la vie religieuse. Enfin, dans la solitude du cloître, il allait trouver le bonheur véritable vers lequel son âme soupirait. Là, il pourrait aimer à son aise sa Bonne Mère, Marie; là, il pourrait devenir un saint, rêve de toute sa vie. Le reste de ses jours il ne cessera de remercier le Seigneur d'avoir daigné jeter un regard de miséricorde sur lui en le retirant du monde. C'est ce qu'il appellera un grand prodige de la Ste Vierge à son égard.

Sans doute, le lecteur aimera à l'entendre raconter lui-même les circonstances dans lesquelles le Seigneur l'appela à Lui: " Autorisé à mettre par écrit ce que je me rappelle de la manière dont Dieu s'est servi pour me porter à me consacrer à Lui, je le fais très volontiers, persuadé que par là j'accomplis sa sainte volonté. Daigne ce Dieu de toute bonté m'éclairer et me montrer encore une fois combien je lui suis redevable pour un si grand bienfait, le plus grand après celui de mon baptême.

" De bonne heure je fus mis au collège, où je suivis pendant cinq ans le cours des études commerciales. Pendant ce temps je ne me rappelle pas avoir remarqué en moi aucun indice de vocation religieuse ou sacerdotale, et, par conséquent, j'étais résolu d'embrasser un état dans le siècle.

Mais voilà que tout à coup, par un bienfait de la divine Providence, je tombai gravement malade. Alors Dieu me fit comprendre que ce n'était pas là la voie que je devais suivre, qu'Il me voulait à Lui; tel était aussi le sentiment de mon confesseur venu pour m'assister. Sans tarder, pour répondre à l'appel divin, je résolus de suivre le cours classique. A mesure que mes études avançaient, mon dessein de me consacrer à Dieu s'affermissait de plus en plus en moi. Mais ce qui acheva de l'affermir, fut une seconde maladie. C'était là que Dieu m'attendait et m'inspira l'idée de mettre mon dessein à exécution par le lien irrésistible des vœux. Je le lui promis, s'il m'accordait la guérison; et en effet, mon état s'améliora et mon mal disparut. Depuis lors aucun obstacle n'est venu me détourner de ma promesse; au contraire, ma résolution à l'exécuter devint de plus en plus forte."

Cependant au moment de réaliser ses désirs les plus chers, un nuage de tristesse envahit son âme. C'est que bientôt va sonner l'heure du départ, l'heure de l'adieu. Il est des chaînes difficiles à briser, surtout quand elles sont rivées par la nature elle-même et qu'elles unissent à un père bien-aimé, à une famille chérie. Et ces liens, il lui faudra bientôt les rompre. Il devra quitter des êtres avec qui il avait toujours vécu uni et dont il



PÈRE ALFRED PAMPALON,
LE PIEUX SERVITEUR DE MARIE.

était ardemment aimé. Il savait, le cher enfant, qu'à son départ il ne serait pas seul à pleurer. Son vieux père, trop chrétien pour s'opposer à la sublime vocation de son enfant, était aussi trop bon et trop tendre pour ne pas être brisé de douleur par son départ. Déjà Dieu s'était choisi plusieurs enfants dans la famille de ce brave chrétien. Son fils aîné était devenu prêtre et un autre était entré dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Une de ses filles était religieuse de Jésus-Marie. Et maintenant Dieu lui demandait un nouveau sacrifice encore plus douloureux. Son cher Alfred, sur lequel se portait toute l'affection de sa vieillesse, allait le quitter; car, l'infirmité, jointe à son âge avancé, lui enlevait toute espérance de revoir encore son cher enfant. Cette douleur d'un père si dévoué, Alfred la comprenait et la ressentait jusqu'au fond de son âme. Mais son sacrifice était fait dans son cœur et avec l'aide de la grâce il allait le réaliser, malgré toutes les répugnances de sa sensible nature. Il se disait: A quelque prix que Dieu s'achète, ce n'est jamais cher. Il sait d'ailleurs que là-bas, au sein de la vie religieuse, il trouvera une seconde famille et des affections plus pures et plus durables encore.

Le 22 juillet fut le jour fixé pour le départ. Accompagné des membres de sa famille, Alfred

se rend à Québec. A dix heures de la matinée, le bateau "Vancouver," qui doit le transporter au-delà des mers, va se mettre en mouvement. Le moment de la séparation est arrivé. A travers ses larmes, Alfred sourit une dernière fois à sa famille. Le navire laisse le quai. Ses parents, ses amis lui envoient un salut d'adieu, un dernier souhait de bonheur et de retour. C'est une nouvelle vie qui va commencer pour notre courageux jeune homme. C'est un nouveau parterre qu'il va embaumer du parfum de ses vertus.

CHAPITRE IV.

AU NOVICIAT.

C'est le 6 du mois d'août, 1886, qu'Alfred Pampalon franchit résolument le seuil du Noviciat des Rédemptoristes, à St-Trond, Belgique. Il était dans sa dix-neuvième année. Sous une apparence assez chétive, notre jeune aspirant à la vie religieuse cachait une énergie de volonté peu commune. Dès les premiers jours il s'enchaîna à l'obéissance et à l'observance régulière, et jusqu'à son dernier soupir il restera saintement esclave du devoir. Glorieux esclavage qui lui méritera

en quelques années la possession d'un royaume éternel.

Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, après une retraite de quinze jours, il eut la consolation de revêtir les livrées des enfants de St Alphonse. Alors commença pour lui l'année de noviciat, qui, chez les Rédemptoristes, est exclusivement consacrée à la formation intérieure du religieux : Méditations, prières vocales, lectures et conférences spirituelles, visites au Très Saint Sacrement et à la Ste Vierge, travail manuel par manière de délassement : voilà à peu près le bilan de la journée au noviciat. Mais ces exercices sont échelonnés le long du jour dans une succession si heureusement variée qu'il n'y a pas à redouter l'ennuyeuse uniformité. Aussi le novice fervent trouve volontiers que les heures s'envolent trop vite, et ne lui laissent pas assez de temps pour prier. Notre Alfred fut un de ces heureux insatiables. La pensée de Dieu, de l'éternité, de sa perfection faisait l'objet presque continuel de ses pensées. Il goûtait et voyait combien le Seigneur est doux, combien il est aimable à celui qui le cherche dans la sincérité de son cœur.

Cette ardeur infatigable à chercher Dieu, jusque dans les moindres points de la Règle, apparaît dans toute sa conduite. " Dès le noviciat,

écrit un de ses confrères, j'ai remarqué en lui une généreuse ponctualité dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Sa santé déjà affaiblie, et sujette, surtout durant l'hiver, à différentes incommodités, ne l'empêcha jamais de suivre exactement le train commun, et de rester pour tous un modèle de régularité. Quel soin minutieux il mettait à remplir les différents offices que lui imposait l'obéissance! Quelle charité dans son empressement à aider les autres! Le Père Maître cherchait vainement une occasion d'exercer son humilité en lui faisant quelques reproches devant ses confrères. Sa grande dévotion à la Très Sainte Vierge est un fait ignoré de personne parmi ceux qui ont vécu avec lui. Je le vois encore à la chapelle du noviciat, longtemps, très longtemps à genoux devant l'image de Notre Dame du Perpétuel Secours, et le regard doucement fixé sur sa bonne Mère."

Napoléon a dit quelque part: " Il y a plus de gloire à se vaincre soi-même qu'à mettre toute l'Europe à ses pieds." Longtemps avant lui, l'Esprit Saint avait dit au livre des Proverbes: " La force qui éclate dans la patience est plus admirable que celle qui prend les villes d'assaut." Cette force, ou, si on l'aime mieux, cette énergie de volonté, notre novice l'eut à un haut degré, car ce ne fut pas sans avoir longtemps et courageuse-

ment lutté contre lui-même qu'il arriva à s'établir dans la tranquillité d'une âme parfaitement maîtresse d'elle-même. Or cette paix intérieure qui couronne de longs et toujours pénibles combats contre l'amour propre, Alfred Pampalon en jouissait avant d'être arrivé à la fin de son noviciat.

Écoutons à ce sujet le témoignage de son Père Maître, le R. P. Fr. Tournay :

“ Vous demandez quelques renseignements sur l'aimable Alfred, nous écrit-il. Certes je l'ai bien dans ma mémoire et je me souviens très distinctement de mes relations avec lui. Mais après tant d'années (10 ans), et après en avoir vu tant d'autres, il me serait malaisé d'entrer dans beaucoup de détails.

“ Ils m'arrivèrent sept du Canada en une même fois. Je trouvais que le nombre était par trop respectable pour les attendre à la maison et, contrairement à nos usages, je pris sur moi d'aller les recevoir à la gare.

“ Je vois encore Alfred à sa descente du train, calme et silencieux comme il devait toujours être, et cherchant posément ses bagages.

“ Dès le premier jour il se mit à la besogne et commença cette belle vie d'obéissance et de régularité parfaite dont vous avez pu admirer le couchant.

“ La caractéristique de cette belle âme,

c'était la fidélité au devoir par principe d'amour. C'était une âme parfaitement simple, sans retour d'amour propre sur elle-même; de là sa paix sans préoccupation des agissements d'autrui, de là son inaltérable douceur envers tous. Dans cette tranquillité que l'humilité faisait en lui, l'union avec Dieu était chose facile, et je sais qu'il y fut fidèle. Je me souviens d'une question qu'il vint me proposer un jour, et qui ne m'est jamais sortie de la tête, tant elle dénotait chez lui d'innocence, de vigilance sur lui-même, et de bonne volonté à se renoncer en tout. Ce n'est pas de chasteté qu'il s'agissait pourtant. Et sa vie s'écoula ainsi, toujours la même, attentive à Dieu, douce aux hommes, calme et pacifique avec lui-même. Rien de saillant à nos yeux, car il était l'homme du monde le moins porté à la pose, mais vivant tout caché en Dieu avec Jésus-Christ."

Ce portrait nous montre à quelle hauteur de vertu s'était élevé notre fervent novice. La grâce travaillait merveilleusement dans son âme, mais lui se serait fait un crime de ne pas y apporter la plus parfaite correspondance. Or les vrais serviteurs de Dieu savent seuls ce qu'il faut de courage persévérant pour ne jamais se démentir dans cette [°]fidélité de tous les moments, à une grâce qui pousse sans cesse à l'immolation totale de ce *moi* qui est en nous. Le jeune Alfred pour

son compte, avait pris au pied de la lettre cette parole de Notre-Seigneur : “ Si quelqu’un veut venir après moi, qu’il se renonce lui-même, qu’il porte sa croix chaque jour et qu’il me suive.” Toute la sainteté est là.

Cette constante fidélité à tous les devoirs et à toutes les grâces, loin de fatiguer et d’accabler cette âme généreuse, faisait plutôt sa félicité, comme il le déclare dans la page suivante, où il fait l’histoire de sa vocation :

“ Là où j’ai compris plus clairement les dessein et la bonté de Dieu sur moi, écrit-il, ce fut pendant mon année de noviciat. Que de fois n’ai-je pas apprécié dans ma solitude le grand bienfait de ma vocation ! Que de fois dans mes méditations Dieu ne m’a-t-il pas fait comprendre le danger que j’aurais couru si je n’avais répondu aussitôt à sa grâce, et le danger auquel je m’exposerais en voulant retourner dans le monde ! Oui, je le dis en toute sincérité, jamais je ne saurais assez témoigner ma reconnaissance et mon amour envers ce Dieu si bon et si digne d’être aimé, jamais je ne saurais assez le remercier d’un si grand bienfait. Ainsi éclairé des bienfaits de Dieu, ma vocation n’eut guère à souffrir de difficultés au noviciat, et les attaques de mon ennemi ne purent l’ébranler. Toujours j’ai éprouvé de la joie d’avoir choisi un état si heureux, état qui m’as-

sure la paix ici-bas et le bonheur éternel dans l'autre vie; toujours j'ai apprécié cette vérité: " j'ai choisi la meilleure part " : *optimam partem elegit.* "

C'est un point de règle dans la Congrégation, que la veille du jour de l'an, on assigne à chaque religieux, par la voie du sort, un patron spécial, pour l'année qui va commencer. Or, le premier patron échu à notre pieux novice fut l'Enfant Jésus. Ce fut une grande joie pour sa tendre piété. Laissons-le lui-même nous dire son bonheur dans une supplique: " O mon aimable Jésus! je m'approche de votre crèche pour vous adorer, et vous témoigner ma reconnaissance et mon amour. O bon Jésus! vous avez voulu vous choisir vous-même pour devenir mon Patron. Quelle confiance un tel acte d'amour doit m'inspirer envers vous! Quel avantage pour moi de penser plus souvent à vous! Je voudrais vous remercier autant que vous le méritez. O Jésus, mon amour, comment ne pas vous aimer, moi qui vous dois tout? Je vous aime, je vous aime; maintenant je ne veux plus vivre que pour vous aimer.

Votre enfant,

FR. ALFRED PAMPALON."

Cet amant de l'Enfant-Dieu se réjouissait de voir arriver le 25 de chaque mois, jour consacré,

au noviciat, à célébrer la naissance et l'enfance du divin Rédempteur par des chants pieux et de touchantes cérémonies. En ce jour, on voyait notre fervent novice s'agenouiller au pied de la crèche, et y demeurer des heures en contemplation, rendant ses justes hommages à son aimable Jésus. Il n'oubliait pas de lui offrir une supplique, selon la coutume du noviciat. On a trouvé dans les papiers qu'il a laissés, quelques-unes de ces requêtes : il y exprime les plus beaux sentiments d'affection, de reconnaissance et de confiance. Citons-en quelques courts passages : “ O mon Jésus ! je vous aime, je voudrais sans cesse demeurer ici au pied de votre crèche, pour vous prier et vous montrer de quel amour mon cœur se sent rempli pour vous. . .

“ O mon bien-aimé Jésus ! quelles adorations, quel amour, quelles actions de grâces ne vous dois-je pas pour tout ce que vous avez fait pour moi ! Vous m'avez aimé d'un amour infini, n'est-il pas juste que mon cœur brûle d'amour pour vous ? Oui, je vous aime, je vous aime pour vous, pour vos amabilités, et je ne veux pas cesser de vous aimer toute ma vie. Aimable Jésus, je me consacre à vous ; soyez désormais mon amour, mon espérance, l'objet de tous mes désirs. ”

Quelles grâces notre novice demandait-il spé-

cialement dans ses requêtes à l'Enfant-Dieu? Il lui demandait surtout de pouvoir l'imiter le mieux possible, afin de lui plaire davantage. Il voulait obtenir une parfaite pureté de cœur, une profonde humilité, une piété solide, un vif amour pour son Dieu, une parfaite conformité à la volonté divine, etc. Et dans sa charité, les grâces, les vertus qu'il demandait pour lui, il les demandait pareillement pour ses supérieurs et ses frères.

L'année de probation touchait à sa fin, et le frère Pampalon entrevoyait déjà l'aurore du jour où il allait consommer son sacrifice à la divine Majesté, par l'émission des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il s'y prépara par une retraite de quinze jours.

On ne lira pas sans édification quelques-unes des pensées et résolutions qu'il prit alors, afin de toujours vivre en parfait religieux :

“ La fin que je dois me proposer, écrivait-il, est de me bien connaître : *nosce teipsum*. De plus, je dois avoir la plus vive horreur pour le péché qui déshonore Dieu et contriste l'Esprit-Saint : *Nolite contristare Spiritum Sanctum*. Ce qui attriste l'Esprit-Saint ce n'est pas seulement le péché mortel, c'est encore le péché véniel. Je dois donc penser que si, par négligence, je n'observe pas les Règles, même les plus petites, je vais

attrister l'Esprit-Saint et mériter ses reproches : "Celui qui est négligent dans les petites choses, se négligera dans les grandes." Il est donc de mon plus grand intérêt d'observer les plus petites règles comme les plus importantes.

Ne vaut-il pas mieux servir Dieu avec ferveur et s'assurer par là l'amitié du Seigneur et le bonheur éternel que de le servir avec tiédeur, de s'attirer par là la colère de Dieu, et de mettre son salut en danger?

Pourquoi suis-je venu ici? N'est-ce pas pour me sanctifier et travailler à la sanctification du prochain? Or, ma sanctification est dans l'observance des vœux et de toutes mes règles.

Comment donc me sanctifierai-je, si je vis dans la tiédeur, et si je fais mes exercices de piété sans ferveur? Il est sûr que je ne travaillerai pas avec efficacité au salut des âmes, si je suis en horreur à Dieu, par ma négligence. Il est donc avantageux pour moi de bien accomplir tous mes exercices de piété, de m'exercer en tout à la pratique d'une grande ferveur.

Quel grand malheur pour un religieux de perdre sa vocation! Quelle terreur il éprouvera à l'heure de la mort! Pour éviter un tel malheur, ne vaut-il pas mieux dire avec St-Ambroise: "Le plaisir de mourir sans peine, vaut la peine de vivre sans plaisir."

Dieu nous a faits pour lui : Il s'est immolé et Il est mort pour nous ; n'est-il pas juste que nous l'aimions, que nous mêlions nos souffrances aux siennes, et que nous l'imitions en tout ? Si je veux devenir parfait, je dois aimer Dieu, et la mesure de ma perfection consistera dans la mesure de mon amour pour Dieu. Je serai d'autant plus parfait, que je serai imitateur plus fidèle de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le seul et véritable idéal que le religieux doit se proposer d'imiter, c'est Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il doit marcher sur ses traces, foulant aux pieds tout ce qui est terrestre, et aimant à vivre pauvre, humilié et mortifié, par amour pour son divin Maître." C'est dans ces beaux sentiments que, le jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, le 8 septembre 1887, notre pieux novice se donna pour toujours au divin Rédempteur, par la profession religieuse et l'émission des vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Le voilà enfin irrévocablement consacré à son Dieu. Les biens de la terre, il les a mis sous ses pieds, il a fermé son cœur aux joies mondaines, il a enchaîné sa liberté à l'obéissance.

Nous allons maintenant, durant les trop courtes années de sa vie religieuse, contempler et admirer son inviolable fidélité aux sacrés engage-

ments qu'il a pris avec Dieu au jour solennel de sa profession.

CHAPITRE V.

LE SCOLASTICAT.

Le noviciat terminé, le frère Alfred Pampalon se rendit au monastère de Beauplateau, près Tillet, dans le Luxembourg belge. Il devait, dans cette maison d'études, compléter sa formation religieuse et scientifique par deux années de philosophie et quatre de théologie.

S'il faut au prêtre une vertu bien affermie, la science ne lui est pas moins nécessaire pour le mettre à la hauteur des obligations du ministère sacré qu'il lui faudra exercer auprès des âmes.

Durant ces années de solitude et de labeur, les vertus de l'humble frère Pampalon vont s'épanouir sous les yeux de ses jeunes et nombreux condisciples. La vraie vertu a beau chercher l'obscurité et l'oubli, sa lumière rayonne à travers le voile de l'humilité, et commande au moins le respect, si elle ne provoque l'admiration des hommes. Vivre en communauté, sous les yeux d'une centaine de témoins, et n'être jamais, six longues années durant, surpris en la moindre faute contre les minutieuses prescriptions d'une

Règle très détaillée, voilà certes la marque d'une vertu peu commune. Or de l'aveu unanime de ses condisciples, la vertu du frère Alfred Pampalon portait cette glorieuse marque.

“ Durant ses études théologiques, raconte un de ses condisciples, le frère Alfred sut allier le travail le plus opiniâtre à la piété la plus ardente. Il étudiait, non pour satisfaire la curiosité naturelle de savoir, mais pour faire la volonté de Dieu. Aussi n'aurait-il jamais voulu négliger sciemment un *iota* des conseils donnés par le professeur pour le succès de ses études. Il s'appliquait à toutes les branches enseignées, avec une égale ardeur. Lui arrivait-il de heurter une difficulté, il allait humblement demander des explications, soit auprès de son professeur, soit auprès de ses condisciples. Avec des talents bien ordinaires, il réussit cependant, à force de travail et de prière, à rivaliser avec les meilleures intelligences de sa classe.” Et pourquoi l'Esprit-Saint n'aurait-il pas éclairé d'une façon particulière ce jeune homme qui cherchait la science dans des vues si hautes et si pures? Ce qui nous porte à le croire, c'est qu'il comprenait mieux les vérités spirituelles que les sciences humaines. En tout cas, pouvait-on lui appliquer le mot de St Augustin: *Amor est oculus*: Son cœur lui ouvrait l'esprit à la lumière qui, chez lui, n'allait jamais sans cha-

leur, sans amour pour les belles vérités qu'il étudiait. Du reste, le règlement que le frère Alfred Pampalon nous a laissé, par rapport à sa manière de procéder, et en théologie morale et en histoire ecclésiastique, nous donne assez le secret de ses succès dans ses études.

Nous croyons faire plaisir au lecteur en le donnant ici :

“ La gloire de Dieu, ma propre sanctification, le salut du prochain seront l'unique fin que je me proposerai dans mes études. Je veux nourrir en moi l'esprit de componction. Je ferai à Dieu amende honorable pour tous les crimes qui se commettent dans le monde et qui brisent son divin Cœur. Je m'adresserai aussi à Marie et je dirai à cette bonne Mère de jeter un regard de pitié sur les pauvres âmes et de les ramener à la pénitence.

Je prendrai pour devise: *Ex amore Jesu, Mariæ, Josephi et Alphonsi*. “ Tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph et Alphonse.”

St Alphonse sera mon patron.

Dans mes difficultés, j'aurai soin de recourir à la prière, de consulter le professeur et des confrères plus éclairés que moi.

En classe, je serai attentif à la récitation et à l'explication de la leçon, prenant note de ce que je ne comprendrai pas.

Je réciterai ma leçon sous une forme intelligente et soignée.

J'étudierai avec intelligence, c'est-à-dire, avec un esprit sérieux. J'approfondirai chaque question avec ses raisons intrinsèques et extrinsèques. Je ferai mienne l'opinion de St Alphonse. Je m'appliquerai donc à chaque question, sachant bien que très nombreux seront les cas qui peuvent se présenter dans l'exercice du ministère; ainsi je me rendrai utile, en toutes circonstances, à l'âme du prochain.

Je répéterai souvent ma Morale, c'est à ce prix que j'apprendrai quelque chose."

... Sa manière d'étudier l'histoire ecclésiastique ne diffère que dans les points suivants:

... " En étudiant, j'aimerai à voir le cours de la divine Providence; j'exalterai ainsi la Sagesse infinie de Dieu, disposant tous les événements avec une suavité toute-puissante.

... " Je m'appliquerai à me faire une vue d'ensemble sur toute l'histoire ecclésiastique, afin de pouvoir y rattacher les faits que j'apprendrai, soit dans le cours des conversations, soit dans mes différentes études.

" Je me livrerai surtout à l'étude approfondie de certaines questions dont les ennemis de la religion dénaturent la réalité, pour combattre l'Eglise. J'apprendrai donc ces questions, afin

de me rendre ainsi apte à défendre à l'occasion notre mère la Ste Eglise."

Ces méthodes prouvent un esprit d'étude sérieux et surnaturalisé. Suivies avec la constance qu'il savait apporter en tout, elles valurent au P. Alfred des succès que ses talents ne semblaient pas lui promettre.

Les rapports du P. Pampalon avec ses confrères, durant ces six années, furent empreints de la plus franche cordialité, d'une charité sincère, dégagée de toute feinte, sans ruse ni détours, sans contrainte ni réserve, et assaisonnés d'une douce gaîté et d'une candeur charmante.

Il voulut toute sa vie ignorer jusqu'à l'ombre même de la dissimulation et de la duplicité! S'il disait franchement sa pensée, c'était avec tant de candeur que les plus susceptibles n'auraient pu se trouver blessés. D'ailleurs ses conversations habituelles roulaient sur la piété. Jamais un mot de médisance, ni de critique contre le prochain: n'empêche cependant qu'il savait rondement blâmer une faute, tout en réservant les intentions du délinquant.

Les étudiants rédemptoristes n'ont pas toujours le bouton électrique à leur portée pour sonner les laquais au besoin. Ils se rendent mutuellement les menus services que réclame la vie de communauté: garnir les lampes, aérer les classes,

etc. Longtemps le frère Alfred fut chargé du soin des lampes; et bien qu'en hiver ses mains fussent couvertes d'engelures, il ne voulait jamais laisser ce soin à un autre et remplissait sa charge avec la plus grande diligence. A le voir à la besogne, on pensait à St Jean Berchmans, remplissant le même emploi et souffrant lui aussi de douloureuses engelures.

Le frère Alfred ne connaissait ni les excès de la joie, ni les abattements de la tristesse. Il trouvait dans la rare énergie de sa volonté, et surtout dans son union intime avec Jésus-Christ, une égalité d'humeur qui ne s'est jamais démentie; aussi ses confrères l'avaient-ils en grande estime. Il avait une façon si pieuse de parler de Marie en l'appelant toujours "la bonne Mère," que les étudiants avaient fini par lui donner ce surnom à lui-même: on l'appelait: "la bonne Mère," ou bien: "la petite brebis du bon Dieu." Et en vérité, c'était une bonne et douce brebis dans le bercail du divin Pasteur. Jamais, dit-on, il n'a causé de mécontentement à personne, pas même aux plus difficiles. Sa vie semblait planer au-dessus des misères humaines. On ne remarquait pas en lui ces petites défaillances dont les plus fervents ne savent pas toujours se défendre.

Faudrait-il croire, cependant, que cette douce "brebis du Bon Dieu" ne fut jamais marquée du

signe de la croix? Qu'on s'en garde bien! Ce fut plutôt par ce sceau divin que le bon Pasteur imprima dans l'âme de l'élu de son cœur la ressemblance de ses vertus.

Les premières années de son séjour à Beau-plateau furent affligées par de pénibles inconvénients corporels et les sentiers de la philosophie, épineux à presque tous les débutants, furent longtemps bien rudes pour lui; mais son courage opiniâtre lui fit vaincre tous les obstacles et forcer les abords de cette science.

Toutes ces peines et difficultés, qui sont le partage de bien d'autres, n'étaient rien auprès des angoisses et des ténèbres dans lesquelles son Dieu jaloux l'ensevelit, et le retint longtemps pour le purifier, comme dans une espèce de purgatoire. Heureusement pour le soutenir et le guider dans les voies, parfois bien douloureuses, de ce monde mystérieux, le Dieu de miséricorde avait placé près de lui deux hommes selon son cœur, le T. R. P. Dubois, qui fut dans la suite consultant du Rme Père Général et auteur de " l'Exemplarisme divin " et le T. R. P. Strybol, plus tard Provincial de la Province Belge de notre Congrégation.

Sous la conduite de ces sages directeurs, le P. Alfred endura vaillamment son martyre intérieur, durant quelques années. " Au milieu des

épreuves intérieures et des obscurités qu'il eut à traverser, écrit le R. P. Strybol, il se soutint et triompha par une immuable confiance en Dieu et une soumission aveugle à ses guides spirituels. Une seule parole de son Préfet le consolait et le ranimait. Je puis ajouter que la Ste Vierge lui a fait des grâces extraordinaires."

Après avoir été purifié dans ce purgatoire, il était introduit dans le paradis des divines consolations. Un jour serein succédait à la nuit et éclairait son âme d'une céleste lumière.

Mais le soleil levant ne fait pas que chasser les ténèbres : il réveille la nature ; les flots argentins des rivières semblent jouer avec ses rayons ; la surface tranquille des lacs reflète l'éclat de ses feux ; les fleurs répondent à son sourire ; les oiseaux saluent à l'envi son lever de leurs chants joyeux.

En reluisant dans l'âme du P. Alfred, après la nuit de l'épreuve, le soleil de la grâce sembla y répandre des flots de vie, de chaleur et de paix. Cette âme candide devint comme transparente sous les rayons divins ; au moindre souffle du ciel elle s'épanouissait, priait et chantait.

Depuis cette époque, et malgré une certaine pauvreté d'imagination et de style, le P. Alfred abondait, sans effort, en conversations pieuses ; il s'épanchait dans des lettres débordantes d'une

charité fraternelle toute surnaturelle. Il eut en partage une facilité étonnante à exprimer les sentiments, les désirs, et les résolutions de son âme, ainsi qu'à formuler de nombreuses et longues prières, qui nous semblent un fruit spécial du don de piété et la marque d'une sainteté avancée.

Ce qui surprend davantage, c'est qu'il osa produire des poésies, poésies assez médiocres, sans doute, mais nécessaires, en quelque sorte, pour mieux épancher sa piété.

Son talent de faire des vers se révéla d'une manière qui surprit et amusa tous ses condisciples : Le R. F. Vanhoendonck venait de s'envoler vers un monde meilleur. Un confrère demanda au R. P. Alfred, par manière de plaisanterie, de composer une poésie sur le regretté et vertueux jeune homme, s'engageant à récompenser chaque vers par la récitation d'un chapelet. La proposition fut acceptée, mais on s'attendait à un essai infructueux. Quel ne fut pas l'étonnement du pauvre étudiant, quand quelques jours après, le R. P. Pampalon lui apporta triomphant une pièce de près de trois cents vers, avec cette humble inscription : *Non ego feci, sed Jesus, Maria, Joseph per me* : " Ce n'est pas mon œuvre, mais l'œuvre de Jésus, Marie, Joseph ! " Tout le monde admira cette verve poétique et plaignit le malheureux confrère qui avait endossé

la rude besogne de la récitation de tant de chapelets. Loin de se déconcerter, cependant, ce dernier fit une copie de la longue pièce pour le R. P. Préfet et y ajouta des vers flamands dont voici la traduction :

“Voilà comment la vertu chante la vertu
Et l'innocence célèbre l'innocence,
Vraiment c'est un ange qui adresse à un ange
Le cantique de la louange.”

CHAPITRE VI.

LA SAINTE COMMUNION.

L'amitié est un besoin pour le cœur du jeune homme : il lui faut un ami sur lequel il puisse verser tous les trésors de la tendresse que renferme son âme.

Mais toutes les amitiés sont-elles chrétiennes ? Dieu est-il toujours le lien des cœurs aimés ? Trop souvent, hélas ! cette tendresse réciproque a le plaisir pour but et l'intérêt pour mobile ; malheureux le cœur qui se laisse captiver dans les chaînes d'un pareil amour.

Notre jeune Alfred avait appris le secret de la véritable amitié. Jésus dans l'Eucharistie, voilà le compagnon qu'il s'est choisi, voilà le guide de toute sa vie. Jésus dans l'Eucharistie sera l'objet de ses plus tendres affections. Il

sera la joie de sa jeunesse, son consolateur aux jours de l'épreuve. En lui, il trouvera l'amitié qui fortifie, un baume salutaire quand la douleur brisera son âme, un rayon de soleil qui le réchauffera et lui rendra la vie aux heures plus tristes.

Son cœur tout plein de Jésus n'aura plus de place pour les amours de la terre. Il ne vivra que de sa vie, il ne vivra que pour lui. Au noviciat et au scolasticat la Règle lui permettait la communion au moins trois fois par semaine. Ce ne sera pas suffisant encore pour éteindre la soif brûlante qui le consume. Il a soif de Jésus. Que de fois il se rendra près de son directeur spirituel pour solliciter la faveur de s'unir à son Dieu à des jours non prescrits par la sainte Règle. Et on comprend avec quelle bienveillance on se rendait à sa pieuse demande.

Désormais il essaiera de conformer ses sentiments à ceux de son divin Ami. Comme Jésus, il aura pour Marie, sa bonne Mère, ainsi qu'il se plaisait à l'appeler, un amour tendre et filial. Comme Jésus, sa vie sera d'abnégation et de dévouement. Comme Jésus, il se fera rédempteur.

Cependant, la crainte s'emparait de son âme à la pensée de la grandeur, de la majesté, de la sainteté de l'Hôte-Divin qui venait le visiter. Il ne pouvait trouver sur ses lèvres des paroles assez pures pour louer sa bonté, et bénir ce Dieu trois

fois saint. Il lui semblait, malgré le désir brûlant qu'il avait de s'unir à son Jésus, que son cœur serait toujours indigne de servir de tabernacle et d'autel au Dieu de l'éternité. Aussi avec quel soin il se préparait à recevoir sa visite! Il savait que l'or le plus précieux aux yeux de Jésus est celui de la charité. Riche de ce trésor, comme il aimait à en faire présent à son ami! Il l'appelait par des prières imprégnées de la plus tendre affection. Dans sa pieuse ardeur il aimait à redire: "Recevons avec amour Celui qui se donne à nous par amour."

Je ne puis résister au désir de citer ici une méthode de préparation écrite de sa propre main, ou plutôt, puisée dans son cœur: "L'Eucharistie est la source des grâces; il est donc de la plus grande importance que je me prépare à recevoir ce sacrement avec ferveur. "Celui qui donne peu, reçoit peu; celui qui donne beaucoup, reçoit beaucoup." Donc dans la dispensation de ses grâces, Dieu se servira de la mesure dont je me serai servi moi-même pour lui donner l'affection de mon cœur. Avant tout, trois dispositions devront présider à la réception de ce divin mystère: "*La pureté*, c'est-à-dire, que je purifierai mon cœur de toute affection terrestre et de tout péché. *L'humilité*, c'est-à-dire, que je me regarderai comme indigne, très indigne et le plus indigne de

recevoir un Dieu dont la bonté va jusqu'à se donner à une créature qui l'a si souvent offensé. La *charité*, c'est-à-dire, que je formerai la résolution de me consacrer à Dieu sans retour, sans réserve, promettant de ne plus vivre pour le monde, mais pour Lui seul désormais. Dans mes communions je ne chercherai pas tant un Dieu consolateur qu'un Dieu médecin des maux de ma pauvre âme. Je demanderai à ma bonne Mère Marie de mettre dans mon cœur un peu de ces divines flammes d'amour qui brûlaient le sien, quand elle recevait son divin Fils.

Quelle idée sublime il se formait de la bonté de Jésus dans son Sacrement d'amour : " Du fond de son tabernacle, disait-il, il semble, Lui, les délices du Père éternel, la joie et le bonheur des élus dans le ciel, s'oublier pour ainsi dire, afin de ne penser qu'à nous et de s'unir à nous. O bonté ! ô miséricorde ! ô amour d'un Dieu pour ses pauvres créatures ! D'où vient donc qu'il désire si vivement se donner à nous ? N'est-ce pas assez, Seigneur, d'avoir sacrifié votre vie, d'avoir donné tout votre sang pour notre salut ? Qui sommes-nous donc pour mériter tant d'amour ? Ne devrions-nous pas plutôt être rejetés loin de vous à cause de nos péchés ? Non ; je vous entends me répondre : l'amour que je vous porte m'attire vers vous. "

Si partout Jésus est aimable, si partout il sait aimer, il semblait au jeune Alfred que dans l'Eucharistie, il se montrait avec plus de charmes encore. Il lui semblait qu'alors le cœur de Jésus se dilatait, que son amour, semblable à un torrent comprimé, rompait ses digues et débordait à flots pressés pour submerger, enivrer de bonheur l'âme de son fidèle ami. Comme Jean, l'apôtre bien-aimé, Jésus le faisait reposer sur son divin cœur.

Qui dira les transports du jeune Alfred à ces heures bénies. Alors, le ciel, pour lui, se trouvait sur la terre. L'exil devenait la patrie. Et les élans d'amour et de reconnaissance, qui jaillissaient de son cœur, semblaient plutôt d'un ange que d'une âme de la terre. Écoutons un instant ce séraphin d'amour.

“ O mon très-aimable Jésus, foi, espérance et amour de mon âme, je ne m'appartiens plus, je suis tout à vous. Anges du ciel! Elus du paradis! réjouissez-vous, unissez-vous à moi pour chanter un éternel *Gloria*, un éternel *Magnificat*. Comment ne vous aimerais-je point après un tel bienfait? Je ne puis rien désirer de plus. En vous donnant tout à moi, vous m'avez tout donné. Jésus, soyez l'unique amour, l'unique vie de mon âme. A d'autres les richesses, les honneurs et les plaisirs. Pour moi, ô mon Jésus, que toute ma richesse, tout mon honneur, tout mon plaisir soit

de vous posséder, de vivre, de souffrir et de mourir uni à vous. O mon Jésus, qu'un seul bien, qu'un seul cœur, qu'un seul amour m'enchaîne et que ce soit vous, votre cœur et votre amour. O mon âme, écoute ton divin Sauveur qui te parle : " Demeurons ensemble. Ne nous séparons plus. Vivons toujours unis. Soyons amis ! " Oui, mon Jésus, que mon cœur ne vive plus pour lui-même, ni pour le monde mais pour vous seul."

Puis, après avoir épanché sa belle âme dans le cœur de son bien-aimé, il renouvelait avec foi les engagements contractés au grand jour de sa profession, par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il faisait de nouveau serment de combattre toute sa vie sous le glorieux étendard arboré par Saint Alphonse, son bien-aimé père.

On comprend facilement les heureux effets que la sainte communion devait produire dans une âme si bien disposée. Comme il le dit lui-même, ce pain de vie était la nourriture qui soutenait son âme. C'est là, à la Table Sainte, qu'il allait puiser le courage aux jours de l'épreuve, la lumière dans les circonstances difficiles, le repos après ses labeurs.

C'est à cette source qu'il trouvait la force d'accomplir tous ses devoirs de religieux et d'apôtre. C'est là qu'il apprenait la science sublime

de l'abnégation, de l'immolation et du sacrifice. C'est là, près de ce foyer d'amour, que s'allumait dans son cœur cette flamme de zèle et de charité pour le salut de ses frères.

Une sainte disait qu'en l'absence de Jésus-Eucharistie dans son cœur, la communion spirituelle était son bonheur. Il en était de même pour le jeune Alfred. Ses ardents désirs de se nourrir du pain de vie se traduisaient en amoureux soupirs par lesquels il suppléait à la communion sacramentelle. Il abrégeait pour ainsi dire les longues heures qui le séparaient de la sainte union avec son bien-aimé. Il se tenait uni à lui pendant son travail, ses temps libres, épanchant son cœur en pieuses et ardentes aspirations. Comment maintenant ne pas recevoir dignement Jésus après l'avoir sollicité avec tant d'amour de descendre dans son âme ! On comprend avec quel bonheur l'Hôte divin des tabernacles pouvait lui dire :
“ Soyons amis ! ”

CHAPITRE VII.

PREPARATION AU SACERDOCE.

Un mois après sa profession religieuse, le 9 octobre 1887, le F. Alfred Pampalon avait été promu à la tonsure cléricale et aux ordres mi-

neurs, dans l'église de St Jean de Beauplateau, par Mgr Bélin, évêque de Namur.

La vie de solitude, d'étude et de prière qu'il menait au scolasticat était déjà une excellente préparation au sacerdoce.

Cependant l'année qui précéda son ordination fut tout spécialement absorbée par la pensée de la dignité sacerdotale, en même temps que par le souci de l'éminente sainteté qu'elle requiert.

Qu'on nous permette de reproduire en grande partie les prières qui nous révèlent le fond de son cœur en ces jours de bénédiction.

Une année avant son ordination, le frère Alfred commence à nous parler de la dignité du prêtre et de la sainteté qu'il doit avoir, dans une belle supplique adressée à l'Enfant Jésus.

A Jésus, le bien-aimé de mon cœur.

“ O bon et très doux Jésus ! me voici prosterné à vos pieds. Je vous en prie, ne dédaignez pas les faibles prières du pauvre enfant que vous appelez à l'honneur de monter à l'autel.

O pontife saint, immaculé, que je suis loin de vous ressembler.

Vous êtes humble, et moi, je suis orgueilleux. Je vous en supplie, rendez-moi humble comme vous, ô le plus humble des cœurs ! Vous êtes pur, sans tache, et moi je suis tout souillé. Ah ! Seigneur, ne souffrez pas que je devienne

l'esclave du péché. Non, non, mais purifiez-moi, guérissez les plaies de mon âme.

O aimable Jésus! vous m'aimez, et moi, j'ai honte de le dire, je ne vous aime pas. Je vous en prie, Seigneur, attirez mon pauvre cœur à vous. Faites de mon cœur et du vôtre un seul et même cœur. O Jésus, mourir à tout autre amour pour ne vivre que pour vous. Oui, je veux vous aimer jusqu'au sacrifice de moi-même et de tout ce monde pour ne vivre que pour vous.

Bon Jésus, il me reste à vous demander une bien grande faveur pour moi et pour mes confrères. Vous le savez, ô adorable Jésus! je commence l'année préparatoire au sacerdoce. Accordez-moi, je vous en supplie, la grâce de devenir un saint prêtre, un prêtre zélé pour sa propre sanctification, et pour la sanctification des autres, en un mot, ô Jésus! un prêtre selon votre cœur. Car, ô bon Sauveur! j'aimerais mieux mourir que de devenir un prêtre tant soit peu négligent, et c'est la grâce que je vous conjure de m'accorder, si vous prévoyez qu'un tel malheur doive m'arriver. Voilà, ô Jésus! ce que j'espère obtenir de vous, non seulement pour moi, mais aussi pour tous mes confrères. Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.

O ma bonne mère Marie! intercédez pour moi auprès de votre divin Fils, et priez-le qu'il

daigne nous accorder les grâces que nous lui demandons.

Saint Joseph, ô notre puissant protecteur ! priez pour nous.

Saint Alphonse, notre bon père, intercédez pour vos enfants.”

Quelques jours après, pendant sa retraite du commencement de l'année scolaire, il laissa parler encore une fois son cœur brûlant dans une prière sur le même sujet, mais déposée, celle-là, au pied de l'autel de Marie.

“ Prière à ma bonne mère Marie, afin qu'elle m'obtienne de l'Enfant-Jésus, la grâce de devenir un saint prêtre.

“ O ma bonne mère Marie ! vous le savez, le temps approche toujours où je dois devenir prêtre. Si c'est la sainte volonté de Dieu que je le devienne, je m'y sou mets de grand cœur. Mais, ô ma tendre mère ! vous connaissez mieux que moi combien j'en suis indigne, très indigne et le plus indigne. Vu mes faibles dispositions, je n'oserais pas prétendre à une si haute dignité, si la confiance et l'amour que j'ai en vous ne m'inspiraient pas cette pensée que vous, qui êtes toute-puissante sur le cœur de Dieu, si bonne, si miséricordieuse, si charitable, m'aidez à poser un si grand acte. Oui, ô bonne, ô tendre, ô douce Mère ! vous le ferez, j'en ai la ferme confiance.

Pénétrez-moi donc des sentiments, dont vous étiez vous-même animée, lors de la Présentation de votre divin Fils au Temple et au pied de la croix, sur le Calvaire. Faites de moi un saint prêtre, un prêtre selon le cœur de Jésus et le vôtre. O douce Marie! obtenez-moi cette grâce. Vous êtes ma mère et je suis votre enfant et une mère aussi aimante ne peut rien refuser à son enfant qui la prie. Oui, tendre mère! J'ai pleine confiance que vous accorderez à mes bons confrères et à votre indigne enfant ces grâces que j'implore de votre bonté. Ainsi soit-il."

Votre enfant qui désire vous aimer
plus que tout autre.

F. PAMPALON."

A la retraite de la semaine sainte, six mois avant son ordination, il se montre encore plus préoccupé de se disposer à la sublime dignité du sacerdoce. Écoutons-le lui-même: " C'est le moment plus que jamais de me préparer à cet acte si important de l'ordination. Le bonheur de devenir un saint prêtre et, après mon ordination, de me conserver saint prêtre, mérite bien que j'emploie tous les moyens, quelques pénibles qu'ils soient, pour y parvenir.

Qui suis-je, mon Dieu, pour que vous daigniez me faire une si grande faveur? Ah! je le comprends, mes infidélités passées m'ont rendu indigne, très indigne et le plus indigne de cette grâce.

Eh quoi! Seigneur, j'irais abuser de ce grand témoignage de votre amour. Non! Il n'en sera pas ainsi. Je veux devenir et demeurer toujours un saint prêtre pour pouvoir travailler plus tard très efficacement au salut du prochain.

Sache, ô mon âme! ce qu'il en a coûté à Jésus pour te faire cette grâce. Il lui a fallu verser son sang, donner sa vie. Oui, c'est spécialement pour moi que ce bon Jésus est mort, afin que je devienne prêtre. Oh! quelle serait mon ingratitude, si je m'en rendais indigne. Ce serait fouler aux pieds le sang de mon aimable Sauveur. Oh! plutôt mourir que de me rendre coupable d'une si noire offense. O Jésus! une telle grâce n'a dû me venir que de votre côté transpercé pour mon amour. O précieuse lance qui m'a valu une telle faveur! O Cœur de Jésus! d'où m'est venue cette grâce, ouvrez-vous de nouveau pour me recevoir, et fermez-vous ensuite pour ne plus me laisser sortir. Oui, je veux former un seul cœur avec le vôtre, offrir un même sacrifice avec lui: un sacrifice d'anéantissement pour glorifier votre

Père Eternel et lui témoigner mon humble soumission, un sacrifice de victime pure et sans tache, un sacrifice de charité.

O Jésus! que je devienne comme vous une victime d'agréable odeur par mon anéantissement, par ma pureté et virginité, par ma charité."

Maintes fois notre pieux lévite répète qu'il préfère " mourir plutôt que d'être un prêtre tant soit peu négligent." Négligent, il ne le fut jamais.

Ces nombreuses prières attestent suffisamment l'activité de son âme soucieuse de s'ouvrir aux grâces du sacerdoce. Aussi ses confrères étaient-ils édifiés et touchés de l'extrême diligence avec laquelle il s'instruisait des graves obligations du ministère des autels. Les moindres rubriques de l'office divin et de la sainte messe étaient l'objet de sa profonde vénération et de sa constante application.

En vérité, son préfet spirituel, le R. P. Strybol, a eu raison d'écrire: " Admirable fut sa préparation au sacerdoce: que de prières, que de mortifications! que de saintes absolutions reçues le plus souvent possible, dans le but de disposer son cœur déjà si pur à la grande et divine dignité du prêtre."

En septembre 1892, huit jours avant son or-

dination, le P. Alfred nous exprime ses sentiments, plus vifs que jamais, sur le grand mystère qui va s'opérer en lui.

Il écrit : “ O Jésus ! ô Marie ! ô Joseph ! me voici sur le point de commencer ma retraite préparatoire au sacerdoce. De quelle importance n'est-elle pas pour moi ? Ah ! vous le savez mieux que moi. C'est pourquoi, prosterné à vos pieds, j'implore votre secours tout-puissant. Sous vos auspices, je désire commencer cette retraite : sous vos auspices j'espère la continuer et la terminer. Je dois devenir prêtre et je ne le deviendrai qu'une fois, et cela pour mon plus grand bonheur ou pour mon plus grand malheur, suivant la disposition que j'apporterai à ce grand sacrement. Je le déclare, ô Jésus ! ô Marie ! ô Joseph ! je le déclare en face du ciel et de la terre, j'aimerais mieux mourir à l'instant même que de devenir un prêtre tant soit peu négligent. Est-il possible que vous me refusiez votre assistance ? Ah ! non, vous êtes trop bons et trop aimants.

Cette retraite sera pour moi, comme je l'espère, la plus fructueuse de celles que j'ai faites jusqu'ici. Il est vrai, je ne suis que pauvreté, misère et indigence, indigne de toutes les grâces ; mais cette vue, loin de me décourager, ne doit qu'augmenter ma confiance.”

En vérité, ces belles prières nous le prouvent,

le pieux lévite était préparé par le Saint-Esprit lui-même et pouvait sans témérité incliner sa tête sous les mains du Pontife.

CHAPITRE VIII.

LES SENTIMENTS DU NOUVEAU PRETRE.

Le 4 octobre 1892, le Révérend Frère Alfred Pampalon fut promu à la dignité du sacerdoce dans notre église de Beauplateau, par sa Grandeur, Mgr Decrolière, évêque de Namur. Nous n'entreprendrons pas de raconter quelle fut sa ferveur pendant ces augustes cérémonies: c'est le secret de Dieu et de ses anges.

Il ne nous est pas plus possible de décrire la sainte joie qu'il éprouva, à l'occasion de cette messe où il immola pour la première fois la victime sans tache.

Laissons-le plutôt nous exprimer lui-même ses sentiments après un jour si mémorable: "O prêtre, saint, saint, saint est celui que tu remplaces ici-bas; saint, saint, saint dois-tu être toi-même."

C'est ici que la parole du grand Apôtre trouve son application: *Induemini Dominum Nostrum Jesum Christum*," "Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ!" Qu'est-ce à dire,

se revêtir de Jésus-Christ? Si ce n'est avoir son esprit d'humilité, de renoncement total et d'oraison continuelle.

Qu'est-ce à dire, *se revêtir de Jésus-Christ?* si ce n'est aimer comme cet aimable Rédempteur. De quel amour n'aimait-il pas son père, lui, dont la nourriture était de faire la volonté du Père éternel et d'accomplir son œuvre? De quel amour n'aimait-il pas le prochain pour lequel il s'était livré? De quel amour ne m'a-t-il pas aimé? il m'a aimé jusqu'au sacrifice de sa vie. Aussi dois-je l'aimer, jusqu'au sacrifice de toute ma vie, de sorte que je puisse m'écrier avec l'Apôtre: *Mihi vivere, Christus est..... vivo autem, jam non ego: vivit, vero in me Christus*: "Ma vie, c'est Jésus-Christ; je vis, cependant, non plus moi-même: mais Jésus-Christ vit en moi."

"Qu'est-ce à dire encore, *se revêtir de Jésus-Christ?* si ce n'est conformer mes actions aux actions de Jésus-Christ, dont on disait: "Il a bien fait toutes choses:" *Bene omnia fecit.*

"Je suis prêtre, et c'est pour l'éternité! O mon âme! y as-tu sérieusement réfléchi: prêtre pour l'éternité: *sacerdos in æternum?*

"*Je suis prêtre*, et comme tel médiateur entre Dieu et les hommes. Oh! quelle terrible responsabilité! Le salut d'un grand nombre d'âmes comme la perte d'un grand nombre, est entre mes

main! Mille fois heureux serai-je si ma conscience est irréprochable! Car par là je contribuerai à la sanctification d'un grand nombre d'âmes. Mais malheur à moi si ma conduite n'est pas telle qu'elle doit être! Car je me perdrai et avec moi un grand nombre d'âmes. O mon Dieu! préservez-moi d'un tel malheur.

“ *Je suis prêtre.* Un si grand bienfait ne peut venir que du cœur de mon Jésus crucifié. O précieuse lance tout empourprée du sang de mon Sauveur! venez et transpercez aussi mon cœur, blessez-le d'amour pour mon Rédempteur.

“ *Je suis prêtre:* aussi dois-je sans cesse avoir devant les yeux, d'un côté, mon propre néant, et de l'autre, l'état auquel Dieu a daigné m'élever.

“ D'abord, mon propre néant. O mon Dieu! je ne suis qu'un néant pécheur, et pour que je devienne prêtre, vous m'avez préféré à tant d'autres plus dignes que moi. Ah! soyez mille fois béni!

“ D'un autre côté, je dois avoir devant les yeux l'état auquel j'ai été élevé: je remplace Jésus-Christ ici-bas. Il est le Saint des saints; il est donc de mon devoir de devenir un grand saint. Mais comment le deviendrai-je? Seigneur, éclairez-moi, parlez, parce que votre serviteur écoute:

“ O mon âme! prenons, pour *point de mire*

de toutes nos actions, la plus grande gloire de Dieu; pour *mot d'ordre*, le bon plaisir divin; pour *devise*, tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph, Alphonse; pour *compagnons d'exil* ici-bas, le recueillement, la pureté, l'humilité, la charité et l'oraison.

“ *Je suis prêtre*, et comme tel je dois réciter l'office divin. Le prêtre qui récite le saint office accomplit ici-bas ce que les anges et les bienheureux font dans le ciel, où ils ne cessent de célébrer les louanges du Très-Haut. Aussi, chaque fois que le prêtre récite le bréviaire, il doit s'unir à la cour céleste. Voilà ce que je dois faire. En outre, je m'unirai à Jésus, Marie, Joseph, ayant l'intention de célébrer les louanges de Dieu avec autant de sainteté qu'ils le faisaient de leur vivant sur cette terre, et pour cela je renouvellerai cette intention avant et après chaque psaume.

“ *Je suis prêtre*, et comme tel j'ai le bonheur d'avoir acquis une plus grande ressemblance avec ma bonne mère Marie, qui est sacrificatrice, médiatrice et dispensatrice universelle; de là que ma dévotion envers elle doit croître sans cesse.

“ Enfin, ce n'est pas trop pour le prêtre de tendre au plus parfait dans tout ce qu'il fait.”

Tels sont les sentiments du jeune prêtre. Dans la prière suivante il s'adresse à la Ste Vierge, pour obtenir la grâce d'être fidèle :

“ O Marie, ô bonne, ô tendre, ô douce mère! Quoique je sois le plus indigne de vos enfants, ne dédaignez pas, je vous en conjure, ma pauvre prière, et daignez l'exaucer. Vous le savez, ô bonne mère! je ne suis qu'indigence, misère, pauvreté; mais cette vue, loin de diminuer ma confiance envers vous, ne fait que l'augmenter. Je vous dois tout, ma vocation à la foi, ma régénération dans les eaux du baptême, et ma préservation des dangers du monde. Pour comble de bienfaits, ô Sainte Vierge! vous m'avez conduit dans votre demeure chérie, pour y vivre sous votre protection et me préparer ainsi à la dignité sublime du sacerdoce. Comment est-il possible que Dieu ait daigné m'élever à un si grand honneur, moi qui en étais si indigne?

Oui, la meilleure des mères! grâce à votre intercession, le Seigneur a voulu me faire cette faveur. Ah! soyez mille fois bénie, et béni soit Jésus, qui m'a fait votre enfant.

Vous le savez, Vierge admirable, ma prière a toujours été: je veux mourir plutôt que d'être un prêtre tant soit peu négligent.

Ah! douce Marie, achevez votre œuvre! Vous m'avez disposé au sacerdoce, obtenez-moi la grâce de demeurer jusqu'à la fin un prêtre saint, zélé, un prêtre selon le cœur de Jésus et le vôtre, n'ayant en vue que la gloire de Dieu.

A cet effet, ô charitable mère! donnez-moi les dispositions qui vous ont rendue digne de la maternité divine: une humilité profonde, une chasteté inviolable et une charité parfaite. Oui, rendez-moi le plus humble de vos enfants: faites-moi fouler aux pieds tout désir de paraître et d'être estimé; rendez-moi insensible aux louanges des hommes. Gardez purs et immaculés mon esprit, mon cœur et mon corps.

O la plus aimante des mères! rendez-moi le plus aimant de vos enfants. Brisez ces chaînes qui me lient au monde et à moi-même et enflammez mon cœur du divin amour. Oui, aimer Jésus sans retour, sans réserve et sans partage, l'aimer jusqu'au sacrifice, au mépris, jusqu'à l'oubli du monde et de moi-même; l'aimer à la vie, à la mort: tel est mon plus ardent désir.

Ah! Vierge très aimable, que je sois privé de toute consolation; que je souffre toutes les peines, les angoisses, les délaissements; que ma vie soit une agonie continuelle, j'y consens, pourvu que j'aime mon Seigneur Jésus et que je sois aimé de Lui. Cet amour adoucira mes croix, même jusqu'à me les faire désirer et rechercher; il sera ma victoire sur l'enfer, sur le monde, et sur moi-même."

Elève docile de l'Esprit-Saint, il vient de tracer le chemin dans lequel il ne cessera de cou-

rir à pas de géant, jusqu'à ce qu'il ait remporté le prix : *Sic currite ut comprehendatis* :

Rien, dans la suite de cette vie, ne démentira ces résolutions. Personne, nous pouvons le dire, maintenant qu'il est arrivé au terme, personne ne l'a vu faire un pas en dehors de cette voie royale, où le Prêtre éternel venait de le faire entrer et dans laquelle quatre ans suffiront pour faire dire de lui : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* : “ En peu de jours, il est parvenu à une sainteté consommée.”

CHAPITRE IX.

SES DEBUTS DANS L' APOSTOLAT.

C'est une époque décisive dans la vie de tout religieux que celle où il quitte la maison d'études pour entrer dans la vie régulière de communauté. Sans doute, pour diriger sa marche et protéger son inexpérience, il a les Règles de son Institut et les sages conseils de ses supérieurs ; il n'en est pas moins vrai de dire que cette brusque transition de la vie d'étude à celle du ministère a ses périls pour la vertu et la persévérance du jeune religieux. Au scolasticat, aucun contact avec le monde ; chaque heure précise le devoir à accom-

plier; la prière et l'étude absorbant l'esprit, inclinent naturellement l'âme à la ferveur; tandis que dans une communauté, la règle, tout en traçant les grandes lignes de la vie du religieux, laisse cependant une large part à sa liberté et à son initiative personnelle; de plus, les devoirs du ministère le mettent en rapports fréquents avec le monde et ses périls. Ces graves pensées et le souci d'assurer sa persévérance parmi les mille dangers de l'apostolat préoccupaient l'esprit du Père Alfred durant l'année qui suivit son élévation au sacerdoce, année que dans notre Congrégation on consacre encore à l'étude des sciences théologiques.

Pendant la dernière retraite qu'il fit à Beau-plateau, il jette un regard sur la nouvelle existence qui l'attend et demande au Seigneur de lui rester fidèle, lorsque la voix de l'obéissance l'aura retiré du séjour béni où il a passé six années dans le silence et la solitude :

“ O mon Dieu, écrit-il, je suis résolu de bien profiter de ma dernière retraite au studendat et du trimestre qui doit la suivre, tant pour réparer mes négligences passées que pour me préparer à la vie apostolique. Oh! oui, plus que jamais je dois avancer dans la sainteté, car une fois sorti de cette maison d'étude, il sera trop tard. Dieu, il est vrai, est miséricordieux, mais sa justice est

égale à sa miséricorde. Les grâces que, dans sa bonté, Il daigne m'accorder maintenant, qui m'assure qu'Il me les accordera de nouveau plus tard? Donc, malheur à moi si j'en abuse. O mon Dieu! préservez-moi d'un tel malheur.

“ O Marie, ma bonne mère, ne permettez pas qu'un tel malheur m'arrive. Ah! tendre mère, achevez votre œuvre, rendez-moi saint, afin qu'ainsi je puisse travailler dignement à la sanctification des autres.”

“ Courage, mon âme, et confiance. Espère en Jésus, en ta bonne mère Marie, en ton glorieux protecteur St Joseph; ils t'aideront à te sanctifier et à sanctifier les âmes qui attendent ton ministère.”

Ainsi préparé, le Père Alfred pouvait déployer ses ailes. “ C'est au vol qu'on connaît l'oiseau,” disait le Vénérable Père Passerat à propos des jeunes pères. C'est dans cette nouvelle existence pleine de liberté que parurent mieux que jamais la prudente modestie, et le zèle ardent autant que discret du jeune religieux.

L'obéissance lui assigna pour résidence notre maison de Mons, dans le Hainaut. Il y arriva le 31 août 1893.

Son recteur fut heureux de posséder un sujet si excellent: “ Le P. Alfred, nous écrit-il, était vraiment la bonne petite brebis du Seigneur.

Quelle docilité! quelle simplicité charmante! quelle paix et quelle humeur toujours égale dans ce bon Père! Je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire, jamais la moindre plainte à son sujet. Nous l'estimions et l'aimions tous, nous l'avons bien regretté."

Ecoutons maintenant un de ses confrères nous communiquer ses impressions: " Je suis heureux d'unir ma voix à tant d'autres, pour faire l'éloge du bon petit Père Alfred. Toutes sont unanimes à louer en lui un modèle d'observance régulière, de patience admirable, de douce charité, en un mot, un modèle de cette solide et saine vertu qui, au lieu d'inspirer l'horreur et l'éloignement, attire à elle tous les cœurs par les charmes d'une piété simple et aimable.

Ce qui m'a toujours frappé en lui, c'est la droiture de son jugement, qui provenait, sans nul doute, de sa constante union avec le bon Dieu. Ce bon jugement joint à son dehors recueilli et à la réputation de vertu dont il jouissait parmi les personnes pieuses, surtout à Mons où je l'ai connu, le faisait fort apprécier comme confesseur.

Il était surtout estimé dans la communauté, tant du Supérieur que des anciens Pères. J'ai toujours admiré sa charité pour notre bon et vénérable Père Auguste Lelouchier. Le digne vieillard ne pouvait réciter le brévière que très lente-

ment et difficilement. Le Père Alfred se dévouait constamment à le réciter avec lui, sacrifiant ainsi par charité presque toutes ses heures de promenade.”

Durant son séjour à Mons, et aussi longtemps que la santé le lui permit, il accomplit avec la plus parfaite diligence plusieurs petites charges qu'on lui avait confiées. Entre autres, il était suppléant du Préfet des frères, et comme celui-ci s'absentait souvent de la maison, employé qu'il était aux travaux apostoliques, le Père Alfred donnait lui-même la conférence et le catéchisme à nos frères une fois par semaine. C'était un bonheur pour notre jeune Père de montrer ainsi son amour pour la Congrégation. Il s'efforçait avant tout d'inculquer aux frères l'amour de leur vocation et des vertus religieuses; ceux-ci, de leur côté, étaient toujours heureux d'entendre les enseignements et les avis qui provenaient d'un si digne enfant de St Alphonse.

Assez souvent, dans notre église de Mons, il donnait l'instruction aux messes basses du dimanche et parfois le grand sermon de l'après-midi. Il se plaisait à prêcher Jésus crucifié et à le faire aimer par les fidèles. Qui saurait exprimer avec quels accents il prêchait sa bonne Mère du ciel? “ Dieu, nous dit un confrère, avait doué le Père Alfred d'heureuses dispositions pour la

prédication; s'il eut vécu et joui des forces physiques nécessaires, il eut fait beaucoup de bien comme missionnaire. Je me souviens d'un sermon qu'il prêcha dans notre église de Mons, en présence de toute la communauté. Il parla de la dévotion envers la Ste Vierge avec tant de feu, avec une conviction si profonde et avec des sentiments d'amour pour Marie tellement manifestes que tous les Pères en furent émerveillés.

CHAPITRE X.

LE SECOND NOVICIAT.

Quelques mois après la fin de leur cours d'études théologiques, les Pères rédemptoristes doivent faire un second noviciat dans le but de retremper leur ferveur et de se préparer prochainement au ministère apostolique.

Le Père Alfred fit ce deuxième noviciat à Beauplateau, du mois d'avril au mois de septembre 1894, sous la direction d'un de nos meilleurs missionnaires, le R. P. Joseph Didier, dont les solides prédications ont été fort appréciées au Canada.

A la retraite d'ouverture, selon son habitude, il écrit les résolutions les plus propres à sancti-

fier ce temps de grâces : “ Le principal but de ce noviciat, dit-il, c’est notre sanctification personnelle. Je dois donc m’appliquer au recueillement, à l’observance régulière, à l’ouverture de cœur, et spécialement aux vertus propres aux missionnaires : la prudence, le zèle, et l’abnégation.

“ Pour atteindre la seconde fin du noviciat, je dois me livrer à une étude sérieuse, méthodique et apostolique, préparer mes sermons et instructions ; et tout cela avec l’intention la plus pure de plaire à Dieu et de sauver les âmes.” Cette dernière résolution, il ne put guère la tenir. Le second noviciat fut pour lui principalement un temps de prière, car le R. P. Préfet, voyant ses forces déjà bien délabrées, lui avait à peu près totalement interdit la composition des sermons. Il profita pourtant d’une manière surprenante des conseils et des plans de sermons reçus pendant ces six mois. Grâce à son bon sens pratique, il s’assimila très bien les principales matières qui font l’objet de nos travaux apostoliques.

Plus encore que la maladie qui cloue sur un lit de douleurs, l’état d’infirmité et de langueur continuelle est la pierre de touche de la vraie et solide vertu. Cet état requiert un courage calme, ferme et persévérant, plus rare et plus admirable peut-être que celui que demandent les fatigues de

l'apostolat ou même les douleurs d'une maladie pénible mais passagère.

C'est à cette épreuve que fut mise la vertu du P. Alfred, durant son second noviciat. " Cependant, comme l'affirme un confrère, il fut toujours le même : calme, résigné, joyeux, profondément humble à ses yeux, alors que chacun le considérait comme un ange d'innocence, un modèle de douceur, un miroir de toutes les vertus."

Où puisait-il le secret de la paix et de la discrétion dans ces circonstances pénibles ? Dans une confiance absolue en la douce Providence de Dieu et de ses supérieurs.

Il se dit à lui-même qu'un bon soldat ne rend pas les armes à la première blessure ; que c'est aux supérieurs et non pas aux sujets d'alléger le fardeau de l'observance régulière.

Il manifesta donc en toute simplicité son état au R. P. Préfet, prêt à faire ou à omettre ce qu'on lui dirait de faire ou d'omettre, s'en remettant à Dieu du soin de sa santé, de son avenir, de ses espérances et décidé de tenir à l'obéissance plus qu'à la vie. Son supérieur lui permit de suivre tous les exercices du second noviciat et d'y ajouter des prières, des méditations à son gré, mais il lui interdit en partie le travail de la composition et les exercices de déclamation.

Il prit ces ménagements avec calme et tran-

quillité; du reste, malgré les symptômes d'un mal qui allait en s'aggravant, il nourrissait l'espoir de guérir et de devenir un jour un apôtre du divin Rédempteur.

De là, le programme apostolique qu'il se trace lors de la retraite qui clôtura le noviciat: " Dieu dans sa miséricorde m'a élevé à la sublime dignité de prêtre et il m'a fait missionnaire. Qu'est-ce que le prêtre, qu'est-ce que le missionnaire? C'est un homme de Dieu qui porte écrit dans son âme, en caractères ineffaçables, ce mot: *zèle*; zèle pour la plus grande gloire de Dieu, zèle pour sa propre sanctification, zèle pour le salut des âmes. La vocation apostolique, voilà le talent que Dieu m'a confié avec l'obligation de le faire fructifier. Malheur à moi si je laisse ce talent enfoui dans mon âme! Car, un jour, j'aurai un compte rigoureux à rendre à Dieu de ma gestion. Vous le voyez, ô aimable Jésus! ô tendre mère Marie! ô grand saint Joseph! ce n'est pas sans raison que j'ai recours à vous pour implorer lumière, force et courage.

" J'implore votre lumière, afin que je puisse distinguer le vrai zèle, toujours accompagné de prudence, d'humilité et de simplicité, du faux zèle que caractérisent l'imprudence, l'orgueil et la recherche de soi-même. J'implore votre force afin que je puisse surmonter les obstacles que me

susciteront mes passions, le monde, le démon, et que je ne succombe pas sous le poids de la lutte, mais que par la vivacité de ma foi, la fermeté de mon espérance et l'ardeur de ma charité, je demeure inébranlable, dans l'exercice du zèle qui doit m'animer pour la gloire de Dieu, ma propre sanctification et le salut des âmes."

Le noviciat, qui avait commencé le 17 avril, se termina le 29 septembre 1894 par une retraite de cinq jours. Le R. P. Alfred comprit toute l'importance de cette retraite, comme on le voit par ses notes spirituelles : la dignité et les devoirs du missionnaire furent l'objet de ses profondes méditations. " Voilà qu'une nouvelle carrière s'ouvre devant moi, écrit-il : celle de l'apostolat." Oh ! voici vraiment une vocation divine, puisqu'elle vient de Dieu, qu'elle a pour but le salut des âmes et que ses moyens sont surnaturels ; c'est une vocation qui impose une grande sainteté de vie et de constants labeurs.

" C'est moi qui vous ai choisis, dit le Seigneur, afin que vous alliez et produisiez des fruits.

" Qu'est-ce à dire : *ut fructum afferatis* : si ce n'est produire des fruits de salut dans les âmes par le ministère de la prédication et celui de la confession. Aurai-je jamais osé prendre sur moi une charge aussi sublime et aussi redou-

table, si vous-même, Seigneur, ne me l'aviez imposée? Vous le voulez, ô mon Dieu! je le veux aussi. Je ne vous demande qu'une chose: lumière, force et courage pour remplir dignement mon double ministère de la chaire et du confessionnal. Quel malheur pour moi, si au lieu de produire dans les âmes des fruits de salut, je produisais des fruits de perdition! Ce serait ma perte et celle d'une foule d'âmes. Il m'importe donc d'éviter un tel malheur; c'est pourquoi je dois avoir soin de procéder dans l'exécution de mon double ministère: 1° avec une *intention droite*: n'ayant en vue que la gloire de Dieu, ma propre sanctification et la sanctification des autres; 2° avec *humilité*; que je réussisse ou non, peu m'importe; il me suffit de faire le bien que Dieu demande de moi. Si je réussis, que mon succès soit pour la gloire et l'amour de Dieu! si je ne réussis pas, que ce soit encore pour l'amour de Dieu! Acceptons l'humiliation comme venant de la main du Seigneur pour dompter notre orgueil. Et qui sait si Dieu ne permettra pas que le bien que je n'ai pas réussi à faire, se fasse par les mérites de l'humiliation que l'insuccès m'aura procurée? 3° avec *prudence*: prudence à l'égard de moi-même, prudence à l'égard du prochain, surtout des personnes du sexe. Et, comme cette vertu s'acquiert en partie par l'expé-

rience, je dois, par conséquent, aimer à demander conseil aux confrères expérimentés. 4° avec *subordination* : c'est-à-dire, faisant le bien qui me sera imposé par l'obéissance. J'éviterai ainsi toute illusion provenant d'un zèle outré. 5° Enfin, je dois tout attendre de *la prière*. Elle doit être l'âme de mon apostolat; elle seule le rendra fécond.

“ O mon âme, ajoute à tout cela l'exemple d'une sainte vie et tu assureras le succès de ton ministère. Ce que tes paroles n'auront pu produire, ta vie sainte le produira : *exempla trahunt* : “ Les paroles s'envolent, les exemples entraînent.”

CHAPITRE XI.

LA MALADIE.

Le second noviciat terminé, le P. Alfred retourna à notre maison de Mons, où tous, Pères et Frères, furent heureux de le revoir.

Le jeune missionnaire prit part aux travaux apostoliques, durant environ trois mois, il évangélisa particulièrement les grandes paroisses de Froidchapelle, d'Oret, d'Husseignies et de Neufvilles.

Ses instructions étaient claires, solides, pratiques et furent fort goûtées. Il prêcha peu de grands sermons; on lui procura cependant le plaisir de célébrer la miséricorde de sa Bonne Mère Marie. Dans les différentes retraites auxquelles il prit part, il se distingua toujours par sa grande générosité, son zèle infatigable, son assiduité au confessionnal, et sa tendre charité pour les malades et les pécheurs.

Dans une lettre du nouvel an à sa belle-mère, il disait lui-même à ce propos: “ Bien chère mère, — quant à moi, grâce à Dieu, je me porte bien; il est vrai que je ne suis pas un homme redoutable par ma force; car, après toutes les maladies que j’ai éprouvées pendant mon enfance et ma jeunesse, je ne saurais devenir très fort. Ici le travail ne manque pas; j’étudie, je prêche, je confesse, je vais en mission. Je ne sais pas quand je prendrai mes ailes pour m’envoler vers le Canada. Attendons que Dieu nous le dise. Je suis content dans l’état religieux que j’ai embrassé: après tout c’est le chemin qui doit me conduire au ciel. J’espère bien, chère mère, que vous ne m’oublierez pas dans vos prières, afin que je puisse devenir un saint religieux. Plus je serai saint, plus je ferai de bien aux âmes.” Hélas! une cruelle maladie devait arrêter le cours, à peine commencé, de son fructueux ministère et ruiner les espérances de son zèle.

En décembre 1894, le jeune apôtre sentit les premières atteintes de l'impitoyable phtisie qui devait le conduire lentement au tombeau. On le plaça aussitôt sous les soins d'un excellent médecin, mais tout l'art de celui-ci fut impuissant à arrêter les ravages du mal.

Le P. Alfred ne fut pas troublé par la perspective d'une mort précoce. Son front resta serein et son âme tranquille. Il salua la maladie comme une messagère céleste qui l'invitait aux noces de l'agneau. S'il garda au fond de son âme le désir de travailler encore dans la vigne du Seigneur, ce fut un désir résigné, pleinement subordonné au bon plaisir divin. Pas une plainte sur sa carrière apostolique brisée, pas d'inquiétude sur son avenir.

Le Frère infirmier qui le soigna fut ravi, enthousiasmé de sa candide vertu. " Le Père Alfred, écrit-il, tomba victime de son zèle et de son dévouement; son cœur voulait embraser le monde entier de l'amour divin, mais les forces physiques lui manquèrent; il s'affaissa dans la sacristie, je le reçus entre mes bras, pendant qu'il me disait: " Je n'en puis plus." Oh! que je serais long, si je savais exprimer tout ce que j'ai vu et entendu à la louange de cet ange de douceur. Heureuse l'âme qui, comme la sienne, répand autour d'elle le parfum suave de la grâce et de la

piété. Heureuses les âmes qui respirent et savourent ce doux arôme du ciel! Je remercie le Seigneur de m'avoir fait goûter ce bonheur."

En mai, 1895, les Supérieurs envoyèrent le cher malade à Beauplateau, espérant que l'air des Ardennes lui serait salulaire. De fréquentes promenades au milieu des sapinières de cette contrée, lui apportèrent quelque soulagement, mais sans pouvoir le guérir. La phtisie continuait à le miner sans pitié; presque chaque matin le P. Alfred expectorait du sang. C'est alors qu'il témoigna d'une manière sensible son grand amour envers la Vierge Marie. Un Père de la communauté, connaissant bien sa piété pour sa céleste Mère, mais ignorant son état de véritable épuisement, lui demanda un jour de prêcher à sa place, le dimanche suivant, à l'église, lui promettant en retour la récitation d'un chapelet. Le sermon proposé devait se faire sur les gloires de Marie. Un chapelet en retour d'un sermon à la louange de sa bonne Mère! Le Père Alfred ne put résister à la demande qui cadrait si bien avec sa tendre piété. Il accepta sans rien dire de sa faiblesse. Le dimanche suivant, il prêcha durant plus d'une demi-heure, avec une telle ardeur et une telle onction que tous les confrères qui assistaient au sermon furent émerveillés autant qu'édifiés.

Dans sa villégiature, le P. Alfred n'oublia

pas ses confrères de Mons : il leur écrivit la charmante lettre que voici :—J.M.J.A.

Rév. Père Recteur et bien chers confrères,

Me voici donc à Beauplateau, séjour pour le moment très agréable pour moi : car tout concourt à célébrer mon arrivée : un ciel sans nuage, un soleil bienfaisant, une nature ornée de ses plus riches vêtements, et surtout un accueil cordial de la part de la communauté. Mon départ de Mons s'est effectué avec un embrassement fraternel qui laisse toujours après soi un profond regret et un doux souvenir : le regret de devoir quitter d'aussi bons confrères, et le souvenir des beaux jours passés ensemble. A ces deux sentiments vient s'en ajouter un autre : celui de la reconnaissance. Cette reconnaissance, je la dois en premier lieu au Révérend Père Recteur en retour de tout le bien qu'il m'a fait. Il a eu pour moi un cœur de père. Cette reconnaissance, je la dois ensuite au R. P. Ministre, aux autres Pères de la communauté, et à tous les chers frères, en retour de toutes les attentions délicates dont j'ai été l'objet de leur part. Je prie Notre Seigneur et sa sainte Mère de vous récompenser au centuple.

Quand on me demande ce que je viens faire à Beauplateau, je réponds : Je viens remonter le physique. Quand on m'interroge sur la durée de

mon séjour ici, je réponds en riant : Tout dépend du cuisinier.”

Le 27 juin, nouvelle lettre aux mêmes : “ Voilà un mois que je suis à Beauplateau afin de me rétablir. Tous les jours je demande à l’air frais des Ardennes la santé. Au commencement il me caressait de son doux zéphyr et me donnait l’espoir d’un prochain rétablissement ; mais l’homme propose et Dieu dispose. Un changement brusque s’opéra dans l’air. La température, de chaude qu’elle était, devint froide et humide. J’en ai ressenti le contre-coup. Mon ami, le froid m’a saisi à la poitrine et me caressa si fortement qu’il me fit cracher un peu de sang. Grâce à Dieu, rien de fâcheux ne s’en est suivi ; la preuve en est que je vais mieux.”

Ecrivant à un de ses frères, le Père Alfred ajoute : “ Je t’écris de Beauplateau. Mon supérieur m’a envoyé ici pour reprendre les forces que j’ai dépensées pendant l’hiver. Car j’ai assez bien travaillé. Il n’y a rien de grave et, grâce à Dieu, je vais déjà mieux. Le principal est de se conformer en tout à la volonté de Dieu.” C’est ce qu’il faisait.

“ Pendant les quelques semaines que le Père Alfred passa au milieu de nous, nous écrit le Recteur de Beauplateau, j’admire sa parfaite résignation et son abandon total à la divine Provi-

dence et à ses supérieurs. Il ne demandait rien, et ne s'inquiétait aucunement, ni de sa maladie, ni de ses suites. Il lui suffisait d'être rédemptoriste et de faire son devoir. Il se trouvait bien et content partout. Quel beau modèle! Quel bien n'aurait-il pas fait à ses confrères par ses bons exemples! N'aura-t-il pas obtenu ainsi plus de mérites et sauvé plus d'âmes, que s'il avait passé de longues années à donner des missions? ”

CHAPITRE XII.

SON RETOUR AU CANADA.

La santé du Père Alfred déclinant de plus en plus, les supérieurs jugèrent bon de l'envoyer au Canada, espérant que l'air natal pourrait arrêter les progrès de la phtisie.

Regretté de tous, il partit de Belgique le 4 septembre 1895 et arriva à Québec le 15 du même mois, jour de la fête du Saint Nom de Marie.

Voici comment son compagnon de voyage, le R. P. Barolet décrit ce retour au pays: “ Le cher Père Alfred, en traversant d'Ostende à Douvres, où la mer était fort agitée, fut très malade pendant deux ou trois heures.

A bord du " Sardinian " nous n'avons pu avoir qu'une bien mauvaise cabine au-dessus de l'hélice; nous avons été malades tous les deux. Cependant je n'ai jamais remarqué la moindre plainte de la part du Père Alfred, il fut toujours édifiant. Matin et soir il me demandait la bénédiction. Malgré son état de faiblesse, il trouvait moyen de se glisser de son lit à terre, pour dire matin et soir trois Ave, en l'honneur de l'Immaculée Conception, et un Pater et un Ave en l'honneur de son Patron de l'année, comme le veut la Règle.

Il y avait sept ministres protestants sur le bateau; ils venaient nous voir chaque jour, à notre cabine, et plusieurs fois, ils nous ont aidé à aller prendre l'air sur le pont.

Une fois arrivés dans le golfe Saint-Laurent, quand nous avons pu voir les églises sur la côte, je me rappelle que le Père Alfred m'a proposé de faire notre visite au St Sacrement. En maladie, comme en santé, il conservait toujours ce caractère de douceur et d'affabilité qui le rendait si agréable à tous ceux qui l'approchaient.

Il m'a demandé plusieurs fois, si je l'emmènerais en mission avec moi. Je lui ai toujours dit, que je ne demanderais pas mieux, si son état de santé le lui permettait. Il m'a répété souvent que c'était là le rêve de sa vie.

J'ai aussi remarqué que tous les passagers portaient une attention spéciale au Père Alfred; et plusieurs m'ont dit qu'ils admiraient sa grande réserve et son air de bonté."

A son arrivée à Québec, le Père Alfred salua quelques parents et amis, et le même soir il était déjà à notre monastère de Sainte-Anne de Beupré.

Quelques jours après son retour, il racontait son voyage à la communauté de Mons, dans une lettre que nous reproduisons.

Très Révérend Père Recteur et bien chers
confrères,

Deo gratias et Mariæ: me voilà à Sainte-Anne de Beupré. Nous sommes arrivés à Québec le 15 septembre.

Comme je vous l'ai déjà fait savoir, le trajet d'Ostende à Douvres m'a un peu indisposé. Pendant que je digérais ma maladie à l'arrière du bateau, je vois venir à moi un homme qui paraissait bien mis. " Révérend Père, me dit-il, je crois que vous êtes Liguorien." — " Oui, Monsieur, répondis-je." J'avais affaire à un député français, grand ami de nos Pères, grand ami aussi du Comte de Mun. Me voyant malade, il m'invita gracieusement à venir prendre quelque chose. J'ai accepté son offre si bienveillante. Arrivés à Dou-

vres, nous avons pris le train pour Londres, où nous avons logé chez nos pères. Enfin, le 5 septembre nous nous embarquâmes à Liverpool pour le Canada. Ici commence pour mon compagnon et moi un chapelet *des sept douleurs*. Nous n'avons pas eu de tempête, il est vrai, mais la mer était très houleuse, de sorte que nous avons été ballottés de la plus belle manière. Nous sommes restés sept jours au lit sans pouvoir nous soulager l'un l'autre. Par contre, je n'ai, pour ainsi dire, pas souffert de la poitrine. Que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne!

A l'entrée du golfe Saint-Laurent la mer se calma, et nous avons pu nous lever de notre lit des sept douleurs. C'était le vendredi matin, le 13 septembre. J'eus le bonheur de faire du bien aux âmes. Il ne me restait plus que deux jours pour exercer mon apostolat sur le bateau, car nous avions eu soin de demander la juridiction avant de nous embarquer. Il y avait à bord une personne qui professait la religion catholique. Elle était anglaise ou américaine. Elle m'a donné plusieurs chapelets à bénir, je lui ai imposé un scapulaire. J'avais heureusement apporté avec moi une petite bouteille d'eau bénite. Le Révérend Père Barolet l'invita à venir assister à la messe dans le salon des dames, car le lendemain était un dimanche. Elle vint, ainsi que plusieurs hommes,

tous canadiens, à l'exception d'un belge et d'un français. J'ai confessé en anglais, car, dans de pareils moments, nous avons le don des langues; j'ai aussi donné la communion. Voilà comment les choses se sont passées. Le bon Dieu n'envoie jamais de croix sans consolations.

Maintenant, que dirai-je du sanctuaire de la bonne sainte Anne! Tout le monde est d'accord à dire qu'il est magnifique. Le Cardinal Satolli, légat de Sa Sainteté aux Etats-Unis, étant venu à Sainte-Anne, à son entrée dans le sanctuaire n'a pu s'empêcher de s'écrier: " O quam magnificen-tissime! " Oh! que c'est magnifique! "

Qu'il fait bon prier au pied de la statue de la bonne sainte Anne! Je n'ai pas oublié de recommander avec ferveur la chère communauté de Mons.

Quant au monastère, il a subi beaucoup d'améliorations: nouvelle salle commune. etc.. L'oratoire est magnifique et inspire beaucoup de dévotion. En un mot, on vit heureux à l'ombre du sanctuaire de Sainte Anne.

Je termine, Très Révérend Père Recteur et bien chers confrères, en me recommandant à vos charitables prières.

Je suis en Jésus, Marie, Joseph et Alphonse,

Votre confrère et dévoué serviteur,

P. ALFRED, C. SS. R."

Après s'être un peu reposé du voyage, le Père Pampalon alla rendre visite à ses parents qu'il n'avait pas revus depuis neuf ans.

On dit que tout vieillit, que tout meurt avec les années. Pourtant, il est une chose qui vit toujours et que le temps ne peut détruire; ce sont les souvenirs du foyer paternel. Oh! qu'ils étaient restés vivaces ces souvenirs des êtres aimés dans l'âme du R. P. Pampalon. Une absence de neuf ans les avait rendus, pour ainsi dire, sacrés. Et maintenant, de retour au pays, il allait goûter de nouveau pour quelques heures les joies si pures du passé.

En compagnie de ses deux frères, prêtres, il se rendit au collège de Lévis. Quel bonheur pour le bon Père Alfred de refaire les sentiers de son Alma Mater en évoquant les souvenirs de sa première jeunesse. On le reçut avec joie et avec honneur. Le lendemain il édifia la communauté par une touchante allocution. Prenant pour texte: *Pietas ad omnia utilis est*, il montra que la piété doit vivifier de sa céleste influence toute la vie de l'étudiant. C'était le 25 du mois, jour où il se plaisait à considérer les mystères de l'Enfant-Dieu. Aussi, dans son entretien il parla admirablement du Verbe fait chair, de l'amour qu'Il a montré aux hommes en venant parmi eux. et de la gratitude à laquelle Il a droit en retour

d'un tel bienfait. Il célébra ensuite les saints mystères en présence de toute la communauté. Au témoignage d'un prêtre de cette maison, sa figure était rayonnante de modestie et portait le cachet de la sainteté.

Puis, il alla s'asseoir quelques heures au cher foyer. Autrefois, son départ avait fait verser bien des pleurs. Si à son retour les larmes coulèrent, ce furent des larmes de bonheur. Son vieux père, il est vrai, n'était plus là pour le revoir, mais il le contemplait sans aucun doute du haut du ciel. Le Père Alfred retrouvait au foyer sa seconde mère, toujours remplie de tendresse à son égard. Il retrouvait des frères et des sœurs aimés que l'éloignement lui avait rendus encore plus chers. Quelle joie pure et sainte il apportait à sa famille ! quelle légitime allégresse de voir réunis pour la première fois sous le toit paternel, les trois frères, prêtres.

Après avoir respiré pendant quelques instants cette atmosphère du foyer, un baume de tant et de si délicieux souvenirs, il alla s'agenouiller à l'église de Notre-Dame de Lévis. C'est là qu'il avait reçu le sacrement de Confirmation. Là, au pied de l'autel, il avait bien des fois répandu son âme comme jadis le jeune Samuel dans le temple de Jérusalem.

Ces visites terminées, il se retira au monas-

tère de Ste-Anne de Beaupré; c'est là, à l'ombre du sanctuaire béni de l'auguste Mère de Marie, qu'il allait, pendant une année encore, achever de tresser sa couronne de gloire et d'immortalité. Nous contemplerons l'un après l'autre, dans les chapitres suivants, les plus belles fleurs et les plus précieux joyaux de cette couronne, je veux dire, ses admirables vertus.

CHAPITRE XIII.

SA PERFECTION.

La perfection, le P. Alfred l'a bien comprise et fortement voulue. Enfant de St Alphonse, il se plut à adopter les formules si simples et si claires de son bienheureux Père. Pour lui, comme pour le St Docteur, toute la perfection consiste dans l'amour de Dieu et l'accomplissement de son adorable volonté, à l'exemple de Jésus, notre Rédempteur, et d'après les Règles et Constitutions de son Ordre. Amour et Volonté de Dieu, imitation de Jésus, et observance régulière, ces trois choses reviennent à tout instant dans ses notes spirituelles. Nous n'en citerons qu'une page intitulée : Ma perfection. " Avant tout, je dois chercher la sainte volonté de Dieu et son bon plaisir. Cette sainte volonté et ce bon plaisir de

Dieu se trouvent exprimés dans mes Règles, mes Constitutions et les prescriptions de mes supérieurs. Or mes Règles me prescrivent de travailler, d'abord à ma propre sanctification, puis à la sanctification des autres. Elles me donnent pour modèle notre divin Rédempteur. Quelle fut donc la vie de ce divin Maître? Lui-même nous l'enseigne: *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me et perficiam opus..* “ Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m’a envoyé et d’accomplir son œuvre.” Dieu demande donc de moi, d’abord, ma propre sanctification, ensuite la sanctification de mon prochain. Tout d’abord, ma propre sainteté. D’ailleurs, le nombre des âmes que je sanctifierai, dépendra de la mesure de ma propre perfection. Quelle importance donc pour moi de m’appliquer sérieusement à l’œuvre de ma sanctification! Plus je serai saint, plus je sauverai d’âmes. Mais aussi quelle crainte ne dois-je pas avoir si je néglige cette propre sanctification! Que d’âmes peut-être perdues par ma faute!

O mon Dieu! préservez-moi d’un tel malheur. Marie, ô ma bonne Mère! rendez-moi saint.

Comment poursuivrai-je cette sanctification personnelle, afin de pouvoir dire en toute vérité: *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.*

“ Je vis, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! ” La Sainte Règle me l'enseigne : Je dois poursuivre ma sainteté par la pratique de l'oraison et de toutes les vertus. Avant tout je dois être un homme de prière. Il n'y a pas de vertu sans prière. Aussi notre glorieux Père, St Alphonse, en nous proposant l'imitation de Jésus-Christ par le moyen des douze vertus énumérées dans la Règle, a soin de nous donner de puissants patrons, entre autres, la B. V. Marie et les Saints Apôtres, afin que par leur intercession, nous obtenions toutes les grâces nécessaires pour pratiquer ces vertus. Telle est la base de ma perfection : m'appliquer sérieusement à la pratique de chacune des vertus qui me sont proposées et ne pas cesser de prier.”

A ce but si bien déterminé dans l'esprit du P. Alfred, sa volonté s'est portée et a tendu constamment par la ferveur de ses affections, la pureté de ses intentions et la plénitude de son opération. Voici les expressions mêmes du P. Pampalon : “ Afin d'acquérir cette perfection que je me suis proposée, je ferai précéder, accompagner et suivre toutes mes actions de trois dispositions :

Premièrement, *d'une grande charité*, c'est-à-dire, je les commencerai avec *ferveur*, je les continuerai avec ferveur et je les terminerai avec ferveur ; en d'autres mots, avec une *foi vive* en la

présence de Dieu, en éloignant toute nonchalance et routine.

Secondement, *d'une grande pureté*, c'est-à-dire, j'aurai la seule *intention* de plaire au bon Dieu. Je suivrai en cela ce que nous recommande la Règle des Novices, à savoir de faire avant, pendant et après, la bonne intention. A cet effet, je pourrai dire avant, pendant et après l'action : Tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph et Alphonse.

Troisièmement, *d'une profonde humilité*, c'est-à-dire, je ferai bien toute chose, **gardant un** maintien modeste et religieux, pensant que je m'adresse non pas à un homme, mais à la Majesté Suprême devant laquelle je dois me considérer comme un néant et le plus indigne de tous. Ainsi dois-je agir, si je veux devenir un saint rédemptoriste ; ainsi le veut saint Alphonse. Afin de persévérer dans cette résolution, je m'examinerai chaque semaine, et j'en ferai la conclusion de toutes mes méditations."

D'ailleurs, s'il prend la résolution de tendre au plus parfait, de devenir saint, il ne prétend pas s'élever à ce sommet par ses seules forces. Lui-même le déclare dans les lignes suivantes : " J'ai promis à ma bonne Mère Marie de devenir un saint, et ma confiance en elle me le fait espérer. C'est pourquoi, à cause de l'amour que j'ai pour

cette bonne mère, pour son chaste époux, Saint Joseph, et avant tout pour Jésus, je prends la résolution de tendre au plus parfait, non par mes propres forces, mais en comptant sur la grâce de mon tendre Sauveur et sur le secours de mon aimable mère Marie et de Saint Joseph.”

Cette plénitude d'intelligence et de volonté nous semble avoir mis l'unité et la simplicité dans sa belle vie.

Écoutons maintenant ses deux préfets spirituels nous dire avec quelle abondance, de cette source, alimentée par la grâce, ont découlé sur son âme toutes les vertus chrétiennes et religieuses: Peu de jours après la mort du serviteur de Dieu, le R. P. Dubois n'hésitait pas à écrire: “ Ayant été pendant plus de deux ans le guide spirituel du Père Alfred, je suis extrêmement heureux d'apprendre qu'il est arrivé au port du bonheur éternel vers lequel j'ai tâché de diriger tous mes disciples. Le chemin a été bien court pour lui, mais en peu de temps il a parcouru une longue carrière, comme l'Eglise le dit de St Stanislas, dont, hier, nous avons célébré la fête. Alfred n'a vécu que quelques années dans notre Congrégation, mais ses jours ont été des jours pleins, dont un seul vaut mieux que des milliers passés dans le monde. Il les a sanctifiés par un recueillement habituel, que j'ai souvent admi-

ré quand il m'en parlait dans la simplicité de sa bonne âme; par une dévotion fervente à notre divin Rédempteur, à N.-D. du Perpétuel Secours et à St Joseph; par une observation très exacte de la Règle; par le courage avec lequel il a surmonté les premières difficultés de ses études à Beauplateau; par une grande charité et une grande douceur envers ses confrères; enfin, il a mis les dernières perles à sa glorieuse couronne en supportant avec une résignation parfaite et une patience admirable les ennuis et les douleurs de sa longue maladie, qui lui a servi de Purgatoire. C'est pourquoi j'ai une sorte d'assurance morale qu'il jouit déjà de la magnifique récompense que St Alphonse voyait préparée à tous ceux qui vivent selon l'observance et meurent dans la Congrégation.

Le T. R. P. Strybol nous exprime plus longuement son admiration dans la lettre suivante: " Je l'ai toujours considéré comme un modèle et un saint. A St Trond, où j'étais sous-préfet, je remarquais que la grâce travaillait délicatement cette âme et que du côté du jeune mais fervent novice, il y avait la plus parfaite correspondance. Il a pu dire ou plutôt, il aurait pu dire, car à ses yeux il était l'infidélité en personne: *Gratia Dei in me vacua non fuit.* " La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi."

cette bonne mère, pour son chaste époux, Saint Joseph, et avant tout pour Jésus, je prends la résolution de tendre au plus parfait, non par mes propres forces, mais en comptant sur la grâce de mon tendre Sauveur et sur le secours de mon aimable mère Marie et de Saint Joseph.”

Cette plénitude d'intelligence et de volonté nous semble avoir mis l'unité et la simplicité dans sa belle vie.

Ecoutons maintenant ses deux préfets spirituels nous dire avec quelle abondance, de cette source, alimentée par la grâce, ont découlé sur son âme toutes les vertus chrétiennes et religieuses: Peu de jours après la mort du serviteur de Dieu, le R. P. Dubois n'hésitait pas à écrire: “ Ayant été pendant plus de deux ans le guide spirituel du Père Alfred, je suis extrêmement heureux d'apprendre qu'il est arrivé au port du bonheur éternel vers lequel j'ai tâché de diriger tous mes disciples. Le chemin a été bien court pour lui, mais en peu de temps il a parcouru une longue carrière, comme l'Eglise le dit de St Stanislas, dont, hier, nous avons célébré la fête. Alfred n'a vécu que quelques années dans notre Congrégation, mais ses jours ont été des jours pleins, dont un seul vaut mieux que des milliers passés dans le monde. Il les a sanctifiés par un recueillement habituel, que j'ai souvent admi-

ré quand il m'en parlait dans la simplicité de sa bonne âme; par une dévotion fervente à notre divin Rédempteur, à N.-D. du Perpétuel Secours et à St Joseph; par une observation très exacte de la Règle; par le courage avec lequel il a surmonté les premières difficultés de ses études à Beauplateau; par une grande charité et une grande douceur envers ses confrères; enfin, il a mis les dernières perles à sa glorieuse couronne en supportant avec une résignation parfaite et une patience admirable les ennuis et les douleurs de sa longue maladie, qui lui a servi de Purgatoire. C'est pourquoi j'ai une sorte d'assurance morale qu'il jouit déjà de la magnifique récompense que St Alphonse voyait préparée à tous ceux qui vivent selon l'observance et meurent dans la Congrégation.

Le T. R. P. Strybol nous exprime plus longuement son admiration dans la lettre suivante: " Je l'ai toujours considéré comme un modèle et un saint. A St Trond, où j'étais sous-préfet, je remarquais que la grâce travaillait délicatement cette âme et que du côté du jeune mais fervent novice, il y avait la plus parfaite correspondance. Il a pu dire ou plutôt, il aurait pu dire, car à ses yeux il était l'infidélité en personne: *Gratia Dei in me vacua non fuit*. " La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi."

Plus tard, à Beauplateau, j'ai pu suivre de plus près cette âme qui devait ravir le cœur de Dieu. Je pourrais dire beaucoup sur les vertus pratiquées par le défunt, mais il faut me borner. Il avait pour Dieu un amour plus qu'ordinaire, amour qu'il a toujours manifesté par la plus parfaite observance des Saintes Règles: jamais, ni le zélateur, ni moi n'avons pu remarquer en lui la moindre transgression coupable.

Cet amour, il l'alimentait par une foi parfaite, qui animait toute sa conduite intérieure et extérieure, tous ses rapports avec le prochain, avec Dieu et nos saints Mystères. De ces deux vertus naissaient en lui une charité fraternelle toute divine et à toute épreuve: une grande confiance qui l'a soutenu au milieu des épreuves intérieures qu'il souffrit; une obéissance admirable: vertu qu'il a manifestée spécialement par une soumission aveugle au milieu des obscurités dans lesquelles il était parfois. Une seule parole du supérieur le consolait, le ranimait. Je n'ai aucun besoin d'insister sur sa grande générosité, son esprit de mortification, etc.: tout était en rapport avec son amour pour Dieu; — ni sur sa dévotion naïve envers la T. S. V. Marie: tous ceux que vous aurez interrogés, vous en auront parlé; j'ajouterai seulement que la B. V. Marie lui a fait des grâces extraordinaires. Est-il besoin

après cela d'insister sur son union avec Dieu? elle était continuelle; sur son recueillement, son esprit de prière; la prière était sa vie. En un mot, d'après moi, c'était un vrai enfant de St Alphonse, un Rédemptoriste selon le cœur de Jésus. Aussi je suis sûr que déjà votre cher Frère contemple la gloire, la beauté de Dieu et de Celle qu'il appelait: Ma bonne Mère."

Comme le P. Alfred a considéré et choisi dans son divin Rédempteur les douze vertus assignées par la Règle de son Institut pour en faire "la base de sa perfection," les pierres fondamentales de son édifice spirituel, l'objet de ses méditations, lectures, examens particuliers et efforts constants, nous étudierons en lui de préférence la réalisation de ce beau plan de sainteté. Selon l'ordre des mois, pendant lesquels il faut s'y appliquer spécialement dans notre Congrégation; ces vertus sont la foi, l'espérance, la charité envers Dieu, la concorde et la charité fraternelle, la pauvreté, la pureté du corps et du cœur, l'obéissance, la douceur et l'humilité de cœur, la mortification, le recueillement, l'oraison, et enfin, l'abnégation de soi-même et l'amour de la croix. Nous consacrerons un chapitre à chacune de ces vertus.

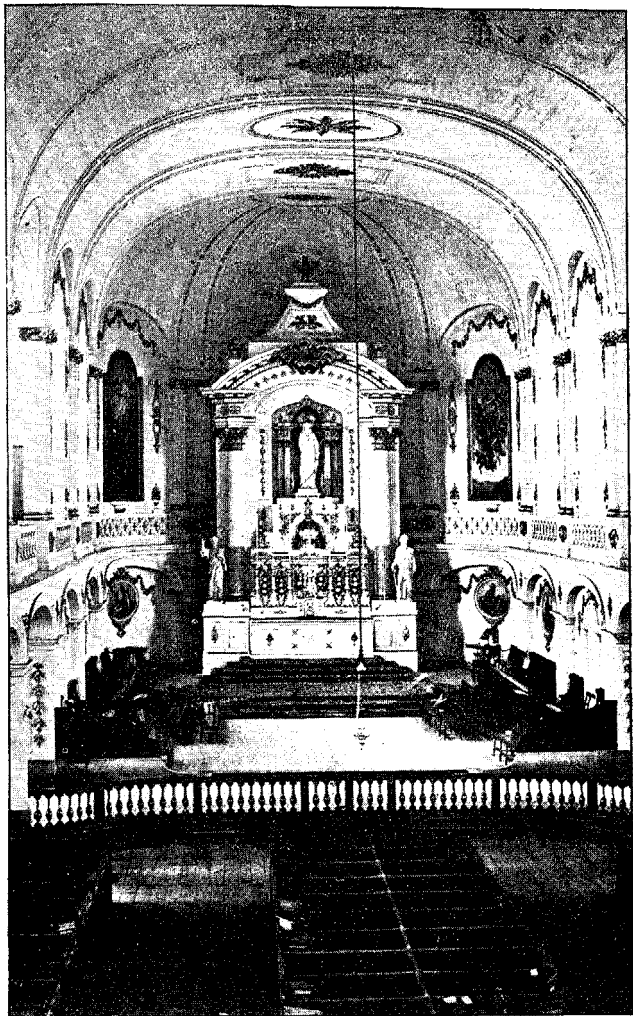
CHAPITRE XIV.

SA FOI.

Le Père Alfred reçut de Dieu un excellent don de foi; cette adorable lumière envahit toute son âme, comme le soleil pénètre un cristal sans tache. Faut-il s'en étonner, quand on sait que l'humilité ouvrait cette belle âme aux rayons célestes de la vérité révélée, que la pureté y faisait le vide, que l'amour de Jésus y appelait et recevait les confidences de ce céleste ami?

La simplicité brillait surtout dans sa foi : “ Cette lumière, dit St François de Sales, nous est donnée par manière d'inspiration et non de raisonnement. Elle conservait ce caractère dans l'âme contemplative du Père Alfred. Devant la parole de Dieu et les décisions de son Eglise, toutes les opinions des hommes et ses propres sentiments étaient comptés pour rien, ou sacrifiés avec énergie et sans retard. Aussi ce n'est pas lui qui s'embarrassait des difficultés que les sens ou la raison peuvent opposer aux mystères de la religion : il croyait ces mystères sur l'autorité de Dieu, les goûtant, les contemplant sans les discuter.

Ce n'est pas à dire qu'il n'étudiait pas les vérités révélées; au contraire, à partir de ses



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LÉVIS.

études théologiques toute l'activité de son esprit s'est portée uniquement sur les objets de notre foi; tout le temps qu'il pouvait dérober aux soins de la vie corporelle il le consacrait à la prière, à l'étude, au ministère. Il se faisait un devoir sacré, quand il se trouvait au monastère, de lire tous les jours, quelques pages de l'Écriture-Sainte et de la théologie, ainsi que les actes des martyrs et des saints qui " par la foi ont vaincu les royaumes et conquis les cieux." Les objets de ses méditations et lectures spirituelles sont également puisés en plein domaine surnaturel; ce sont les vertus théologiques, la vie et les exemples de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des saints. Il aspirait vivement à annoncer la parole de Dieu, à propager la sainte foi, aimant particulièrement à faire le catéchisme.

Qui peut dire l'influence dans un cœur d'une foi si simple, si ferme, si éclairée, si fervente? Evidemment elle a donné à sa dévotion un immense élan; et elle a été la racine de sa force, le phare de sa vie, le fondement de ses vertus, la lumière de sa charité. Le Père Alfred n'eut jamais d'autre guide dans les voies de Dieu que la raison éclairée par la foi et son directeur de conscience. Nul moins que lui ne tomba dans l'écart de ces personnes pieuses qui prennent le sentiment pour gouvernail et pour thermomètre de leur vie :

“ O mon âme, écrit-il, dans ton pèlerinage vers la céleste patrie, aie soin de te choisir un guide spirituel, mais un guide vertueux, savant, expérimenté.”

Mais une fois qu'il avait arrêté prudemment le choix de son guide, il le suivait avec la plus entière fidélité, le regardant comme l'oracle du St-Esprit. Aussi tous ses supérieurs et ses directeurs ont-ils loué à l'envi sa confiance et sa courageuse docilité.

Il tenait en toute occurrence le langage de la foi : voilà un mérite qui n'est pas célébré d'ordinaire dans la vie des Saints qu'on loue d'avoir réalisé la perfection, plutôt que d'en avoir bien parlé. Mais il nous semble que la manière candide, aisée, opportune, courageuse, constante, qu'avait le P. Alfred de peser et juger toute chose selon les vues de Dieu, vaut la peine d'être signalée. On n'avait pas l'idée d'aller chercher chez lui ni la solution des problèmes scientifiques, ni des inspirations extraordinaires ou des visions, mais tout le monde s'attendait à voir s'échapper spontanément et à propos de ses lèvres, soit le sentiment tendre qu'inspire nos mystères, soit la dictée d'une conscience pure, noble, éclairée ou l'application ferme et juste de la doctrine chrétienne aux circonstances diverses. Sa franchise plus qu'ordinaire, a bien éloigné de lui, en cer-

tains moments, ceux qui ne voulaient pas s'interdire toute critique, ou médisance, ou dépasser certaines bornes dans la perfection, mais, chose étrange, elle ne lui a pas fait d'ennemis, sans doute parce qu'on savait la pureté de ses intentions et qu'on voyait la justesse de ses paroles.

D'ailleurs il n'avait pas la manie de faire des sermons ou de donner des leçons dans les conversations, ni de porter des jugements sur ce qui ne le regardait pas, mais tout simplement il ne se gênait pas pour appliquer avec une calme vigueur aux personnes et aux choses toutes les maximes du St Evangile, de se montrer en tout ouvertement chrétien, sans jamais rougir de l'humilité ou de l'abnégation, ni mettre son drapeau en poche en taisant ses principes de conduite.

Il se peint lui-même dans une conférence donnée à nos frères de Mons, sur l'esprit de foi :

“ Cet esprit de foi nous fait conformer notre vie à notre croyance, selon cette parole de l'apôtre : *Justus meus ex fide vivit* : “ La foi est la vie du juste, ” elle l'anime dans tous les détails de son existence. Elle s'empare de tout son être, le pénètre, le transforme, et réalise ainsi cette parole de St Paul : “ Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, ” car celui qui se laisse diriger par ce souffle divin de la foi pense, aime, parle, agit selon l'esprit de Jésus-Christ.

La foi anime, consacre et sanctifie ses pensées, ses affections, paroles et actions. L'homme de foi regarde toutes les choses dans la connaissance que Dieu en a et qu'il nous en donne par la révélation. Il apprécie les honneurs et les opprobres, la pauvreté et la richesse, les plaisirs et les souffrances, non à la lueur de notre faible raison ou aux faux jour des maximes du monde, mais à la lumière de la vérité révélée.''

Il était visible à tous que les lumières de la sainte foi avaient envahi les sentiments et toute la vie du serviteur de Dieu.

D'où lui venait sa tenue si recueillie et si respectueuse dans tous ses exercices de piété, sinon de son grand esprit de foi? Avec quelle dévotion ne traçait-il pas sur lui le signe de la croix? Les génuflexions faites posément, dénotaient l'homme intérieur. Dans le lieu saint, il tenait son regard fixé vers le tabernacle, comme s'il eût vu Jésus, caché sous les saintes espèces. Son maintien toujours grave donnait à penser qu'il était tout absorbé en Dieu. A l'autel, il paraissait comme un ange, et observait les moindres rubriques avec la plus parfaite exactitude. Son office divin était récité avec la plus profonde piété, et il plaignait les prêtres qui expédient trop promptement cette prière si salutaire. Son esprit de foi se montrait encore lorsqu'il faisait sa lecture spirituelle: sou-

vent, on le voyait interrompre sa lecture et alors les yeux baissés, ou fixés sur la croix, les mains jointes, il semblait goûter sensiblement la parole sainte. Bref, le P. Alfred fut dans la force du terme un homme de foi, et c'est avec raison qu'on peut lui appliquer ces paroles divines : *Justus meus ex fide vivit* : " Mon juste vit de la foi."

CHAPITRE XV.

SON ESPERANCE.

L'espérance de notre fervent religieux était grande dans son objet : Il rêvait de posséder un jour Dieu, le Bien infini et éternel, et d'arriver à la plus haute perfection. " Un seul bien à embrasser : Dieu. Chercher un autre bien c'est perdre son temps," Voilà la conviction qui revient souvent sous sa plume, aussi bien que la grande pensée de l'éternité. Souvent aussi, il s'excite à mépriser les jouissances terrestres, ces mortels ennemis du désir et de l'espérance du ciel. Laissons-lui la parole :

" Encore un peu de temps : après cela, l'éternité. Eternité heureuse, si je marche dans la voie du bien ; éternité malheureuse, si je marche dans le sentier du mal.

“ O mon âme! tu crois cela et que fais-tu? Vois, la vie est courte, c’est une ombre; elle vient de commencer et déjà, elle touche à sa fin: songe bien à l’éternité qui suit et qui s’approche.

“ Une éternité, une éternité, ô mon Dieu! Qu’ils sont peu nombreux ceux qui y pensent sérieusement. O aveuglement des âmes! sacrifier un bonheur sans fin pour quelques heures de vils plaisirs. Oui, qu’elles sont dignes de pitié, les âmes des damnés! O monde, s’écrient-elles, pourquoi nous as-tu trompées? Tu nous promettais des biens, et voilà que tes fausses promesses se sont changées pour toujours en amertumes. Mais pourquoi accuser le monde, c’est nous qui nous sommes trompées: *Ergo erravimus!* malheur à nous! nous n’avons pas voulu profiter du temps pendant notre séjour sur la terre, maintenant c’est trop tard.

“ O mon âme! ranime ta foi, ouvre les yeux devant cette vérité. Le temps n’est pas encore passé pour toi. Ne le laisse pas s’écouler inutilement; car, encore quelques moments, et peut-être, ce sera trop tard.

O bonté! ô miséricorde! ô charité infinie de mon Dieu! Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? Oui, merci, mille fois merci de ne m’avoir pas délaissé comme je le méritais à cause de mes nombreux péchés. Non, je ne veux pas abuser du

temps que vous me laissez, dans votre bonté, mais je veux l'employer à vous aimer et à réparer celui que j'ai perdu. Secourez-moi, Seigneur, assistez-moi de votre grâce, enflammez-moi du feu de votre divine charité qui me fasse surmonter tout obstacle et persévérer jusqu'à la mort. O mon Dieu! mourir à moi-même et au monde pour ne vivre que pour vous."

La Sainte Vierge est aussi l'objet de l'espérance chrétienne. Le P. Alfred désirait ardemment aller au plus tôt dans la céleste patrie pour contempler la beauté de cette divine mère.

"O Marie! s'écrie-t-il, si votre nom est si beau, que devez-vous être vous-même? Oh! qu'ils sont heureux les habitants du ciel, ils ont le bonheur de vous contempler! Que j'envie leur sort! Oh! qui me donnera de quitter cette terre pour m'envoler vers vous, pour vous voir, vous aimer, vous louer, vous remercier et jouir de votre présence? Quand donc mon exil sera-t-il terminé? Oui, que ce soit bientôt, bonne mère! il me tarde d'aller vous contempler, car ici-bas, je suis toujours exposé à vous déplaire. Pardonnez-moi si j'insiste, vous voyez les attaques que sans cesse mon ennemi me suscite. Ce que je crains, c'est de ne pas invoquer votre saint nom. Voilà, ô Marie, ce qui me fait désirer de mourir."

Il ajoute dans un autre passage: "O ai-

mable Marie, quand donc quitterai-je cette terre? oh! que ce soit bientôt! au ciel du moins je n'offenserai plus mon Dieu. Mais, je le reconnais, j'en suis encore indigne. O Vierge sainte, opérez au plus vite ma sanctification; je désire aller m'unir à tous les anges et à tous les élus pour louer, exalter votre bonté, votre miséricorde pour moi, et rendre, avec eux, mille actions de grâces à la Trinité trois fois sainte de vous avoir faite si grande et de vous avoir donnée à nous pour être notre mère.

“ O douce Marie! pardonnez ma témérité, je le sais, je ne suis qu'un pauvre pécheur qui ne mérite rien; mais vous êtes si bonne que je me ferais un crime de douter un moment de votre bonté; venez m'assister à l'heure de ma mort, *montrez-vous à moi*. O bonne mère! vous le savez, j'ai beaucoup péché et le démon fera tous ses efforts pour me jeter dans le trouble. O Marie, c'est là ce qui me pousse à vous demander cette faveur, accordez-la-moi donc, ô bonne mère, oui, je l'espère; bien plus, je l'attends.”

Le Bien infini qu'il convoite, le P. Alfred l'attend avec une pleine assurance de la fidélité de Dieu qui l'a promis, des mérites de Jésus-Christ et de la protection de Notre-Dame. Il exprime sa confiance dans les termes suivants:

“ O Jésus! ô Marie! ô Joseph! doux objets

de mes amours, tout mon bien, ma vie. Je veux vivre, souffrir, mourir en union avec vous, pour mériter d'aller vous voir dans le beau paradis.

“ Mais comme de moi-même je ne puis rien, conformément à cette parole de Jésus-Christ: *Sine me nihil potestis facere*, je dois recourir à ce très aimant Rédempteur, afin qu'il ait pitié de ma faiblesse et vienne à mon aide. Oui, j'élèverai mon cœur vers lui, lui disant par l'intercession de ma bonne mère Marie: “ Venez, Seigneur Jésus, et ne tardez pas, donnez-moi votre saint amour; donnez-moi cette crainte salutaire qui me fasse éviter les moindres fautes, même les plus légères imperfections; donnez-moi votre grâce sanctifiante à un tel degré que je puisse en tout, toujours et partout accomplir votre très adorable volonté, que je cherche votre bon plaisir, co-opérant ainsi, avec le plus grand fruit, à votre gloire et au salut des âmes.

“ Et pour rendre cette conformité plus méritoire et plus parfaite, je me propose de faire toutes mes actions, grandes et petites, en union avec Jésus, Marie, Joseph.”

On a déjà compris que cette espérance absolument certaine du côté de Dieu, n'allait pas sans crainte, sans défiance de lui-même, ni sans efforts vertueux. Le Père Alfred sait qu'il doit prier et travailler. Nous verrons plus loin com-

bien il savait, après s'être profondément humilié dans la prière, solliciter hardiment les biens les plus précieux. Il s'excitait à correspondre parfaitement aux grâces de Dieu par la pensée des terribles conséquences qui résultent de l'abus des faveurs divines.

“ Par un bienfait du ciel, dit-il, je possède la crainte de Dieu. Marie ma bonne mère me l'a obtenue par son intercession. Mais comment ai-je profité d'un don si précieux? ai-je toujours eu ce profond respect envers Dieu, cette crainte de tout ce qui pouvait me séparer d'un si bon Père?

Que dois-je faire désormais? Deux choses: 1° Garder une vigilance plus grande sur moi-même: *sur mon esprit*, pour rejeter tous les sentiments de vanité, d'estime propre et n'avoir que des pensées chastes, charitables et dignes de la Majesté divine; *sur mon cœur*, pour en bannir tout amour qui n'est pas pour Dieu; *sur mes oreilles*: pour les fermer aux calomnies, aux critiques, aux nouvelles mondaines; *sur ma langue*: pour ne jamais prononcer de paroles vaines ou contraires à la charité; *sur mes yeux*: pour les éloigner de tout regard qui déplaît au Seigneur; *sur tous mes sens*: afin de les soumettre aux lumières reçues de Dieu.

2° Pour moi, craindre Dieu, c'est faire sa volonté: donc, observer exactement toutes mes

règles et constitutions, les plus petites comme les plus grandes. Sous ce rapport, comme dans tous mes exercices, tendre à la plus grande perfection et faire les petites choses d'une manière grande. En outre, je dois tenir ferme dans mes pratiques surérogatoires." — Après de telles résolutions, il fait la belle prière suivante :

“ O mon très aimant Rédempteur ! vie, espérance et charité de mon âme, je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez accordées durant la retraite. Je le comprends, Seigneur, vous voulez que je vous aime, vous voulez tout mon cœur. Je vous entends me dire : “ Mon fils, donne-moi ton cœur ; c'est pour posséder ce cœur que j'ai tant souffert, que je suis mort ; c'est pour lui que je demeure dans mon sacrement d'amour ; donne-le-moi donc ce cœur.” Ah ! oui, Seigneur, le voici, il est à vous, il ne m'appartient plus.

“ O mon très aimant Rédempteur, rendez mon cœur semblable au vôtre, unissez-le au vôtre, et ne permettez pas qu'il se sépare de vous. C'est pourquoi, mon bien-aimé Sauveur, pénétrez-le de votre saint amour, de votre crainte ; de cet amour et de cette crainte filiale qui me fassent éviter les moindres fautes et les moindres imperfections. Oui, ô Jésus ! je veux vivre en union avec vous, en union avec votre cœur adorable.

“ O Cœur de mon Sauveur, ouvrez-vous pour

me recevoir, et refermez-vous sur moi afin que je demeure toujours dans cet asile béni. Oui, recevez-moi, et avec moi, toutes mes bonnes résolutions. Là, je puiserai ce courage, cette force qui me feront surmonter tout obstacle et accomplir tous mes bons propos.

“ Cœur de Jésus, transpercé d’amour pour moi, transpercez aussi mon cœur, transpercez-le de douleur afin qu’il vous aime; pénétrez-le de crainte pour qu’il ne se sépare jamais de vous, mais vous demeure toujours uni. Ainsi soit-il.”

Cependant, sans exclure la crainte salutaire de Dieu, il faisait dominer dans son âme la confiance et exhortait tout le monde à combattre le découragement.

Un jour, un jeune homme s’avisa de lui dire : “Mon père, je n’ai pas confiance en Dieu.” “Ah! mon cher ami, répliqua le Père, si, nous qui sommes si misérables, nous savons encore être si compatissants envers nos frères, que doit être Dieu lui-même, la miséricorde infinie, Dieu qui s’est fait homme pour nous sauver, et qui est mort par amour pour nous? Que votre confiance soit donc dans les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ.” Ces paroles eurent un effet salutaire sur l’âme de ce jeune homme; elles lui firent une vive impression.

Arrivée à son plein épanouissement, l’es-

pérance prend le doux nom de confiance. Écoutez ce qu'en pense le P. Alfred : “ Je dois avoir une grande confiance, une confiance qui dilate mon âme. En ce point, je dois même repousser toute pensée qui me portera à croire ou à craindre qu'elle est présomptueuse. Je conserverai la paix du cœur, afin de ne point donner accès au moindre trouble. Car mon avancement dépend de ma confiance plus ou moins grande et du soin que je prendrai à conserver la paix du cœur. A Jésus tout mon cœur, tout mon amour, toute ma vie ! Confiance jusqu'à la fin ! ”

Voici ce qu'il répondit à un confrère qui, peu de temps avant sa mort, lui demandait si le démon ne le tentait pas de découragement. “ Il a bien essayé de me tromper, reprit le P. Alfred, mais depuis trois jours, il me laisse tranquille ; ma bonne mère Marie est à côté de moi, elle est vraiment mon soutien. ”

Il appartient à notre héros de clore lui-même ce chapitre par ces paroles qu'il a écrites dans sa vie aussi bien que sur le papier : “ L'espérance est l'âme de la vie humaine et de la vie chrétienne. Si le soleil n'éclairait plus notre atmosphère, l'existence en ce monde deviendrait impossible. Cependant, il nous serait plus possible de vivre sans soleil, que de vivre sans espérance. Cette vertu est notre besoin le plus profond, le plus impé-

rieux, le plus constant, le plus universel. Là où elle naît, tout se ranime; là où elle persiste, tout se maintient; là où elle languit, tout s'affaisse; là où elle meurt, tout se glace et s'arrête. Elle est l'aiguillon de nos entreprises, le soutien de tous nos travaux, le secret de notre patience et l'arôme de toutes nos joies."

CHAPITRE XVI.

SA CHARITE ENVERS DIEU.

Le P. Alfred avait pour Dieu un amour plus qu'ordinaire. Dès son enfance l'Amabilité infinie avait ravi son cœur. Il comprenait que tout ici-bas est vanité, excepté aimer Dieu et le servir.

" Je ne veux point, écrivait-il, avoir d'autre amour que Dieu seul. Qu'un seul bien, un seul amour, un seul cœur m'enchaîne sur la terre et que ce soit Dieu. A d'autres, les richesses, les honneurs, les plaisirs de ce monde. Ma seule fortune, ma joie, ma gloire, c'est l'amour divin; voilà mon compagnon sur cette terre d'exil. O bonté infinie de mon Dieu! je veux employer toute ma vie à vous aimer, faites que je brûle sans cesse des flammes de votre divin amour." De semblables soupirs d'amour remplissent ses écrits.

Il s'efforçait d'observer de son mieux le grand

commandement de l'amour divin. Il s'y exhorte lui-même : “ O mon âme, prends pour compagnon l'amour de Dieu. Aime ce Dieu, parce qu'il est infiniment aimable et infiniment aimant. Aime-le de tout ton estprit, en pensant à sa majesté toujours présente partout, en conformant ton esprit au sien par la foi ; aime-le de tout ton cœur par la pureté d'intention, en formant des actes d'amour parfait ; aime-le de toutes tes forces, en te montrant généreux dans le sacrifice et dans l'exercice des vertus.”

C'est dans cet amour poussé jusqu'au sacrifice et au détachement de toute chose, qu'il met tout son bonheur :

“ O amour infini de Dieu ! je vous aime ! Seigneur, vous m'avez ouvert les yeux, vous m'avez appris où se trouve le vrai bonheur. C'est en vous seul qu'il se trouve. Oui, connaître votre volonté, l'aimer et l'accomplir, tel est le bonheur de l'homme ici-bas.

“ Cherchons le bonheur, mais cherchons-le en Dieu seul. Seigneur, vous me voulez donc tout à vous, à vous sans réserve, sans partage, sans retour. C'en est fait, ô Jésus ! je ne veux plus m'appartenir. Il est bien juste que je vous aime jusqu'au sacrifice, vous qui m'avez aimé jusqu'au sacrifice de tout vous-même. O Seigneur, vous qui m'inspirez de faire ce sacrifice, aidez-moi à

l'accomplir, enseignez-moi la voie que je dois suivre pour n'être plus à moi-même, ni au monde, mais à vous seul. *Cette voie*, c'est la voie *de la ferveur*: elle conduit au bonheur en cette vie et en l'autre."

Cent fois, dans ses notes spirituelles, il prend la résolution, par amour pour Dieu, de se conformer en tout à l'adorable volonté divine; de n'agir que pour la gloire de Dieu, sa propre sanctification, et le salut des âmes; d'éviter les plus petites imperfections; de combattre la tiédeur et de tout souffrir pour Dieu.

Il proteste qu'il ne veut qu'une chose: plaire à son Dieu: qu'il ne craint qu'une chose: lui déplaire." Plutôt mourir, ou souffrir mille enfers ici-bas que de commettre le péché. Je le déteste, dit-il, non pas tant parce qu'il mérite l'enfer, mais parce qu'il déplaît infiniment à Dieu, la bonté suprême. O mon Dieu, que ne puis-je ressentir de mes péchés une tristesse aussi grande que celle que vous avez ressentie au jardin des Olives! Que ne puis-je en être pénétré d'une crainte, d'une horreur aussi grande que celle dont vous avez été saisi au jardin des Olives! O Marie, ma bonne mère, ou mourir ou ne point offenser mon Dieu."

"Jamais, nous écrit un confrère, et j'oserais l'affirmer sous serment, je ne l'ai vu

commettre une faute; non par suite d'un manque d'observation de ma part, car, le considérant comme un saint jeune homme, je l'observais tout spécialement dans sa conduite. Que de fois je me suis dit à moi-même: on croit souvent que tels et tels sont des saints, mais tôt ou tard, on remarque qu'ils sont des hommes comme les autres; il n'y a guère que le frère Alfred Pampalon dont je n'ai jamais découvert le côté humain.''

La raison en est que ce saint jeune homme se stimulait sans cesse à une vie fervente par l'oraison, le recueillement, les exercices spirituels, se demandant toujours, comme on le lit dans ses notes: " Veux-tu savoir si tu es fervent? Vois si le zèle qui t'animait au noviciat, quand il s'agissait de ton devoir, est accompagné d'un principe surnaturel, si tu n'a en vue que le bon plaisir de Dieu et sa sainte volonté. Vois si tu es prêt à faire pareillement ce qui te plaît et ce qui te déplaît, quand le bon Dieu le veut, au temps qu'il t'indique et comme il le veut; car, dit saint Alphonse, ce n'est pas tout de faire ce que Dieu veut, mais il faut le faire de la manière qu'il nous le demande; c'est-à-dire, faire chaque exercice en sa présence et non pas par routine; les faire précéder, accompagner et suivre de la bonne intention.

Ainsi en est-il pour les études: j'étudierai

donc en suivant la méthode de notre père, saint Alphonse, pour plaire à Dieu et procurer le salut des âmes. Vois si tu évites tout ce qui peut déplaire à Dieu, à la sainte Vierge, et quand tu es tombé dans quelque faute, si, loin de te décourager, tu t'humilies et demandes pardon, promettant de te corriger et de faire mieux dans la suite. Vois si tu ne fais pas la paix avec tes fautes.

“ Vois si tu supportes toutes les croix qui t'arrivent, soit spirituelles, soit corporelles; si tu les considères comme une juste punition de tes péchés, comme un effet de la bonté de Dieu qui veut te châtier ici-bas pour t'épargner dans l'autre vie. Vois si, malgré tout ce que tu fais pour ton divin Maître, tu te considères comme un serviteur inutile, n'ayant presque rien fait en comparaison de ce que tu aurais dû faire, et si, loin de diminuer en ferveur, tu augmentes de plus en plus. “ Es-tu fidèle à accomplir toutes tes *petites dévotions surérogatoires*; à faire toutes les *petites mortifications* que tu t'es imposées à toi-même? Souviens-toi que si, un jour, tu as le malheur de perdre ta vocation, c'est parce que d'abord tu auras été infidèle dans les petites choses.”

Il ne se lassait pas de méditer l'inconcevable amour de Dieu pour nous, et comme St Paul, il se sentait continuellement pressé d'aimer en retour un Dieu qui nous aime tant.

La crèche, la croix et le tabernacle étaient les trois théâtres où il se plaisait à contempler les manifestations de la divine charité, afin de s'embraser d'un amour toujours plus grand pour son Rédempteur. "Aussi, écrit-il, j'aurai soin de favoriser en moi mes *dévotions au Sacré-Cœur de Jésus*. Oui, Jésus crucifié pour mon amour, Jésus-Hostie, Jésus-Enfant: tel doit être *le centre* de toutes mes affections. L'amour que me témoigne ce Cœur dans ces mystères: tel doit être le sujet de mes pensées."

Tous les ans, il se préparait à la fête de Noël par la pénitence et par une neuvaine de soupirs affectueux et de prières ardentes. Il appelait ce grand jour le *jour du feu*, puisqu'un Dieu se fait enfant pour allumer dans le cœur des hommes le feu de l'amour divin. Aussi le passait-il en actions de grâces au pied de la crèche, admirant les abaissements de l'Homme-Dieu.

Jamais, pendant le cours de sa vie, il ne négligea, le 25^e jour de chaque mois, d'honorer tout spécialement l'Enfant-Dieu, comme il l'avait appris au noviciat.

Au dernier 25 qu'il passa sur la terre, cinq jours avant son trépas, il renouvela, selon sa coutume, ses vœux de religion en présence de l'image du Saint-Enfant, il en prononça les paroles avec tant d'onction et de piété que son garde-malade, ému et attendri, ne put retenir ses larmes.

Avec la crèche de Bethléem, le *crucifix* fut pour le P. Alfred le grand livre dans lequel il apprit à aimer le divin Sauveur. C'est dans les plaies de son cher Jésus, surtout dans son côté entr'ouvert, qu'il se réfugiait durant les épreuves qu'il eut à supporter; c'est dans le cœur de son Rédempteur qu'il trouvait force et résignation à la volonté divine dans les misères de cette vie.

A l'exemple de saint Alphonse, le P. Alfred méditait fréquemment sur la passion de Jésus-Christ. La considération des souffrances de son divin Sauveur, le portait à un amour généreux envers Lui.

“ O mon très aimable Jésus, s'écrie-t-il, en quel état vous m'apparaissez! Je vous vois tout couvert de plaies et de sang; je vous vois les mains et les pieds percés de clous, le côté ouvert et le cœur transpercé par amour pour moi. O mon Sauveur! que je ne sois pas moins généreux que vous. C'est jusqu'au sacrifice de tout vous-même que vous m'avez aimé; que ce soit aussi jusqu'au sacrifice de tout moi-même, de tout ce que je suis et de ce que je possède, et jusqu'au sacrifice du monde, que je vous aime. C'est là la grâce que je vous demande et que je ne veux pas cesser de vous demander. Oui, ne plus vivre pour moi-même, ni pour ce monde, mais pour vous

seul. Vous seul, ô mon Jésus, soyez tout mon bien et toute ma vie.”

Epris d'un si ardent amour envers Jésus crucifié, il aurait voulu le communiquer à tous les hommes. Devenu prêtre, il aimait à prêcher les souffrances de son Rédempteur. Dans notre église de Mons, il eut plus d'une fois l'occasion de parler de la passion du Sauveur. Avec quelle chaleur il engageait son auditoire à ne pas affliger l'aimable Jésus qui a tant souffert, qui a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour se faire aimer des hommes.

Un exercice de piété qu'il eut toujours à cœur d'accomplir, fut celui du chemin de la croix. Dans le monde, il le faisait au moins une fois par semaine; entré en religion, il le fit tous les jours, et parfois, il consacrait un temps considérable à cette salutaire pratique. Durant sa dernière maladie, il était vraiment édifiant de le voir se traîner pour parcourir les stations de la voie douloureuse.

Aux derniers jours de sa vie, le P. Alfred nous paraissait une image vivante du divin Crucifié. Son corps étant couvert de plaies, il endurait d'intenses souffrances qu'il n'oubliait pas d'unir à celles de son Sauveur. Il n'avait plus aucun repos. C'est alors qu'il s'écriait: “ Le repos n'est pas de ce monde.”

Que de fois au milieu de ses plus grandes douleurs, il prenait son crucifix de mission en mains pour le baiser et lui dire qu'il souffrait pour son amour. Et ce fut en pressant sur son cœur ce signe de notre Rédemption qu'il quitta cette vallée de larmes.

La Sainte-Eucharistie fut le centre et l'attrait de sa vie. Nous avons déjà dit avec quelle ferveur il s'approchait de la Sainte Table et célébrait les saints mystères.

Il se distingua toute sa vie par la cour assidue qu'il fit à l'Hôte royal de nos tabernacles. Dans son enfance, les personnes pieuses aimaient à le voir, après les heures de classe, aller chaque jour saluer Jésus et Marie à l'Eglise, avant que de se rendre à la maison paternelle.

Au collège de Lévis, il édifiait grandement les élèves par sa tenue exemplaire dans le lieu saint. Il se tenait toujours à genoux, bien recueilli et appliqué à la prière. On aurait dit un autre saint Louis de Gonzague.

Partout où il résida, il passait aux pieds du divin Prisonnier de nos autels tout le temps dont il pouvait disposer. C'est là qu'il récitait son office divin, qu'il faisait ses exercices de piété surrogatoires; c'est là que s'écoulaient ses jours de retraite; c'est là qu'il trouvait ses délices, sa joie, son repos, son trésor. Cherchait-on le P.

Alfred, si on ne le trouvait pas dans sa cellule, on était certain de le rencontrer à l'oratoire, en prière devant le Saint Sacrement.

Nous conservons de lui quelques notes intitulées : “ *L'âme au pied du Très Saint-Sacrement*. Il se dépeint lui-même dans ces pages si remplies d'onction :

“ Marie Madeleine aux pieds de Jésus, dit-il, est une image parfaite d'une âme devant le Tabernacle.

“ Etrangère aux affaires du monde comme Marie-Madeleine, l'âme se tient aux pieds de Jésus dans le plus parfait recueillement; elle écoute avec amour et se voit comblée de mille bienfaits.

“ Prêtons d'abord l'oreille aux paroles que le Seigneur adresse à l'âme prosternée à ses pieds : O âme, semble-t-il lui dire, après tout, une seule chose est nécessaire : m'aimer et être aimée de moi. Heureuse, mille fois heureuse es-tu de l'avoir compris. Réjouis-toi ! tu as choisi la meilleure part, une part qui ne te sera pas enlevée. Encore une fois, réjouis-toi, ton amour t'a mis en possession d'un bien en qui sont tous les biens. En moi tu trouveras cette paix qui dépasse tout sentiment et que le monde ne peut donner; en moi tu trouveras le véritable bonheur. Je suis ce Dieu plein de bonté pour l'âme désireuse de se

donner à moi. Je me plais à faire découler sur elle les eaux de ma grâce. L'âme arrosée par cette eau salubre prend de nouvelles forces et *marche de vertu en vertu*. Elle supporte avec joie *les peines de cette vie*. Mon joug lui devient doux et mon fardeau léger. Ma grâce la rend victorieuse de satan, du monde et d'elle-même. En moi tu trouveras ta nourriture et ta vie. Je suis le pain descendu des cieux : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi*. Ce pain, c'est mon précieux corps, auquel participent toutes les âmes désireuses de me recevoir ! Oh ! qu'elles sont heureuses ces âmes ! elles ne vivent plus de leur propre vie, mais de ma vie. Je demeure en elles et elles demeurent en moi. Est-il une union plus intime ? Que puis-je faire de plus pour être aimé d'elles ? Quelle douce joie pour toi de penser qu'en me possédant, ô âme, tu possèdes un époux fidèle, riche en bonté, en miséricorde et en amour, dont l'unique désir est de te rendre heureuse en cette vie et en l'autre. C'est la douce promesse qui t'est faite en t'unissant avec moi dans mon sacrement. Vois l'extrême charité de mon cœur pour toi : je me donne à toi comme récompense en cette vie et comme gage de ce bonheur futur auquel tu aspires.

“ Écoutons maintenant l'âme attentive à la voix de son Bien-Aimé. Comme la Sainte Vierge,

elle conserve dans son cœur tout ce qu'a fait et dit Jésus : ce sont des paroles de paix, de bonheur et de vie qu'il lui a adressées. La vue de tant de bonté de la part de son tendre Sauveur la jette comme dans une sainte confusion. " O mon Dieu ! dit-elle, qui suis-je, et qui êtes-vous ? Qui êtes-vous pour daigner ainsi jeter les yeux sur votre humble servante ? Ah ! *j'en suis bien indigne*. Comment vous témoigner ma reconnaissance, pour tous les biens dont vous me comblez ! " Mais bientôt dans cette âme, l'amour fait place à tout autre sentiment. Elle voudrait rendre à Jésus toute l'affection qui lui est due ; elle se sent transportée hors d'elle-même, et ne pouvant plus se contenir, elle s'écrie avec le Psalmiste : " Que puis-je désirer au ciel et sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu, le maître de mon cœur et mon partage à jamais ? "

" Par la lumière de la foi, l'âme voit en Jésus un époux plein d'amabilité, de douceur et de charité, dont l'unique désir est de lui faire du bien. Jésus lui promet d'être sa douce récompense, et cette pensée lui inspire un souverain mépris pour toutes les choses de la terre. Quoi ! se dit-elle, Jésus veut être tout mon bien, et moi, j'irais placer mes espérances dans les créatures ! Oh ! non, loin de moi une telle pensée. En Jésus seul, je chercherai mon bonheur. Lui seul

sera tout mon bien, tout mon amour, toute ma vie. *Mihi autem adhærere Deo, bonum est.* Elle soupire après ce moment où elle pourra voir son Dieu face à face et jouir éternellement de sa douce présence. Alors, elle s'écrie avec le prophète-roi : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam.* " Qui me donnera les ailes de la colombe pour m'envoler vers le repos?"

" Aussi prie-t-elle avec instance son aimable Seigneur d'augmenter de plus en plus en elle son amour, de briser les liens qui l'enchaînent encore à cette terre pour l'enlacer dans les filets de la divine charité. Telle est l'heureux sort d'une âme en prière aux pieds de Jésus dans le Très Saint-Sacrement : *Elle y trouve une paix inaltérable, un bonheur incompréhensible et la vie véritable.*"

CHAPITRE XVIII.

SA DEVOTION A MARIE.

Notre Père St Alphonse, que son historien, le R. P. Berthe appelle si bien " le chevalier de Marie " a ordonné à tous ses enfants de professer une dévotion spéciale et un tendre amour envers

la Très Sainte Vierge. Nul précepte ne pouvait être plus doux au Père Alfred, parce que nulle dévotion ne lui était plus chère. Le germe de la piété filiale envers Marie, que le ciel avait déposé dans son âme au jour du saint baptême et qu'une pieuse mère, nous l'avons vu, y avait cultivé avec tant d'amour et d'empressement, prit au noviciat un immense développement et s'épanouit pleinement au scolasticat, au point qu'aux yeux de tous, le culte de la Mère de Dieu devint le caractère saillant de sa sainte vie.

“ Je prendrai à cœur ,écrivait-il dès le début de sa vie religieuse, de ne me laisser surpasser par personne dans l'amour pour Marie et pour son divin Fils”.

Pour atteindre ce but, il osa demander à la Sainte Vierge elle-même de l'instruire sur le culte que lui doit un de ses vrais serviteurs.

“ O douce Marie, ma bonne mère, lui dit-il, veuillez, je vous en prie instamment, m'enseigner la véritable dévotion que vous doivent porter vos enfants.”

Cette naïve prière fut exaucée, et son aimable maîtresse daigna accroître dans son âme cet arbre du paradis et lui faire la grâce d'en bien parler. D'après un opuscule du P. Alfred, la racine de cette dévotion, c'est la connaissance de la Vierge Immaculée, Mère de Dieu et des hommes; la vé-

nération, l'amour et la confiance en forment le tronc et les branches; le zèle, les pratiques de piété en sont comme les feuilles et les fleurs; et enfin, l'imitation, en est la couronne et le fruit délicieux.

Un confrère qui connaissait cette doctrine du P. Alfred, aussi bien que sa vie, a eu l'heureuse idée de rapprocher l'un et l'autre :

“Connaître Marie dans ses rapports avec Dieu et avec nous, dit-il, lui consacrer un amour filial et sans bornes comme à sa bonne mère : c'est ce à quoi le P. Alfred s'appliqua constamment.

Il trouvait spécialement dans les *Gloires de Marie*, par Saint Alphonse et la *Vraie dévotion à la Ste Vierge*, par le bienheureux Grignon de Montfort, un aliment à sa dévotion. Il n'y a pas de livres remarquables sur la sainte Vierge qu'il ne lût, en vue de mieux connaître celle qui était l'objet continuel de ses pensées et de ses affections. Quand il lisait la vie d'un saint, il cherchait à savoir quelle avait été sa dévotion pour Marie.”

“ Le premier fruit que produit en nous cette connaissance de Marie, écrit le P. Alfred, c'est une grande vénération, un *profond respect*, envers cette glorieuse Vierge. Eh ! qui ne se sentirait pas pénétré de tels sentiments envers celle qui est tout à la fois, et la Fille bénie du Père, et la Mère chérie du Fils, et l'Epouse choisie du Saint-

Esprit; envers cette puissante Reine que les anges et les bienheureux vénèrent en répétant sans cesse : “ Sainte, sainte, sainte, est la Fille, l’Eglise, la Mère du Roi des rois.” Nous devons lui témoigner ce respect surtout dans nos prières, nous efforçant, autant que le permet notre faiblesse, d’éviter toute distraction, et dans notre langage, en ne parlant d’elle qu’avec le respect affectueux d’un enfant pour sa mère.”

“ Le second fruit qui naît de cette connaissance, c’est un amour tout filial, mêlé d’une crainte toute filiale. Oui, l’enfant de la douce Marie n’a d’autre crainte que de lui déplaire ! Cette tendre mère est tout pour son cœur. Lui plaire et mourir : voilà sa devise.”

Nous ajouterons : voilà le portrait du P. Alfred. Son amour pour Marie devint promptement un fait notoire dans la maison d’études ainsi que dans les communautés où il demeura. Son Préfet lui dit un jour, en badinant : “ Frère Pamalon, je pense que vous aimez la sainte Vierge plus que Dieu lui-même ” — “ Non, répondit-il, mais après Dieu, il n’y a personne que j’aime autant que Marie.”

Heureux, disait-il, celui qui vous aime, ô Marie ! Celui-là jouit d’une douce paix et n’a rien à craindre pour son salut.

La prière suivante semble une étincelle

encore brûlante jaillie de l'ardent foyer de son cœur. " O douce Marie! ô mère la plus aimable, la plus digne d'être aimée! je vous aime, il est vrai, mais je vous aime trop peu. Ah! faites-vous aimer d'un cœur qui désire être tout amour pour vous. Que n'ai-je pour vous tout l'amour des anges, tout l'amour des saints et saintes du paradis, tout l'amour de vos plus fidèles serviteurs et servantes sur cette terre! Ah! je voudrais avoir pour vous tout l'amour que vous me portez, à moi, le plus indigne de vos enfants.

" Mais, ô ma bonne Mère, Marie! pardonnez à ma témérité filiale, mon âme aspire plus haut. Que n'ai-je pour vous tout l'amour que Dieu le Père vous porte comme à sa Fille bien-aimée, tout l'amour que Dieu le Fils vous porte comme à sa Mère chérie, tout l'amour que Dieu le Saint-Esprit a pour vous, comme son épouse bénie! Du moins, ô tendre mère! je veux vous témoigner l'amour du plus tendre des fils envers la plus tendre des mères.

" Non, je ne veux pas que d'autres vous aiment plus que moi. Je veux vous aimer sans retour, sans réserve, sans partage; vous aimer à la vie, à la mort."

" De l'amour de Marie, dit-il, naît la *confiance*. En effet, l'enfant de la Sainte Vierge, connaissant la grande bonté de sa clémentine mère,

s'abandonne entre ses mains avec la plus entière confiance. Marie veille sur lui comme une mère sur le berceau de son enfant; elle le réchauffe dans les plis de son manteau, où il trouve un refuge assuré."

Quand vient le moment de la lutte, il lève les yeux vers sa douce mère. Celle-ci accourt aussitôt et le rétablit dans le calme. Oh! heureux l'enfant qui met en la douce Marie toute sa confiance et qui s'applique à l'aimer de tout son cœur! *Celui-là a trouvé la voie* qui conduit le plus directement au ciel. Aimer la Reine du ciel, mettre sa confiance en elle, c'est la vie de la grâce ici-bas et la vie de la gloire après la sortie de ce monde.

" Si j'aime ma bonne mère, si je me confie entièrement en elle, je deviendrai certainement un grand saint, j'aurai le bonheur de persévérer dans ma vocation et d'être assisté par elle à l'heure de ma mort. Oui, disons-lui sans cesse: " Je vous aime, ô Marie, je veux toujours vous aimer! Oui, plutôt mourir que de me séparer de vous qui êtes si miséricordieuse. Après Jésus soyez mon unique amour, mon bien, toute ma vie. Non, celui-là ne périra point, que l'amour et la confiance lient fortement aux deux ancrs du salut: Jésus et Marie! "

Des pratiques nombreuses en l'honneur de la Sainte Vierge, procédant de sa dévotion intime,

étaient comme les feuilles et les fleurs de cet arbre vigoureux.

Le nom de Marie, “sa bonne mère,” jaillissait à tout instant de son cœur à ses lèvres, et semblait lui causer des délices toujours nouvelles : “Après Jésus, écrit-il, prier Marie, l’invoquer, doit être ma plus grande et ma plus douce consolation; c’est pour mon âme ce que la respiration est à mon corps; si je cessais de respirer, je cesserais aussitôt de vivre; ainsi, ne pas prier, ne pas invoquer cette bonne mère, c’est mourir à la vie de la grâce. Je dois donc mettre tout mon bonheur, toute ma joie à implorer son perpétuel secours.”

Matin et soir, même durant ses maladies ou en voyage, il récitait trois “ave,” à genoux et le front dans la poussière, pour conserver intact le lis de la pureté et pour obtenir la grâce d’une bonne mort. D’ailleurs, les *Ave Maria*, comme des fleurs du ciel embaumaient ses journées: avant et après chacune de ces actions, chaque fois que l’horloge sonnait, presque à tout instant du jour, il laissait échapper de son cœur embrasé la douce et sublime prière, la “Salutation Angélique.”

“Heureuses les actions enfermées entre deux *Ave Maria*,” aimait-il à dire avec saint Alphonse.

Tous les jours, il récitait l'Angelus et le chapelet ordinaire, celui des Sept-Douleurs et celui de l'Immaculée-Conception.

Il a laissé de très pieuses réflexions sur les mystères du rosaire : il les avait méditées mille fois avant de les écrire. Chaque samedi il récitait les psaumes de S. Bonaventure en l'honneur du saint nom de Marie ; il s'imposa des jeûnes et d'autres pénitences, aussi longtemps que l'obéissance le lui permit.

Toutes les fêtes de Marie, et elles sont nombreuses dans l'Institut de saint Alphonse, étaient pour lui l'occasion d'un renouvellement de ferveur par une neuvaine ou un triduum de préparation et une octave d'actions de grâces ; de sorte qu'il était presque toujours occupé à célébrer les gloires de la Vierge Immaculée.

Souvent, aux fêtes de sa Mère du ciel, il composait une prière ou une poésie en son honneur. Pendant ces jours bénis, il passait ordinairement des heures au pied de l'autel de Marie, lui exprimant tous les sentiments du fils le plus aimant envers la plus aimable des mères.

Le mois de la Reine du ciel était pour lui le plus beau de l'année, le plus salubre et le plus fécond en bénédictions ; il semblait alors redoubler d'ardeur et d'amour envers la bienheureuse Vierge.

Il vénérât d'une manière toute spéciale certains titres, vocables et images de Marie.

L'Immaculée-Conception, patronne principale de son Institut, avait des charmes tout-puissants sur son âme si pure; souvent aussi, il méditait les douleurs de la Reine des martyrs.

Il portait continuellement sur sa poitrine l'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, afin d'obtenir sa toute-puissante protection contre les ennemis de son âme.

Durant l'étude ou la classe, il aimait à imiter son bienheureux père saint Alphonse, étudiant ou écrivant devant l'image de Notre-Dame du Bon Conseil.

Lorsqu'il entraît dans sa cellule ou en sortait, il demandait la bénédiction de sa bonne mère en baisant dévotement son image, constamment suspendue à la porte de sa chambre.

“ Si la connaissance de la Sainte Vierge, dit-il, est le principe de la dévotion, l'imitation de la douce Marie en est le fruit. La vie de cette glorieuse Vierge doit être devant nos yeux comme un tableau admirable de perfection. Cette vie nous offre des exemples à suivre dans toute notre conduite; nous y voyons ce que nous devons corriger en nous, ce que nous devons cultiver et ce que nous devons pratiquer avec ferveur.”

C'est à cette parfaite dévotion qu'il s'appli-

quait lui-même. Il pensait ne pouvoir mieux honorer Marie qu'en se sanctifiant comme elle et pour elle. “ Je promets à ma bonne mère de devenir un saint; je serai fidèle à ma promesse si je m'attache à elle par la confiance et l'amour. Mon amour pour Jésus augmentera selon la mesure de mon amour pour Marie: si j'aime beaucoup cette tendre mère, j'aimerai beaucoup son divin fils. Marie ne désire rien tant que de nous voir embrassés d'amour pour Jésus. De sorte qu'elle fait tout en son pouvoir pour porter ses enfants à aimer leur Rédempteur.”

Par amour pour Marie, le P. Alfred ne perdit jamais une minute de son temps, mais il l'utilisa tout entier, pour étudier, faire de saintes lectures, des oraisons, des prières; par amour pour Marie, il ne perdit jamais l'occasion de se montrer charitable. Dans toutes ses souffrances, les grandes comme les petites, il se montra toujours patient, joyeux, parfaitement résigné à la volonté divine. Et cela, toujours pour ressembler à Marie et lui plaire, pour mériter d'être son enfant chéri, et, par elle, appartenir éternellement à Jésus.

Il aimait à redire avec saint Léonard de Port-Maurice: “ O doux Jésus! ô aimable Marie! je ne veux de mes yeux que pour vous contempler; je ne veux de mes mains, que pour vous servir; je ne

veux de mes pieds que pour marcher sur vos traces; je ne veux de mon cœur que pour vous aimer; je ne veux de ma voix que pour vous prier et proclamer vos gloires.”

Son amour pour Marie débordait de son cœur et cherchait à communiquer aux autres l'ardeur de ses flammes.

“ Comment, écrit-il, ne pas sentir en soi l'ardent désir de voir cette Vierge incomparable, connue, louée, aimée, vénérée de tout l'univers. D'ailleurs, un Rédemptoriste n'est-il pas appelé à prêcher sa bonté et sa miséricorde pour les pauvres pécheurs? ”

“ O glorieuse Vierge! je voudrais vous voir connue, aimée, servie par toutes les créatures! je sacrifierais volontiers ma vie, si à cette condition, je pouvais vous procurer cette gloire. Que ne m'est-il donné de parcourir tout l'univers, travaillant à vous faire connaître, aimer et servir de tous! Que ne puis-je suppléer par mon amour pour tous ceux qui ne vous aiment pas! Ah! douce Marie! faites-vous connaître davantage, afin que nous vous aimions davantage; faites-vous aimer davantage afin que nous vous servions d'autant mieux. Qu'il en soit ainsi, ô ma tendre mère! Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.”

Il souffrait de voir sa bien-aimée Souveraine

si oubliée dans le monde : “ O bonne mère, ceux-là ne vous connaissent pas qui ne vous aiment pas. Et cependant, vous êtes si aimable. J’en ai le cœur affligé. O hommes ! que vous a donc fait cette tendre mère pour que vous ne l’aimiez pas et que vous l’abandonniez ainsi ? Moi, du moins, Vierge très sainte, moi, je ne me donnerai aucun repos jusqu’à ce que j’aie pour vous le plus ardent des amours.”

Déjà, durant ses études théologiques, il exerça sur ses confrères un discret mais actif et fructueux apostolat à la gloire de la Reine de son cœur.

Il ne négligeait aucune occasion de répandre son culte autour de lui. Il ne manquait pas à la récréation du soir de célébrer les louanges de sa mère en rappelant aux étudiants, dès la veille, toutes les fêtes de Marie et en les y disposant par de pieuses considérations sur le mystère du lendemain. Pour les exciter à une vertu ou à une sainte pratique, il leur disait d’un ton assuré et triomphant : “ C’est agréable à Jésus et à Marie,” pensant par ces paroles, donner une raison à laquelle personne ne pouvait résister.

Les exercices littéraires, auxquels doivent de temps en temps se livrer nos étudiants en théologie, étaient destinés par le P. Alfred à chanter la beauté et la bonté de sa céleste mère.

Il se proposait de faire deux ouvrages sur la sainte Vierge : L'un sur le mois de Marie, et l'autre sur les grandeurs et les bontés de la Reine du ciel; il avait déjà élaboré le plan de ce dernier; et tout cela afin, qu'après sa mort, il put continuer à faire connaître, aimer et servir sa douce mère.

Pendant les quelques années de son apostolat, il a traité plusieurs fois ce sujet de prédilection et jamais il ne perdit une occasion de proclamer, par sa parole, les grandeurs de sa Céleste Reine.

Il parlait de Marie avec cet accent de piété tendre et persuasive qui rend éloquent et touche les âmes. A sa profession religieuse, il avait dit publiquement: " Jésus et Marie, doux objets de mes amours, que je souffre pour vous, que je meure pour vous. Je ne veux être nullement à moi-même, mais je veux être tout entier à vous."

Ces ardents désirs ont été réalisés: toute sa vie s'est consumée dans le double amour de Jésus et de Marie; il pouvait à bon droit, la nuit de sa mort, chanter le " Magnificat " pour remercier Dieu d'avoir su faire de son existence un hymne de louanges à la Vierge Immaculée.



SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,
EVÊQUE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE ET FONDATEUR DE LA
CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

CHAPITRE XVIII.

SES SAINTS DE PRÉDILECTION.

“ Je ne comprends pas, disait la grande sainte Thérèse, comment on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulations durant l'enfance de Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. ”—C'était aussi le sentiment de notre saint Père Alfred. Lors de sa confirmation, par une dévotion spéciale pour saint Joseph, il fit ajouter à son nom de baptême celui de ce grand saint, et depuis lors, il ne cessa plus de l'honorer d'un culte quotidien et d'une confiance toute filiale. Il se plaisait à l'appeler son bon Père, son patron, son guide, son conseiller, l'ami des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

A chacune de ses retraites, il renouvelait la ferveur de sa dévotion envers son saint de prédilection et revenait à sa résolution d'y rester fidèle à tout prix.

Depuis son noviciat, le Père Alfred eut à cœur d'accomplir plusieurs petites pénitences chaque mercredi, jour dédié à St Joseph; en ce jour aussi, il récitait le chapelet de St Joseph et invoquait son bon Père par de fréquentes et fer-

ventes oraisons jaculatoires. Aux fêtes de son glorieux patron, et durant le mois de mars, il redoublait l'ardeur de ses prières et la rigueur de ses pénitences, afin d'attirer sur lui les bénédictions du chaste Epoux de Marie. Désirant vivre sous la protection perpétuelle de St Joseph, il porta constamment le scapulaire et le cordon, dits de St Joseph. Il fut heureux d'avoir, comme St Alphonse, le bonheur de quitter la terre un mercredi, jour dédié au culte de son céleste patron. Voici une de ses prières à St Joseph, dans laquelle il nous donne une idée de sa grande piété envers lui.

“ O chaste Epoux de la bienheureuse Vierge Marie, c'est avec la plus grande confiance que je m'approche de vous. Cette confiance est si grande que si j'ignorais ce qu'il convient de vous demander, j'abandonnerais tout entre vos mains; vous êtes, après Jésus et Marie, ma plus douce espérance et mon plus grand protecteur. Jusqu'ici vous avez été pour moi un véritable père, vous m'avez secouru dans mes nécessités. C'est donc avec confiance que je viens de nouveau vous exposer mes besoins. Accordez-moi, au nom de celui dont vous fûtes le Père nourricier et au nom de Marie, votre épouse, les dons de pureté et d'oraison; obtenez-moi une profonde humilité et un grand amour envers Jésus et Marie.

“ O grand saint Joseph! vous qu'on procalme le patron de la vie intérieure et celui de la bonne mort, soyez, je vous prie, mon guide dans la vie spirituelle, et secourez-moi surtout à l'heure de ma mort. Venez alors, ô mon Père! venez m'assister. Qu'alors votre nom, avec ceux de Jésus et de Marie, ne cessent jamais d'être dans mon cœur et sur mes lèvres! Invitez ce bon Sauveur et cette bonne Mère à venir avec vous m'assister en ce moment suprême, afin que je meure en remettant mon âme entre vos mains.”

Non content d'honorer et d'invoquer lui-même le chaste Epoux de Marie, le Père Alfred s'efforça encore de le faire connaître et aimer des autres, employant à cet effet ses avis, ses instructions et ses lettres. Il continua à propager son culte jusqu'aux derniers jours de sa vie. Ce fut toujours un véritable plaisir pour lui de bénir et d'imposer les scapulaires de St Joseph.

Il honorait encore plus souvent le St Patriarche conjointement avec Jésus et Marie. “ L'Auguste Famille de Nazareth, disait-il, doit être l'objet favori de ma dévotion. En effet, il pratiqua toujours cette belle dévotion, ayant recours à Jésus, Marie, Joseph, dans les différentes circonstances de sa vie. Parmi les prières qu'il a composées, six leur sont adressées. Il les conjure de faire de lui un parfait rédemptoriste, un prêtre se-

lon le cœur de Dieu, et un apôtre animé d'un véritable zèle. Il leur consacre son passé avec tout ce qu'il a fait de bon; son présent, les priant de le rendre fructueux en mérites, en bonnes œuvres, et en toutes sortes de vertus; son avenir, s'abandonnant entièrement à la volonté de Dieu et se reposant sur leur protection.

“ Ah! s'écrie-t-il, comment pourrais-je me réserver quelque chose, lorsque je vois tout ce que vous avez fait pour moi, votre indigne enfant? Comment ne pas me confier uniquement à vos soins? Comment ne pas remettre tout entre vos mains?

“ O! Jésus, Marie, Joseph! agréez encore comme hommage de ma reconnaissance et de ma confiance, l'offre que je vous fais de toutes les indulgences que je gagnerai. A vous d'en disposer comme il vous semblera bon... Mais c'est surtout ma dernière heure que je vous recommande. Oh! venez m'assister alors, me défendre contre les ennemis de mon salut; oui, vous serez là, je n'en doute pas, pour recevoir mon âme et la conduire en paradis, où je chanterai les infinies miséricordes du Seigneur.” Il tenait sur sa table l'image de la sainte Famille, au revers de laquelle il avait écrit son intention habituelle. “ O bon Jésus! ô ma bonne mère Marie! ô Saint Joseph! tout mon bien, doux objets de mes amours et toute ma vie,

en union avec vous je veux vivre, en union avec vous je veux souffrir, en union avec vous je veux mourir et puis, aller vous voir dans le beau Paradis! Ainsi j'espère. Ainsi soit-il."

Le Père Alfred aurait voulu que les noms de Jésus, Marie, Joseph fussent dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Ils étaient pour lui son trésor, sa force, sa consolation, sa joie.

"Que d'autres, dit-il, cherchent les plaisirs de ce monde trompeur, qu'ils courent après les vaines richesses, pour moi, je ne veux pas d'autre richesse et d'autre bonheur que Jésus, Marie, Joseph!"

Après Jésus, Marie, Joseph, inutile de dire que saint Alphonse occupait la première place dans le cœur du Père Pampalon. Il l'aimait comme un bon fils aime son père; tous les jours, il l'invoquait et s'efforçait de lui plaire surtout en imitant ses vertus. Il lui demandait spécialement le zèle: zèle pour sa propre sanctification et pour celle des autres." Il lisait ses livres de préférence et se faisait un devoir de piété filiale d'embrasser et de soutenir les opinions du St Docteur.

Il nourrissait une affection toute fraternelle et une confiance illimitée envers St Gérard, le grand thaumaturge des temps modernes.

Le Père Alfred avait encore d'autres amis

de choix dans le ciel. Outre les saints patrons de l'Institut, il honorait chaque jour son ange gardien, la bonne Sainte Anne et St Jean de la Croix.

Enfant de Marie, il ne pouvait manquer de vénérer d'un culte spécial, la mère de la Bienheureuse Vierge Marie, dévotion du reste traditionnelle pour tout Canadien; de là, en tête de ses écrits, de ses sermons, de ses cahiers de classe, etc., cette inscription dédicatoire: " Tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph, Alphonse et Ste Anne."

Il a traduit les sentiments de son cœur dans cette prière à Sainte Anne: " O bonne Sainte Anne! Vous que Dieu a choisie pour être la mère de la mère de son divin Fils, daignez intercéder pour nous qui recourons à vous avec confiance. Recommandez-nous à Marie et priez-la qu'elle nous obtienne la grâce de vivre et de mourir dans une parfaite pureté, humilité et charité, de rester fidèles à notre vocation et aux promesses que nous avons faites à Dieu le jour de notre baptême et de notre profession religieuse."

Il aimait à tenir devant lui l'image de la Patronne des Canadiens et la demandait agréablement un jour par ces deux vers :

" Que ne puis-je en retour de mon sincère hom-
[mage
" De la bonne Ste Anne avoir la belle image."

D'où venait sa dévotion à St Jean de la Croix? C'est qu'il était né sous ses auspices, le jour de sa fête, 24 novembre. Ce grand modèle de mortification, qu'il avait sans cesse sous les yeux, l'aidait à supporter généreusement ses souffrances, comme l'avait fait cet illustre saint qui, invité un jour par Notre Seigneur lui-même, à choisir la récompense due à ses labeurs, répondit avec transport: — " Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous."

Tous les matins et tous les soirs, il invoquait son bon ange, et à la fin des prières qu'il composait on rencontre souvent cette invocation: St Ange de Dieu, mon charitable gardien, veillez sur moi; assistez-moi de vos bons conseils et dirigez mes pas dans la voie du bien."

Les âmes du purgatoire ont toujours été de la part des serviteurs de Dieu l'objet d'une grande et effective compassion.

Aussi bien, le Père Alfred ne négligea rien pour leur venir en aide. Il leur avait cédé toute la partie satisfaisante de ses bonnes œuvres, s'efforçant, à cet effet, de gagner le plus grand nombre possible d'indulgences; c'est pourquoi il avait grandement à cœur la dévotion des six Pater, Ave et Gloria Patri, enrichie de tant d'indulgences; chaque jour il parcourait avec une grande ferveur les stations du chemin de la croix.

Enfin le Vénérable Dominique Blasucci, le St Louis de Gonzague de notre Congrégation, et St Jean Berchmans étaient les modèles qu'il s'appliquait le plus volontiers à reproduire.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer quelques lignes d'une de ses compositions sur le Vén. Blasucci; il s'y peint lui-même: " En notre Fr. Blasucci, toutes les vertus semblaient s'être données rendez-vous. Semblable à une fleur qui exhale autour d'elle une agréable odeur, il vivait au milieu de ses confrères et les réjouissait par le parfum de ses vertus. Pour lui, la moindre transgression de la Règle était un crime. " Je renonce à devenir un saint, disait-il, plutôt que de transgresser le plus petit point de mes règles." Il était héroïque dans sa pauvreté, héroïque dans l'obéissance. Mais c'est surtout la conformité à la volonté divine et l'esprit de recueillement qui brillaient en lui. C'est ici spécialement qu'apparaît la perfection de sa charité. Plaire à Jésus et puis mourir. Ne plus vivre pour ce monde et pour lui-même, mais vivre tout entier pour Jésus, telle fut toute sa vie. Il fallait le voir en présence du Très Saint Sacrement et dans son action de grâces. On lui demanda un jour comment il remerciait Jésus-Christ après la communion. " Ah, répondit-il, on ne sait alors ce qu'on fait; on croit avoir le paradis dans son cœur; je me consumerais comme de la cire si cela était possible."

Le Père Alfred a rivalisé d'amour avec son saint frère et possédé une singulière ressemblance de vie, avec lui.

CHAPITRE XIX.

SON AMOUR POUR LE PROCHAIN.

Dès son enfance, le Père Alfred montra toujours un cœur charitable et plein d'affection pour ses bien-aimés parents. Serviable en tout, il se prêtait volontiers à faire les messages de sa mère ou à la soulager dans les soins du ménage, comme balayer la place ou laver la vaisselle.

Au collège de Lévis, il s'entendit toujours bien avec ses compagnons. Quoiqu'il eût une nature vive, il était bon, évitant toute dispute avec les élèves et ne conservant aucun ressentiment des coups reçus dans le jeu.

Entré dans l'Institut de St Alphonse, sa charité ne fit que s'accroître; elle fut toute divine et à toute épreuve. “ Je vivrai heureux si je garde la paix avec mes confrères, lisons-nous dans ses notes de retraite. J'obtiendrai cette paix, en les aimant d'une manière toute surnaturelle en Dieu, dont ils sont les images. Je dois être en bon rapport avec eux. Je dois me regarder comme le serviteur de tous. Je dois éviter comme la peste

toute familiarité, sachant que tous, sans exception, sont dignes d'une égale charité de ma part. L'amitié particulière en religion est un manque de charité envers le reste de la communauté : charité pour tous et familiarité pour personne, si ce n'est pour Dieu seul. J'aime mieux être chassé de la Congrégation, que de me voir esclave d'un vice si abominable." Il fut fidèle à ces saintes résolutions.

En esprit de charité, il remplissait parfaitement les petits emplois dont on le chargea au Noviciat et au Studendat. Pendant son séjour à Mons, il offrit volontiers son aide au bibliothécaire dans le travail fastidieux de la composition du catalogue.

Sa charité fraternelle le portait encore à prêter, et même à donner de bon cœur ses écrits à qui les demandait.

Lui demandait-on un service au nom de la Sainte Vierge, il ne refusait jamais. On rapporte que plusieurs ont abusé de ce stratagème.

En mission, le Père Alfred se faisait tout à tous, son cœur étant enflammé d'un grand zèle pour le salut des âmes. Il allait visiter les malades pour les consoler; sa douce charité et son affabilité lui gagnaient tous les cœurs.

Le P. Alfred était un silencieux qui ne dédaignait pas le petit mot pour rire. Devenu prê-

tre, il faisait plus d'efforts pour entretenir la conversation et égayer ses confrères.

Jamais on n'entendit de sa bouche un mot de médisance, de reproche ou de plainte. Il comprenait que la vraie vertu, c'est de savoir vivre en paix avec tout le monde. Il ne donnait jamais à personne l'ombre d'un mécontentement, pas même à ceux qui étaient d'un caractère difficile. Sa douceur était inaltérable. Aussi, l'appelaient-on l'agneau, la bonne petite brebis du bon Dieu. Son humeur était toujours égale; jamais on ne le vit perdre le calme ou la possession de lui-même.

“ La première fois que je vis le cher P. Alfred, nous écrit un confrère, ce fut lors de mon arrivée, comme étudiant, à Beauplateau. En visitant les caves, nous le trouvâmes occupé à ramasser du bois. Il nous salua cordialement mais avec un extérieur tranquille et posé. Tel je le vis alors, tel je le vis pendant les deux ans qu'il demeura encore à Beauplateau.”

Si le Père Alfred évitait les excès de la joie, il évitait aussi les abattements de la tristesse; car il trouvait dans la rare énergie de sa volonté, et surtout dans son intime union avec Jésus-Christ, une égalité d'humeur qui ne s'est jamais démentie.

Un jour, le Frère Scanlan, qui, le soir même, en présence de tous les étudiants, devait rapporter

un trait édifiant, demanda au Père Alfred, qui devait parler après lui, ce qu'il allait lui-même raconter. Le Père, sans soupçonner la malice de cette question, relata bonnement son histoire pieuse. Quand arriva le temps de parler, le confrère rapporta le trait du P. Alfred. De prime abord, celui-ci fut surpris, mais non troublé; sans faire semblant de rien, il parla après son confrère, et raconta simplement un autre trait sur les gloires de Marie.

Qui dira sa charité envers ses supérieurs ? Aux jours de leurs fêtes, il leur témoignait tout son respect, son amour et sa reconnaissance en présentant une adresse ou en composant une poésie.

Avec quelle générosité il les aima toujours. “ Que n'a-t-il point fait, rapporte son préfet d'études, le T. R. P. Joseph Strybol, pour obtenir la guérison du R. P. Jean Kockerols, provincial; et, ne s'est-il pas offert à Dieu pour moi, quand j'étais malade? ”

A Sainte Anne de Beaupré, durant sa dernière maladie, il alla visiter deux confrères malades à leur cellule, aussi longtemps qu'il le put.

“ Il arrivait à ma chambre, disait l'un d'eux, en se traînant comme il pouvait, afin de me donner un peu d'eau, quelques remèdes ou de me rendre quelqu'autres services. Il voulait sur-

tout que je fusse gai et m'encourageait par ses bonnes paroles et surtout par son exemple à souffrir généreusement pour le bon Dieu."

Un étudiant se plaignait un jour à lui, de l'ennui qu'il éprouvait à répéter ses matières d'examen. Notre héros, pour l'encourager, lui révéla un de ses pieux secrets. " Pour moi, lui dit-il, quand je suis lassé de repasser, je me mets debout devant l'image de la Ste Vierge, et je lui récite ma leçon comme si elle-même en personne était là devant moi pour l'écouter et ainsi je chasse l'ennui et me ranime à l'étude."

Lorsque dans ses derniers jours on réclama ses conseils toujours si sages, quoiqu'il en coûtât à son humilité, il donnait satisfaction à tout le monde, et avec tant de sagesse, qu'il semblait être éclairé de Dieu d'une manière spéciale.

Il nourrissait pour sa Congrégation les plus profonds sentiments d'amour et de tendresse. Il l'aimait, disait-il, à cause de cet amour que Jésus et Marie lui portent, et à cause des biens immenses qu'elle lui procurait. Il la considérait comme une arche vivante de salut que Dieu lui avait destinée de toute éternité pour le sauver du déluge et de la corruption du siècle. Il la chérissait tendrement comme une mère qui, après l'avoir engendré spirituellement, ne cessait de le nourrir du lait spirituel, de veiller sur lui, de le défendre et

de le combler de biens de toutes sortes, pour le corps et pour l'âme, pour le temps et pour l'éternité.

“ Ceux-là ne l'aiment pas, disait-il, et sont ses ennemis plutôt que ses enfants, qui ne recherchent que leurs intérêts, transgressent les règles, se comportent mal à l'extérieur, et ruinent ainsi sa réputation. Les esprits critiqueurs, querelleurs, désobéissants sont le fléau de l'Institut.”

Pour lui, non seulement il évitait ces défauts, mais il se tenait prêt à tout sacrifier pour le bien spirituel et temporel de sa famille religieuse; mêlant sa propre joie à ses joies, ses propres larmes à ses larmes; il faisait siennes les consolations et afflictions de sa mère; il s'efforçait de soutenir par ses paroles et ses exemples l'observance régulière et le véritable esprit de St Alphonse, et témoignait ainsi de la meilleure manière sa reconnaissance pour la grâce de sa vocation et les bienfaits de la vie religieuse. Il priait tous les jours pour sa chère Congrégation, ses supérieurs et ses confrères; il demandait pour eux les mêmes faveurs que pour lui-même, ou disait, comme dans une de ses prières à St Joseph: “ Accordez aussi, ô glorieux Patriarche! à mes supérieurs et confrères, les grâces qu'ils désirent. Soyez-nous favorable et nous n'aurons rien à craindre.” Enfin, il montrait le plus grand dé-

vouement à s'acquitter des travaux qui pouvaient contribuer au bien de la Congrégation et des âmes.

CHAPITRE XX.

SA PAUVRETÉ.

Le Père Alfred chérissait la pauvreté à la manière des saints. C'est pourquoi, il la regardait comme son trésor, son ornement et sa plus douce joie. L'exemple du divin Sauveur le stimulait sans cesse à l'amour de cette vertu. " Il ne convient pas, aimait-il à répéter, que le serviteur dédaigne ce que le maître a voulu choisir pour lui-même, ni que le disciple professe une doctrine contraire à celle de son maître. La pauvreté a été la part de Jésus sur la terre, sa part voulue, choisie, préférée. Jésus-Christ fut donc pauvre; mais comme il convenait aussi, sa pauvreté atteignit en tous sens des proportions où nul autre n'est parvenu et ne saurait jamais parvenir. De sorte qu'il peut dire en toute vérité: " Je suis votre modèle." Il naquit pauvre, de parents pauvres, dans une pauvre étable " Animé par ce divin exemple, le P. Alfred regardait comme un bonheur de subir, à l'occasion, les effets de la pauvreté, tel que la faim, la soif, le froid, le mé-

pris. Recevait-il une nourriture mal préparée, jamais il ne murmurait; l'oubliait-on, jamais il ne se plaignait.

Par amour pour la pauvreté, il écrivait presque sans marge, en fort menus caractères et en lignes très serrées; ne se servant souvent que de vieilles enveloppes et de débris de papier.

Dans sa cellule il ne gardait aucun livre inutile et y faisait régner l'ordre et la propreté en toutes choses.

Cette vertu l'engageait à choisir ce qui était déjà usé; il faisait remplacer un vêtement neuf par un autre qui avait servi, gardant ses habits jusqu'à l'extrême vétusté, et était content d'en porter de rapiécés. Sa dernière soutane, il la porta cinq ans, et, à sa mort, elle était encore bonne et propre; car, fervent religieux, il avait un grand soin de ce qui était à son usage.

Durant sa dernière maladie, désireux de vivre en vrai pauvre jusqu'à la fin, il passait ses soirées dans l'obscurité, n'allumant sa lampe que quand il recevait de la visite.

Que de fois il avertit le frère infirmier de ne pas lui apporter trop de nourriture. Si celui-ci persistait à être généreux, il lui disait: " Mon cher frère, vous me donnez trop; il faut penser à la pauvreté. Voyez, cela est maintenant perdu; il faudra le jeter."

Ce vrai pauvre de Jésus-Christ, dans son humilité, se croyait à charge à la communauté; aussi, quelques jours avant sa mort, en exprimait-il ses regrets au procureur de la maison: " Père Ministre, lui disait-il, que de dépenses je vous ai occasionnées! "

Enfin, cet amant de la pauvreté fut toujours fidèle à demander les permissions exigées par la Règle, les petites comme les grandes; avait-il besoin de quelque chose pendant les derniers jours de sa vie, avant d'en faire usage, il envoyait un frère auprès du supérieur pour en demander la permission.

Sa famille qui vivait dans l'aisance était tombée dans la gêne; non seulement il ne s'en troubla pas, mais il engagea tous ses parents à la résignation par les pensées de la foi sur la pauvreté! " Ainsi donc, cher Arthur, courage et confiance. N'en doutons pas, si nous avons soin de nous bien conduire, Dieu aura pitié de nous et saura nous récompenser. Il est vrai, nous étions riches et maintenant nous voilà pauvres. Qui sait si, avec toute notre richesse, nous aurions gagné le ciel? Nous n'en savons rien. Dieu le sait. Il veut que nous soyons pauvres, parce qu'il juge que cet état nous convient mieux pour opérer notre salut. Et tu sais, comme moi, cher frère, ainsi que ton épouse, que le salut de notre âme vaut

plus que toutes les richesses. Voilà, cher frère, une vérité bien propre à te consoler et que tu dois te rappeler souvent. Cependant, tu ne dois pas pour cela cesser de prier Dieu d'améliorer ton sort. Oui, prie beaucoup et fais prier. Je te conseille, cher Arthur, quand tu ne trouves pas d'ouvrage de prier à cette fin notre bon Frère Gérard Majella. Il est tout-puissant sur le cœur de Dieu."

" Bien-aimée mère,

Je comprends l'état dans lequel il a plu au Seigneur de vous placer. Un tel état exige de vous une grande résignation à la volonté de Dieu. Aussi je prierai le bien-aimé Jésus, sa sainte Mère Marie et le glorieux Saint Joseph de vous soutenir au milieu de vos peines. Supportez avec patience cette croix. Sans doute, elle paraît pénible, mais vous verrez après votre vie, quel grand bien elle vous aura procuré. La croix est la clef qui nous ouvre les portes du ciel. Daigne le Seigneur vous rendre légère cette croix, à cet effet, chère mère, jetez les yeux sur le crucifix, et méditez les souffrances de Jésus, ainsi que de sa sainte Mère au pied de la croix, et vous y puiserez cette force qui vous fera surmonter toutes vos peines. Mais c'est surtout à la Messe et dans la sainte communion que vous trouverez un remède à vos douleurs." Dans une autre lettre il ajoute :

“ Bien chère mère, depuis quelques années l'épreuve est venue nous visiter, mais ne nous décourageons pas. Dieu l'a permis pour notre plus grand bien. Résignons-nous à sa divine volonté. Le Seigneur n'abandonne pas ses fidèles serviteurs. Recourons à lui avec confiance, le priant d'avoir pitié de nous. Recourons à la B. V. Marie, afin qu'elle intercède pour nous auprès de son divin Fils, Jésus.

CHAPITRE XXI.

SA PURETÉ

En lisant deux pages que le P. Alfred Pampalon a laissées sur la pureté, on croit entendre un ange chanter la vertu angélique. Nous disons la pureté, plutôt que la chasteté, parce que, d'abord, le Père Alfred s'exprime ainsi, et qu'ensuite, il entend par là l'exclusion de tout ce qui partage le cœur, l'empêche d'être tout à Dieu et de tendre uniquement à lui. Voici ses paroles :

“ O mon âme ! mourons à tout autre amour, pour ne vivre que de l'amour de Jésus. Mais le chemin qui conduit à cet amour, c'est la pureté.

Pureté d'esprit : en consacrant à Dieu ton esprit avec toutes ses pensées, les élevant sans cesse vers les choses célestes.

Pureté de cœur : en consacrant à Dieu ta volonté avec toutes ses affections, te souvenant que Dieu est un Dieu jaloux, qui n'admet aucun partage, mais qui veut un cœur libre et vide de toute affection terrestre.

Pureté de corps : en consacrant à Dieu mon corps avec tous ses sens. L'apôtre nous dit que nous sommes les temples du St-Esprit. C'est pourquoi je ne dois pas souiller ce temple, mais je dois le conserver toujours pur, afin que Dieu y puisse trouver une demeure digne de lui.

O pureté que tu es belle ! tu rends l'âme semblable aux anges.

Je suis le temple du Saint-Esprit destiné à recevoir le pain des anges plusieurs fois par semaine, même tous les jours, quand je deviendrai prêtre ; par conséquent, je dois le conserver intact, ce temple, le garder vide de toute affection terrestre. Plus je serai pur, plus aussi Dieu fera ses délices d'habiter en moi.

“ Enfant de Marie, enfant de pureté ! ne dis pas que tu aimes Marie si tu n'es pas pur. Plus je serai pur, plus aussi le Seigneur me communiquera ses bienfaits. La pureté est descendue du ciel sur la terre, c'est aussi par elle que nous obtiendrons de monter au ciel. ”

Ses craintes, sur la même page, nous montrent combien l'angélique Père Alfred était ja-

loux de conserver son innocence et nous fait entrevoir qu'il n'a jamais perdu ce trésor inestimable.

“ Pour ce qui regarde la belle vertu, écrit-il, il faut regarder les paroles du P. Préfet comme venant de la bouche de Dieu même, car le Seigneur a dit : “Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.” Quand donc le démon viendra pour te troubler, aussitôt élève ton cœur à Dieu, invoque ta bonne Mère Marie. Et pour ce qui concerne tes doutes passés par rapport à cette vertu, tu dois absolument les rejeter comme venant du démon. Ainsi te l'a ordonné ton directeur spirituel. Et sois assuré que c'est à ce prix que tu triompheras. Eh quoi ! toi qui te fais gloire d'être l'enfant de Marie, la plus pure des créatures, tu déplairais à cette bonne Mère ? Non ! non ! plutôt mourir mille fois que de vous affliger, ô Marie ! ”

Pour conserver cette belle vertu si chère à Jésus et à Marie, il faut, disent nos Constitutions, garder la modestie, qui en est comme la défense et la sauvegarde. Le Père Alfred semblait être la modestie personnifiée. “ La prudence, écrivait-il, pour ce qui regarde la vue, le goût, le toucher, les entretiens avec le prochain, est une chose indispensable : il y va de la perte de ma vocation. ” Si cette résolution était ignorée, son exécu-

tion était visible à tous les yeux. Il poussait la prudence si loin qu'il semblait qu'un instinct surnaturel commandait ses moindres mouvements. Pas un regard déplacé, pas un geste précipité, pas un pas qui ne fut réglé. Une modestie parfaite régnait dans toute sa manière d'être ou d'agir. Ainsi la vue de son visage inspirait l'amour de la pureté. Son seul aspect rendait les autres meilleurs. On ne pouvait l'aborder sans éprouver cette impression de respect qu'eût produite la vue d'un ange.

Il réglait son maintien de telle sorte qu'on voyait briller en lui comme une image de la gravité, de la piété et de la pureté virginale. Il n'employait jamais que des paroles prudentes et mesurées, et n'en proférait jamais aucune qui pût blesser les oreilles des autres. Il évitait soigneusement d'arrêter ses regards sur les personnes du sexe ou les tableaux dangereux; ne touchait jamais personne sans nécessité et était très prudent avec lui-même. Il ne négligea aucun des moyens nécessaires à la préservation de cette vertu angélique: il gardait ses sens avec sévérité; fuyait l'oisiveté et les moindres occasions; il était prompt à repousser la tentation; il pratiquait la tempérance et l'ouverture de cœur; il puisait enfin dans les sacrements et la prière fervente, et surtout dans une tendre dévotion à la Vierge-Im-

maculée, la force de conserver toujours intact le beau lis de sa pureté. “ O la plus chaste des reines ! s’écrie-t-il, rendez-moi le plus chaste de vos enfants. Ne permettez pas que jamais je ne souille le beau lis de la pureté. Affranchissez mon esprit de toutes les pensées qui pourraient le ternir ; fermez mon cœur à toutes les affections terrestres et ouvrez-le à l’amour de Dieu seul. Oh ! oui, faites-moi trouver les joies de l’esprit et du cœur en Dieu seul. Rendez-moi attentif sur moi-même et sur tous mes sens ; ne permettez pas que je souille ce corps, temple du St-Esprit et tabernacle de Jésus-Hostie. Au moment de la lutte faites-moi penser à recourir aussitôt à vous.”

Faut-il s’étonner qu’en retour de tels sentiments, la Vierge Immaculée ait fait de l’âme de son pieux serviteur, un miroir de pureté, un lis de blancheur et d’innocence complètement fermé aux affections d’ici-bas et ouvert uniquement aux pensées et aux désirs du ciel ?

CHAPITRE XXII.

SON OBÉISSANCE.

Il nous semble que c’est à sa prompte obéissance qu’il faut attribuer pour la plus grande par-

tie la sainteté précoce et la paix perpétuelle du Père Alfred. Outre que cette vertu offre au Seigneur le plus précieux sacrifice, celui de la liberté et de la volonté propre, elle fait poser, d'une manière solide et sûre, les actes de toutes les vertus.

D'ailleurs, dans l'état religieux, toute la perfection consiste dans l'abnégation de la volonté propre. Pour un religieux l'obéissance et la sainteté sont une même chose : être obéissant c'est être saint.

Or, si l'on parcourt les souvenirs des retraits du P. Alfred on ne trouvera guère de pages où il ne renouvelle la résolution de garder ses constitutions à la perfection ; si l'on interroge les témoins de sa vie, tous sont unanimes à louer son observance régulière, et son obéissance joyeuse, prompte, exacte, aveugle, générale, constante.

Son obéissance était avant tout établie sur le grand principe que les règles aussi bien que les volontés des Supérieurs, sont l'expression de la volonté de Dieu, la pratique de l'amour, la voie de l'union divine et de la perfection, le secret de la paix et la source des mérites.

“ Je dois être convaincu de cette vérité, écrit-il, que faire la volonté de Dieu, c'est ma perfection. Mon mot d'ordre doit être : la volonté de Dieu. L'expression de cette volonté, c'est

la Règle et les ordres de mes Supérieurs. Quelles résolutions dois-je prendre?

D'abord, je dois être un homme de devoir, un observateur fidèle de la Règle, foulant aux pieds tout respect humain.

Secondement, je dois être soumis à mes Supérieurs. Les écouter, c'est écouter Jésus-Christ, les mépriser, c'est mépriser Jésus-Christ. C'est pourquoi je dois bien obéir, conformer mes pensées aux leurs, mes volontés à leurs volontés, mes désirs à leurs désirs. Je dois les aimer et leur ouvrir mon cœur; je dois éviter les critiques et fermer l'oreille à toute critique.

Critiquer les Supérieurs, c'est critiquer Dieu, qui a dit aux Supérieurs: " Qui vous méprise, me méprise " ; — c'est ruiner la joie et tous les fruits de l'obéissance, parce que Dieu ne parle pas dans l'oraison à celui qui critique ses supérieurs; il prive des lumières divines celui qui se fie trop à son jugement propre. Critiquer c'est détruire l'obéissance et la confiance dans une communauté. Le critiqueur est atteint de la lèpre comme la sœur d'Aaron, qui avait critiqué contre Moïse, ou plutôt contre Dieu. Or, la lèpre est une maladie contagieuse. De même quand un membre d'une communauté est atteint de ce mal inquiétant, il ne tarde pas à le communiquer aux autres membres d'un corps religieux. Pour moi

je veux être un religieux fervent. Entre un religieux fervent et ses supérieurs, il existe une conformité d'esprit, de volonté, et de désirs.''

Le P. Alfred s'est conduit selon ces principes dans toutes les phases de sa vie. Il fut un de ses enfants qui dès leur bas âge font sans tarder, ni répliquer, tout ce que leur disent des parents chrétiens, et sont la joie et l'exemple de leur famille et des voisins eux-mêmes.

Au collège ses condisciples ont vanté à l'envi sa fidélité au règlement, son respect envers les supérieurs et sa docilité à tous les professeurs.

Dès le premier jour de son noviciat il commença cette vie d'obéissance exacte et de parfaite régularité qu'il n'a pas cessé de mener jusqu'à sa mort. Il devait alors chaque jour se rendre à l'infirmerie pour y prendre un remède. Il y rencontrait deux confrères étudiants qui cherchèrent parfois à parler au fervent novice, mais comme la Règle le lui défendait, jamais il ne céda à la tentation.

Dans les difficultés de l'étude comme dans les peines intérieures qu'il éprouva, surtout en philosophie, il ne perdit pas courage et ne négligea pas un iota de ce qui lui était conseillé par son directeur de conscience ou par son professeur.

Devenu missionnaire, il crut qu'il ne devait rien faire sans une permission expresse de ses su-

périeurs: “ Je ferai le bien qui me sera imposé par l’obéissance,” c’était son principe.

Dans sa maladie, il se remit entre les mains de ses supérieurs comme un enfant se confie à sa mère, accepta, sans réclamer, le pays, les demeures, les fonctions et jusqu’aux remèdes et adoucissements qui lui furent imposés. “ Son obéissance aux règles et constitutions ne fut pas moins parfaite.” Il n’est pas de résolution plus souvent répétée dans ses écrits que celle-ci: “ Veux-tu devenir un saint, un très grand saint? observe bien ta Règle et les prescriptions de tes supérieurs; observe les plus petites règles comme les plus grandes. Heureux celui qui aura compris cela. Celui-là aura trouvé la sainteté, puisqu’il aura trouvé et accompli la volonté de Dieu. Que l’exemple de ton angélique frère Blasucci t’anime: “ Je renonce, disait-il à devenir un saint, si je me permets de transgresser la moindre règle,” tant il était convaincu que sa Règle était la voie ainsi que le moyen pour arriver à la sainteté.

“ Je veux tendre à la plus grande perfection dans l’observance de chacune des règles et l’accomplissement de chacun de mes exercices.”

Ma sainteté, je dois la faire consister essentiellement dans l’observation de mes Règles et Constitutions et des prescriptions de mes Supé-

rieurs. C'est le sentiment de mon St Patron de l'année, St Bonaventure. " La meilleure perfection, dit-il, c'est de faire les choses communes d'une manière parfaite." Notre Père St Alphonse ne pense pas autrement: " Faites, dit-il, vos exercices de piété ordinaires avec le plus de perfection possible." J'aimerai Dieu, j'accomplirai sa sainte volonté; je ferai son bon plaisir pour autant que je m'appliquerai à bien observer mes Règles, les Constitutions et les ordres de mes Supérieurs."

Il avait transcrit et fait siennes ces belles sentences de St Jean Berchmans:

" Plutôt perdre la santé, plutôt mourir que de violer la plus petite règle."

" Il faut haïr comme la peste toute dispense en matière de règle."

Tout en acceptant en paix les dispenses qui lui étaient imposées, le P. Alfred n'hésitait pas à suivre la vie commune jusqu'au bout de ses forces.

Qu'il était touchant de le voir durant sa dernière maladie. Incapable de monter les escaliers pour aller avec la communauté faire la méditation à l'oratoire, en présence du St Sacrement, il demandait au cher frère infirmier d'avoir la complaisance de l'y transporter, et ce dernier acquiesçait toujours volontiers à son désir.

Comme nous l'avons vu, tout était également important dans la Règle aux yeux de notre fervent religieux, pour la raison qu'il la regardait dans ses moindres détails comme l'expression de la volonté divine, à laquelle il se soumettait avec une grande simplicité d'esprit et de cœur.

On peut affirmer que sa devise était de faire le plus grand cas des moindres observances, et que sa vie consistait à y répondre en tous points, tellement que s'il y eut quelque chose d'extraordinaire en lui, — et tous en conviennent, — ce fut la manière souverainement parfaite avec laquelle il obéit jusqu'à la mort.

“ Jamais, déclare le T. R. P. Strybol, son préfet d'études, ni le zéléteur, ni moi, n'avons pu remarquer en lui la moindre transgression volontaire à la Règle.”

Quelques jours avant sa mort, le R. P. Alard, son Recteur, disait: “ je n'ai jamais vu un malade comme le P. Alfred; jamais il ne transgresse une règle, jamais il ne fait entendre une plainte.” “ Tel aussi je l'ai connu moi-même, ajoute un confrère, pendant les quatre ans que j'ai vécu avec lui à Beauplateau; toujours content du bon Dieu, toujours scrupuleusement fidèle aux moindres règles, aux plus petites coutumes, aux simples désirs de ses supérieurs.”

Peu de temps avant de paraître devant son

souverain juge, le Père Alfred fit à un de ses confrères cette déclaration remarquable : “ Jamais je n’ai volontairement violé une seule de mes règles.”

Benoit XIV disait qu’il n’hésiterait pas à canoniser un religieux novice mort au bout de son année de probation, s’il lui était démontré qu’il n’avait jamais enfreint la Règle.

Cette fidélité à sa règle, pendant cinq ans, a suffi pour élever sur les autels un saint Jean Berchmans. Le Père Alfred Pampalon, lui, a vécu dix années de vie religieuse sans jamais enfreindre volontairement la moindre de ses règles; cela seul lui assure une gloire impérissable dans l’opinion de ceux qui l’ont connu et nous donne l’heureuse espérance de lui voir décerner un jour par le jugement de l’Eglise les honneurs de l’autel.

CHAPITRE XXIII.

SON HUMILITÉ.

Satan armé d’une faux se présenta un jour à St Macaire. Le Saint s’approche du diable sans manifester la moindre frayeur. Aussitôt Satan laisse tomber sa faux et dit : “ Macaire, tu possèdes la chasteté et moi aussi; tu jeûnes et moi je ne mange jamais; tu dors peu et moi je veille tou-

jours. Mais tu as une chose que je n'ai pas : c'est l'humilité." Le P. Alfred transcrit ce trait " pour montrer, dit-il, la grandeur de l'humilité." En vérité, c'est par cette vertu que lui-même s'est élevé au-dessus des démons et de tous les ennemis de son âme.

Il a laissé partout où il a passé la réputation d'un homme humble et doux. Son P. Maître nous assure que " c'était une âme parfaitement simple, sans retour d'amour-propre; l'homme du monde le moins porté à la pose." Son Préfet nous dit : " qu'il se regardait comme l'infidélité en personne " et un confrère nous apprend qu'il resta toujours semblable à lui-même, profondément humble et pauvre à ses yeux, pendant qu'autour de lui tous le considéraient comme un miroir des plus belles vertus.

Loin de nourrir la moindre ambition, toujours il chercha les emplois les plus modestes; il aimait à obliger ses confrères, se montrant reconnaissant des moindres services et dissimulant généreusement et adroitement les manques d'égards, d'attentions et de soins. L'humilité peut seule expliquer la douceur et la paix inaltérable de son âme. Jamais il ne cherchait à briller, jamais il ne se vantait lui-même.

Les faits rapportés à sa louange ne sont venus à notre connaissance que grâce aux industries

persévérantes de ses confrères qui les dérobaient, à son humilité. A la fin de sa vie, il se montra encore plus réservé dans ses paroles.

Un confrère voulait le faire parler de choses spirituelles, afin d'en prendre note pour plus tard, mais devinant son stratagème, le R. P. Alfred gardait un modeste silence, et un jour que le confrère revenait à la charge, il lui dit en souriant : " Je crois que vous voulez connaître tous mes secrets."

Une autre fois qu'on lui disait qu'il ferait bien de coucher quelques détails de sa vie sur le papier, afin d'épargner de l'ouvrage au chroniqueur : " Il n'aura qu'à prendre le catalogue de la Congrégation, répliqua-t-il, tout se trouve là : les dates de la naissance, de la profession religieuse et de la prêtrise ; cela suffit. Nous devons vivre de la vie cachée."

A un bon Père qui l'appelait : La petite brebis du bon Dieu, il répondit avec un sourire respectueux : " Je suis un petit loup."

L'humilité le rendait continuellement défiant de lui-même. Peu de temps avant son trépas, quelqu'un s'avisa de lui demander s'il ne craignait pas la mort. Il répondit : " Si on n'a pas peur de la mort aujourd'hui, demain on peut en avoir peur ; je laisse tout cela entre les mains du bon Dieu." Il a goûté le repos, la paix, le bon-

heur promis par Jésus aux cœurs doux et humbles ; il était content de tout ce qui lui arrivait, content de tous les procédés, des moindres charges, des dernières places, content de ses supérieurs et de tous ses confrères.

L'humilité paraissait d'une manière si frappante dans sa physionomie, dans sa démarche et dans tout son maintien, qu'en le voyant, on reconnaissait aussitôt en lui un homme sincèrement humble.

D'ailleurs, il est facile de distinguer les accents sincères de l'humilité chrétienne dans les pages suivantes écrites, mais nullement destinées par lui à la publicité : “ Qui suis-je, Seigneur, et qui êtes-vous ? Qui suis-je pour m'approcher de vous ? Qui êtes-vous pour daigner jeter les yeux sur la plus indigne de vos créatures ? D'où vient donc, Seigneur, que je suis si orgueilleux ? Qu'ai-je donc que je n'aie pas reçu de vous ? Je ne suis rien, je ne puis rien. Comment oserais-je après cela m'élever ? Je n'ai de moi-même que le péché. Hélas ! mon Dieu, ayez pitié d'un pauvre pécheur. Tout ce que j'ai : talent, esprit, science, sainteté, je vous le dois, ô Seigneur ! Quoique je fasse, je serai toujours un serviteur inutile.

O mon âme ! qu'on te loue, qu'on te blâme, sache que pour cela tu n'es pas plus sainte, ni plus

coupable devant Dieu; le point important est que les louanges doivent être renvoyées à Dieu, les blâmes acceptés comme bien mérités par tes crimes. Sois donc insensible aux louanges des hommes.

L'humilité te fera surmonter toutes les tentations. Elle te fera connaître ton impuissance et par là te portera à veiller sans cesse sur toi, à diriger vers le ciel de ferventes supplications. L'humilité te préservera de la présomption qui pourrait provenir de l'accomplissement de tes devoirs et de tes exercices de piété. Elle t'enseignera qu'après avoir bien fait toutes choses, tu n'as fait que ce que tu devais faire.

Je dois bien veiller sur toutes mes actions. Je ne dois avoir en vue que la gloire de Dieu, ma propre sanctification et celle des autres.

Je suis un grand orgueilleux, c'est pourquoi je dois bien veiller sur mon esprit. Je dois travailler à détruire en moi le désir de paraître, d'être estimé des autres. Autrement, je me perdrai. Je dois me persuader que je suis nullement meilleur que le prochain. Qui suis-je donc, mon Dieu? Ne dois-je pas tout ce que je suis à votre bonté, à votre miséricorde et à votre charité? A quoi me serviront les louanges des hommes, si à vos yeux, Seigneur, je suis un orgueilleux. O aveuglement! Ah! Seigneur, éclai-

rez-moi sur ma profonde misère. Détruisez en moi cet orgueil.

Qu'ai-je que je n'ai pas reçu? Et encore, Seigneur, pour tout ce que vous m'avez accordé, je me montre si peu reconnaissant. Je vous suis si souvent infidèle. Ah! mon Dieu, ne me rejetez pas, comme je le mériterais, mais, daignez avoir pitié de moi, ô Jésus, qui nous enseignez à être doux et humble."

CHAPITRE XXIV.

SA MORTIFICATION.

" Je ne conçois pas un Rédemptoriste qui est peu mortifié et qui prie peu. Nous sommes les fils des Saints: St Alphonse et nos saints confrères étaient des hommes de prière et de mortification. Pour bien prier il faut être mortifié."

Ces sentences du P. Alfred nous disent qu'il excella dans la mortification. — Il est vrai qu'il ne pratiqua pas des austérités extraordinaires: la faiblesse de sa santé et surtout la défense de ses supérieurs le lui interdisaient, et il n'aurait osé rien faire en dehors de l'obéissance.

Mais pour atteindre la sainteté, l'assiduité est plus efficace que la véhémence, de même qu'une

pluie continue pénètre et féconde mieux un champ que l'orage violent mais passager. Sa mortification fut constante, universelle, toute subordonnée à l'obéissance.

Ce n'est pas une légère mortification de suivre en tout et des années durant, avec un corps malade, le régime d'une communauté religieuse, d'observer tous ses jeûnes et abstinences, de se lever de grand matin, au premier son de la cloche; de se tenir à genoux, les mains jointes, pendant plusieurs demi-heures d'oraison par jour; de se contenter de ce qui est servi à table sans jamais rien réclamer, même si on l'oubliait; d'éviter toute exception; de se contenter de ce qu'il y a de plus pauvre et de plus simple pour l'entretien, même dans la maladie. Cette constante régularité est un vrai crucifiement et le P. Alfred, qui l'a gardée, pouvait bien écrire: " Je veux imiter St Jean Berchmans: Ma pénitence à moi est de suivre la vie commune, de me conformer à la communauté et d'éviter toute singularité! Ma devise sera de faire grand cas des moindres choses; à tout jamais j'aurai de l'horreur pour les moindres imperfections contraires à la chasteté, comme serait le penchant à la gourmandise, la négligence à veiller sur mes yeux, tant à la maison qu'au dehors."

Avant sa dernière maladie, aux pénitences

communes, il ajoutait le jeûne du samedi en l'honneur de Marie; plusieurs fois par semaine, il portait des chaînettes de fil de fer garnies de pointes aigues, et se flagellait avec une discipline faite de cordes durcies.

Il sacrifiait quelque chose de chaque mets pour honorer les jeûnes de Jésus et laissait son dessert entièrement les mercredis, vendredis et samedis. On le voyait souvent prendre son repas assis par terre ou à genoux, prier les bras en croix; jamais, étant assis, il ne croisait les jambes ou les pieds, ou ne se tenait nonchalamment sur son siège.

Porter les yeux toujours baissés, garder un extérieur toujours composé et ses sens toujours réglés, se refuser sans ombre de tristesse toutes les joies sensibles qui se présentent, comme le faisait le serviteur de Dieu, c'est bien plus que les grandes pénitences extérieures, la marque d'une âme crucifiée à elle-même avec Jésus-Christ.

Il excella particulièrement dans la mortification des passions. Sa douceur fut remarquée dans tout le cours de sa vie. Ses compagnons de collège, comme ses confrères en religion, sont unanimes à dire: " On ne l'a jamais vu se fâcher." Ni dans l'entraînement des jeux, ni au milieu des taquineries ou reproches qu'il eut à subir, il ne s'irrita ou ne se troubla.

Il ne céda pas davantage à la tristesse, ni à l'abattement, mais dans toutes les épreuves, il conservait une pleine tranquillité d'âme; sa figure, sa démarche, ses paroles indiquaient toujours une maîtrise absolue et facile de tout lui-même.

La curiosité ne le dominait pas : s'il étudiait avec ardeur, c'était uniquement pour faire la volonté de Dieu et se rendre apte à sauver les âmes. Nul n'était moins que lui curieux des nouvelles du monde ou des secrets d'autrui. Si l'on considère l'attention soutenue avec laquelle il réprimait les écarts de ses sens, la diligence et la ferveur qu'il mettait dans toutes ses actions, la généreuse correspondance qu'il donnait à l'action de Dieu sur lui, le zèle de la vie commune qui l'enchaînait à tous les détails de la Règle, on n'aura pas de peine à convenir que sa vie religieuse fut une pénitence continuelle, et que vraisemblablement, par ce renoncement constant à lui-même, plus coûteux à la nature que les austérités corporelles, il a dû abréger la longueur de sa vie.

Le P. Alfred avait transcrit dans ses notes cette belle pensée : " La virginale pureté est un lis qui, pour croître et s'élever odorant et magnifique, ne se contente pas de l'eau féconde de l'oraison et des sacrements, mais veut encore être entouré des épines de la mortification et de la pénitence."

Pour continuer la même image, on peut dire que les épines de la mortification du P. Alfred ne furent pas longues, mais qu'elles furent nombreuses. Or, comme dit Louis Veuillot: “ Le petit sacrifice de tous les instants, l'obscur petit sacrifice des petites joies et des petites aises de ce monde est le plus grand de tous les sacrifices, lorsqu'il est soutenu et renouvelé avec un plein consentement du cœur. C'est le dernier comble de la grandeur humaine.”

Ce fut à ce comble de la grandeur humaine que s'est maintenu le P. Alfred par l'universelle modestie et la prudence surnaturelle qu'il a toujours observée.

CHAPITRE XXV.

SON RECUEILLEMENT.

“ La vie des membres de la Congrégation devra être un recueillement continuel. Pour acquérir cette vertu, ils auront d'abord à cœur l'exercice de la présence de Dieu et ils s'exciteront souvent à de courtes mais ferventes oraisons jaculatoires; ils aimeront aussi beaucoup la solitude, ne sortiront pas de leurs chambres sans nécessité,

et, par dessus tout, observeront le silence qui est si digne d'éloge dans les Instituts religieux." Tel est l'idéal que nos Règles nous proposent, et que le Père Alfred a réalisé dans sa propre vie. Il a commencé par se tracer un tableau détaillé d'un homme recueilli. Or, dans ce tableau, le Père Alfred, sans le savoir, faisait son propre portrait.

" L'homme recueilli est une règle vivante. En lui, tout est réglé: l'extérieur et l'intérieur. Sa vue inspire l'amour de la vertu, le désir de devenir meilleur. Sa démarche annonce un homme tout en Dieu. Elle n'est ni lente, ni précipitée, mais grave et modeste. Ses yeux baissés vers la terre annoncent un homme étranger aux choses d'ici-bas. La pensée de Dieu l'accompagne partout: " Marche devant moi et sois parfait," disait le Seigneur à Abraham. Cette parole des Saintes Ecritures se fait sans cesse entendre au fond de son cœur. Il sait que Dieu est partout, que son immensité remplit le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, mais il sait aussi que Dieu demeure à un titre spécial dans l'âme juste.

L'homme intérieur a un esprit, mais c'est pour penser à Dieu et non aux choses vaines qui dissipent le cœur. L'homme intérieur a un cœur, mais un cœur pour aimer Dieu seul, et pour désirer le voir aimé de tous les hommes. Un homme

recueilli a des yeux, mais c'est pour les fermer aux mondanités du siècle. Il a des oreilles, mais ouvertes seulement aux paroles saintes, aux discours pieux, et non pas aux choses frivoles dont se repaissent les mondains.

L'homme recueilli, quelles que soient ses actions, qu'il parle, rie ou marche, n'oublie jamais que Dieu le voit. Aussi tous ses actes sont-ils empreints de gravité et de douceur."

Tels sont les sentiments aussi beaux que justes du Père Alfred sur la nature et les heureux effets du recueillement; tel est aussi l'idéal qu'il s'est efforcé avec succès de reproduire dans sa vie. L'exercice de la présence de Dieu lui était habituel et donnait à toute sa conduite ce caractère de modération, de calme et de douceur qui révèle l'homme intérieur. Parfois dans ses conversations, il paraissait plus préoccupé de la présence d'un être invisible que des personnes avec lesquelles il s'entretenait. Lorsqu'il vaquait à la prière ou à quelque exercice spirituel, il s'absorbait dans un recueillement plus profond encore, il semblait qu'alors le monde entier disparaissait devant lui pour lui laisser entrevoir Dieu, le ciel et l'éternité."

Un soir qu'il récitait son chapelet, un confrère eut l'indiscrétion de tenter sa piété en cherchant à lui faire lever les yeux; ce fut peine per-

due, le P. Alfred resta sourd et aveugle devant le tentateur.

Qui dira les élans d'amour, les oraisons jaculatoires qui jaillissaient incessamment de son cœur! Quelques pages d'un règlement de vie, que nous avons retrouvées, nous en donneront une idée. Ce règlement est pour ainsi dire une série d'oraisons jaculatoires.

“ Comptant, écrit-il, sur l'infinie miséricorde de mon Sauveur, sur la puissante protection de ma mère Marie, sur le secours de St Joseph, de mon Père St Alphonse et de tous mes saints Protecteurs, je me propose de suivre ce petit règlement de vie.

“ Le matin, au premier son de la cloche, je me lèverai aussitôt, sans accorder un instant à la sensualité. Dans ce but, je fais un pacte avec ma bonne Mère, à savoir: que s'il m'arrive de n'être pas fidèle à ce bon propos, ce sera un signe que j'ai diminué en amour envers cette bonne mère.

“ Une fois levé, considérant mon extrême faiblesse dans le bien, j'élèverai aussitôt mon cœur vers Dieu, et, faisant le signe de la croix, je dirai avec le psalmiste: *Deus in adjutorium meum intende, Domine, ad adjuvandum me festina*, et *Gloria Patri*, etc., implorant ainsi le secours de Dieu pour la journée, le remerciant de m'avoir

préservé pendant la nuit, et de me donner encore ce jour pour le servir. Je dois considérer ce premier acte comme devant décider de toute ma journée. Si je le fais bien chaque matin, ma journée sera bonne. Car ce sont les prémices que Dieu demande de moi. Si je suis fidèle à les lui offrir de grand cœur, il sera fidèle à m'accorder toutes les grâces nécessaires pour bien passer la journée. Lui-même nous le promet par ces paroles : *Qui mane vigilant ad me, invenient me* : “Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouvent.

“ Ceci fait, je renouvellerai les promesses de mon Baptême, renonçant à satan, à ses pompes, à ses œuvres, et renouvelant mes vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, ainsi que mon vœu et serment de persévérance.

“ Je me consacre tout entier à votre cœur, ô adorable Jésus ! à votre cœur immaculé, ô Marie ! ainsi qu'à votre cœur, ô Saint Joseph ! Je vous consacre toutes mes actions et intentions, afin que, purifiées et perfectionnées dans votre très doux cœur, elles soient unies aux vôtres et offertes en louanges éternelles à Dieu le Père.

“ Saint Alphonse et tous mes saints confrères en religion, obtenez-moi votre zèle pour ma propre sanctification, et pour le salut des âmes.

“ Ange de Dieu, à qui la Bonté suprême a

daigné me confier, veillez sur moi, assistez-moi de vos bons conseils et dirigez mes pas, détournez-les du mal et portez-les vers le bien.

“ Je me vêtirai de la manière la plus modeste, considérant que Dieu me voit, ainsi que toute la cour céleste. En mettant ma croix, je baiserais les cinq plaies de Notre Seigneur, et je dirai cette oraison jaculatoire: Que je meure, Seigneur, par amour pour vous, qui avez daigné mourir par amour pour moi. En mettant mon chapelet à ma ceinture, je ferai cette prière: *Sub tuum præsidium confugimus*, . . . “ Nous nous réfugions sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu! ” Je ferai avec la plus grande ferveur possible, la prière de notre manuel, *Domine, Deus meus*, la considérant comme un acte devant influencer sur toutes mes actions de la journée. J'ajouterai après chacun des 3 Ave Maria cette oraison jaculatoire: “ O Marie, ma bonne Mère, par votre très pure et Immaculée Conception, purifiez mon corps et sanctifiez mon âme.”

Au sortir de ma chambre, je prendrai de l'eau bénite et je ferai le signe de la croix. En outre, je demanderai la bénédiction à Jésus, Marie et Joseph, et je les prierai de garder mon esprit, mon cœur et ma langue. A cet effet je dirai: “ Jésus, Marie, Joseph, donnez-moi votre sainte bénédiction, et veillez sur mes pensées, mes

paroles, mes affections.” C’est ce que je ferai en me signant sur le front, la bouche et la poitrine.”

Toute sa journée était parsemée de ces affections pieuses, et de ces saintes pratiques qui en avaient embaumé le matin. Nous en avons une nouvelle preuve dans les lignes suivantes :

“ Représente-toi, ô mon âme ! ton bien-aimé Sauveur dans ton cœur, assis comme sur un trône. Ecoute-le qui te dit : “ Aime-moi et je t’aimerai, pense à moi et je penserai à toi. Vivons ensemble, demeurons unis pour ne plus jamais nous séparer.”

“ Oui, Seigneur, soyez tout mon bien, tout mon amour et toute ma vie. Parlez, mon bien-aimé, votre pauvre serviteur vous écoute :

“ En moi se trouvent la joie, le bonheur et la paix. Heureuse l’âme qui l’a compris ! C’est chercher en vain que de les chercher ailleurs. Hors de moi, tout est tristesse, ennui, dégoût. Heureuse donc, oui, mille fois heureuse l’âme qui m’a trouvé. Elle possède un trésor auprès duquel tous les trésors de la terre ne sont rien. Pour toi, n’en cherche point d’autre que moi. Renonce à tout autre amour pour n’aimer que moi, ne détourne jamais ta vue du bien dont tu jouis en me possédant ; mais toujours recueillie en toi-même, pense sans cesse à moi.”

Quel bonheur éprouve l'âme recueillie ! Dieu est en elle et lui parle. Elle écoute sa voix, sans jamais s'en lasser.

“ L'âme recueillie dit encore le Sauveur, n'a qu'un désir, accomplir en tout ma sainte volonté. Son plus grand bonheur est de me plaire. Aussi, préfère-t-elle mille fois la mort plutôt que de déplaire à son bien-aimé. Tout ce qui sans lui est amer, devient doux, et tout en lui devient facile. Ma grâce la soutient, mon amour l'enflamme. Aimant son Dieu, elle désire toujours l'aimer davantage et s'afflige de le voir si peu aimé.

Si elle aime son prochain, c'est pour Dieu, pour lui seul. Aussi s'abstient-elle de parler mal de lui, de penser mal de lui, sachant qu'autrement elle déplairait souverainement à son Seigneur.”

Aussi de combien de restrictions l'âme recueillie s'exempte-t-elle ! La conversation habituelle avec son Dieu lui devient facile ! Car on converse d'autant plus familièrement avec Dieu qu'on est plus recueilli.”

Quant à son amour du silence et de la solitude, on ne peut mieux l'exprimer que par ce témoignage que lui rendent tous ses confrères : jamais en temps de silence on ne vit le Père Alfred dire un mot sans nécessité, jamais, non plus, on ne le vit sortir de sa cellule ou du monastère sans y être appelé par devoir ou par charité.



L'EXTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE STE-ANNE DE BEUPRÉ.

CHAPITRE XXVI.

SON ORAISON.

Si le P. Alfred fit tant de progrès dans la voie de la sainteté, il en est redevable à l'oraison. Il en a compris l'absolue nécessité pour devenir un saint. " Je dois, avant tout, dit-il, m'appliquer à l'oraison et à la prière. C'est par la prière que je parviendrai à pratiquer toutes les vertus; elle est en effet la source de toutes les grâces. C'est le sentier sûr et aisé qui conduit à la perfection. Telle fut la pratique des saints, et en particulier, de mon Père Saint Alphonse. Ils sont devenus de grands saints, parce qu'ils ont beaucoup prié. A leur exemple, je dois m'appliquer à la prière, supplier humblement Dieu de répandre dans mon âme sa grâce, et avec elle les vertus de foi, d'espérance, de charité, etc.... La vertu et la prière sont deux compagnes inséparables."

Pénétré de pareils principes, le P. Alfred, qui voulait devenir à tout prix un parfait religieux, ne négligea jamais ni la prière, ni l'oraison. La prière était son élément; il y revenait comme par instinct, dès que le devoir accompli lui en fournissait le loisir et l'occasion. On ne le rencontrait dans les corridors que le chapelet à

la main et la prière sur les lèvres. “ Abandonner l'oraison, c'est renoncer à ma perfection, ajoute-t-il, de plus la négligence dans l'oraison nous empêche de produire du fruit dans les âmes. Avec les plus heureux dons de la nature et les qualités les plus brillantes, l'homme apostolique n'est qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante, s'il n'a pas l'amour de l'oraison. L'outil le plus parfait ne sert pas sans la main de l'ouvrier, et quelque bien taillée que soit la plume, si l'écrivain ne la conduit, elle ne pourra jamais former le moindre caractère. Nous sommes les coopérateurs de Dieu, les instruments qu'il a choisis; nous devons concourir avec lui au salut du prochain. Or, c'est l'oraison qui nous met, comme un instrument docile, dans la main de Dieu, parce qu'elle est le seul moyen pour obtenir du ciel le secours qui nous est absolument nécessaire pour produire quelque bien dans les âmes. Lisons les vies des saints, et nous nous convainçons que jamais prédicateur ne fut puissant à ramener les pécheurs à la vertu, à moins d'avoir été fervent dans l'oraison. La raison pour laquelle on voit maintenant s'opérer si peu de salut dans certaines contrées de la terre, malgré le grand nombre d'ouvriers que le Seigneur y a placés pour travailler à sa vigne, c'est qu'ils méditent peu et rarement. Si les rédemptoristes réus-

sisser très bien dans leurs missions, c'est qu'ils sont avant tout des hommes de prière et qu'ils font beaucoup prier les fidèles. Je conclus de tout ceci que, si nous voulons remplir le double but de notre vocation, qui est notre propre sanctification et la sanctification du prochain, nous devons nous adonner à la pratique d'une prière fervente."

Maintes fois, il se propose d'être fidèle aux dévotions surérogatoires de son noviciat: "Dira-t-on que tout cela n'est bon que pour les novices, mais on doit rester novice toute sa vie, si l'on veut persévérer dans sa Congrégation."

En quittant le noviciat, ils transcrivit les prières indulgenciées du manuel des novices, sans doute dans le but de les réciter souvent. Chaque jour il récitait plusieurs chapelets; chaque samedi les psaumes de S. Bonaventure sur le nom de Marie. Cependant à la prière vocale, il joignait l'oraison mentale. Outre les trois demi-heures d'oraison que lui prescrivait la Règle, le P. Alfred consacrait encore de nombreux moments à la contemplation.

"Un rédemptoriste, disait-il, est avant tout un homme de prière." "Prier beaucoup de cœur et de bouche, écrivait-il dans une retraite. Faire de fréquentes et longues visites au S. Sacrement. Lire lentement et méditer profondément les pen-

sées qui me frapperont : telles sont les résolutions de cette retraite.”

Le P. Alfred aimait beaucoup la lecture spirituelle qui alimente la méditation. Cependant à la chapelle, on le voyait rarement un livre à la main. Agenouillé devant Jésus-Hostie, il se tenait immobile, les mains jointes, les yeux tout grands ouverts fixés sur le tabernacle ou sur une image de Marie. D'ordinaire il ne sortait de son repos en Dieu que lorsqu'un coup de cloche l'appelait à quelque office.

Homme de devoir, il savait quitter la prière et l'oraison pour accomplir la sainte volonté de son Dieu.

Ce n'était pas la consolation qu'il cherchait dans l'oraison, mais le bon plaisir de Dieu, et l'union de son âme avec la Vérité suprême et la Bonté infinie. Aussi n'abandonna-t-il jamais l'oraison au milieu de ses aridités, assez fréquentes surtout à une certaine époque de sa vie, lesquelles lui arrachèrent un jour ces plaintes amères :

“ Mon Dieu, voyez l'état où se trouve ma pauvre âme, elle ressemble à une terre que la pluie n'a pas visitée depuis longtemps.

Elle est éprouvée par la sécheresse. Que suis-je donc devenu ? Votre doux souvenir s'éloigne de plus en plus de mon esprit. Mon pauvre cœur n'est plus pour vous que de glace.

O mon Dieu ! mes péchés m'ont donc rendu indigne de votre présence, de votre consolant amour, de vos salutaires et intimes entretiens. Voilà donc à quoi mes infidélités m'ont conduit. J'ai abusé de votre bonté, de votre miséricorde, de votre charité à mon égard, c'est pourquoi je subis le châtiment de mon ingratitude. Seigneur, frappez-moi comme il vous plaît et aussi longtemps qu'il vous plaira, mais de grâce, ne m'abandonnez pas. Communiquez-moi les lumières, la force, le courage nécessaire pour que je ne succombe pas sous le poids de la lutte.

Et vous, mon tendre Rédempteur ! d'où vient donc que mon amour pour vous s'est affaibli ? me serais-je donc fermé l'entrée de votre cœur à cause de mes ingrattitudes ? Ah ! Jésus, ne me privez pas d'une entrée aussi salutaire. Ouvrez-moi votre cœur ; laissez-moi y puiser la lumière, la force, et l'encouragement. Faites-moi entendre cette douce parole : “ Mon fils, donne-moi ton cœur. ”

Après les jours de sécheresse, Dieu se montrait de nouveau à son serviteur, et en récompense de sa fidélité il l'abreuvait au torrent de ses consolations et embrasait son âme d'un amour de plus en plus ardent.

CHAPITRE XXVII.

SON ABNÉGATION.

Le but de l'Institut du Très Saint Rédempteur, selon les paroles mêmes de son Fondateur, est de suivre d'aussi près que possible les traces et les exemples de Jésus-Christ qui a passé en ce monde une vie détachée et mortifiée, pleine de souffrance et de mépris. Par conséquent, celui qui prend la résolution d'entrer dans notre Congrégation, doit prendre en même temps celle d'y souffrir, et de se renoncer à lui-même, conformément à ce que Notre Seigneur Jésus-Christ a déclaré à ceux qui veulent se mettre parfaitement à sa suite : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.

Il faut donc que le rédemptoriste prenne la résolution de souffrir, et de souffrir toutes sortes de peines extérieures et intérieures. Il doit se résoudre à se vaincre en tout, banissant de son cœur, toute inclination qui n'a pas Dieu pour principe et pour fin.

St Alphonse demande surtout à ses enfants de se détacher de quatre choses :

- 1° Des commodités de la vie;
- 2° De ses parents;
- 3° De l'estime propre;
- 4° De la volonté propre.

Sans crainte de nous tromper, nous pouvons affirmer que le P. Alfred a excellé dans ces différentes sortes de détachements.

Nous avons vu dans le chapitre où il fut question de sa pauvreté, combien il était vraiment détaché des commodités de la vie.

Il brilla aussi par son détachement de ses parents et de sa patrie. Il fit bien voir ce détachement lorsqu'il quitta son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses amis et sa patrie pour aller s'enfermer dans un cloître à onze cents lieues du Canada. Il pouvait s'attendre à ne plus revoir son père déjà affligé de la maladie qui devait le conduire au tombeau : Quatre ans environ après son départ, il apprend en effet que la mort n'est pas éloignée, et il écrit : " Bien cher père, je ne cesse de vous recommander à Dieu dans mes prières. Le Seigneur vous éprouve, c'est parce qu'il vous aime, et veut vous donner une plus belle couronne en paradis.... Jetez souvent les yeux sur la croix, sur l'image de la Sainte Vierge et prenez confiance."

Peu après, il apprit la douloureuse nouvelle; il s'affligea sans doute d'avoir perdu l'espoir de

revoir son digne père sur la terre, mais il se consola par la pensée de la pieuse mort qui a sans doute ouvert le ciel à ce brave chrétien; et se réjouit de faire partie de la nombreuse communauté de Beauplateau dont toutes les prières, communions et occupations devaient être appliquées, selon la règle, pour le repos de l'âme de son père bien-aimé. Dans une belle lettre de condoléance à ses parents, il s'efforce d'adoucir par le baume de l'espérance chrétienne la blessure de leur cœur et les engage à honorer la Ste Vierge à l'exemple du regretté défunt. " J'ai été bien consolé, dit-il, d'apprendre que mon père a fait une si belle mort. J'en remercie le Seigneur de tout mon cœur. Il est mort un samedi, jour consacré à la bienheureuse Vierge Marie; il a été aussi enterré un jour de fête de cette douce Reine. On voit par là que cette bonne mère a voulu récompenser mon bien-aimé père de la dévotion qu'il a toujours eue pour elle. Ce qui doit nous engager, à l'exemple de notre père, à prier beaucoup la bienheureuse Vierge afin d'obtenir pour nous-mêmes une bonne mort. J'ai communie à son intention le jour de son enterrement. Si j'ai le bonheur de devenir prêtre, ma première messe sera pour son soulagement.... Je dois remercier ma bonne mère du dévouement qu'elle a montré en soignant mon père. Le bon Dieu saura bien la récompenser; courage,

chère mère, supportez avec patience la croix que le Seigneur vient de vous envoyer. Cherchez votre force dans la prière.”

Son second noviciat terminé, devenu missionnaire depuis deux ans, miné déjà par la phtisie, il ne songeait aucunement à demander à retourner au Canada, et à revoir ses parents. Il se tenait dans une parfaite indifférence, laissant tout entre les mains de Dieu. Sa mère lui ayant écrit qu'elle souhaitait vivement son retour, il lui répondit :

“ Je ne sais pas quand je prendrai mes ailes pour m'envoler vers le Canada. Attendons que Dieu nous le dise.”

N'allons pas croire que par ce parfait détachement le Père Alfred perdit toute affection pour ses proches, tout au contraire. Mais en fervent religieux, le Père Alfred aimait ses parents pour Dieu et en Dieu. Avant tout, il voulait le bon plaisir de Dieu, et à ce bon plaisir il subordonnait tout, même ses affections les plus chères et les plus légitimes. Du reste, il montra son amour pour ses parents en les recommandant souvent à Dieu et en leur donnant, par lettre, de salutaires conseils et de grands encouragements. Car, comme il arrive d'ordinaire aux religieux, le P. Pampalon fut appelé à prendre part aux douleurs de sa famille plus qu'à ses joies; il sut d'ailleurs la consoler et l'encourager dans toutes ses épreuves.

Le Père Alfred brillait encore par son détachement de l'estime propre. Il comprenait qu'un vrai religieux doit être mort à l'estime de lui-même; voilà pourquoi il fit une guerre acharnée à l'orgueil que nous portons tous en nous-mêmes. Comme nous l'avons dit en parlant de son humilité, il entretenait de bas sentiments de lui-même, ce qui le portait à se tenir à l'écart, à choisir la dernière place, à souffrir en paix l'oubli, le mépris, les contrariétés, et à se complaire même dans les humiliations. Une certaine difficulté de langage qu'il ne savait pas toujours vaincre, lui attira un jour une humiliation qu'il supporta avec sa vertu habituelle.

Le Préfet du Second Noviciat, ignorant cette infirmité, lui fit un jour à l'occasion d'un exercice de déclamation une assez sévère réprimande: Le P. Alfred la reçut en silence, les yeux baissés, sans proférer un seul mot d'excuse. Mais un charitable confrère instruisit l'auteur de la correction, qui s'empressa de consoler celui qu'il avait repris à contre-temps.

Nul mieux que lui ne se montra détaché de la volonté propre. Il était vraiment dans les mains de ses supérieurs comme une cire molle qui se laisse manier et façonner à volonté; comme une docile brebis qui, sans jamais murmurer, suit son pasteur partout où celui-ci la conduit. Jamais

on n'entendit tomber de ses lèvres ces mots : je veux ou je ne veux pas. Quoique passionné pour l'observance régulière, il acceptait sur un mot des supérieurs les dispenses nécessitées par sa maladie. C'était vraiment un homme sans volonté propre, sans autre désir que celui d'accomplir toujours et en toutes choses la sainte volonté de Dieu manifestée par celle de ses supérieurs.

On aurait pu croire que l'abnégation de lui-même lui était très facile et comme naturelle. Non ; pour lui comme pour tout serviteur de Dieu la vertu solide fut la récompense d'un long, généreux et persévérant combat contre le monde, le démon et ses propres passions.

C'est ainsi qu'aux derniers jours de sa vie, accablé de toutes manières par la souffrance, on l'entend s'écrier : “ Mes douleurs sont grandes, ô Jésus ! mais je ne veux pas me plaindre, donnez-moi la patience.” C'est aussi pendant ces jours qu'il dit à un confrère : “ Il faut souffrir pour payer à Dieu les grandes grâces qu'il nous a faites, surtout celle de la vocation.” Il parlait sans doute d'expérience, afin de nous animer au combat.

On peut certifier que la pensée de l'éternité a été pour le P. Alfred un grand moyen de patience et de sanctification. Cette pensée, on la trouve ainsi formulée en bien des endroits de ses

écrits: *Adhuc modicum, post hoc autem æternitas.* “ Encore un peu de temps, ce sera l'éternité.” Cette pensée de l'éternité que St Bernard appelle la grande pensée, le Père Alfred la méditait durant ses retraites, et s'en pénétrait de plus en plus; elle était pour lui une lumière dans les peines intérieures et une force dans les combats de la vie: elle fit de lui un homme du ciel qui ne s'attache pas plus à la terre que le pèlerin ne s'attarde aux hôtelleries, où il séjourne un moment, et qu'il quitte bientôt pour continuer sa course vers d'autres contrées.

CHAPITRE XXVIII.

SA DERNIÈRE ANNÉE ET SA MORT.

Au déclin du jour, le soleil avant de disparaître à l'horizon, manifeste une dernière fois l'énergie de son foyer en empourprant le ciel de ses feux et en le revêtant de mille couleurs plus vives et plus marquées. De même la maladie, loin d'obscurcir la vertu de notre héros, va le mettre dans une plus grande lumière et en faire un objet d'édification et d'admiration pour tous ceux qui l'ont approché pendant la dernière année de son pèlerinage terrestre.

A son arrivée dans le monastère de Sainte-Anne de Beaupré en 1895, malgré la maladie, il se disposa à affronter les labeurs de la vie apostolique. Ayant été désigné pour faire les prières et prêcher, un soir du mois d'octobre, il composa en conséquence un beau sermon, plein de piété, sur Marie et son Rosaire; malheureusement, les forces lui manquèrent, et il n'eut pas la consolation de le prêcher jusqu'au bout. Incapable désormais de se livrer aux travaux du ministère, il passa son temps à prier et à faire de pieuses lectures. Durant cette année qui précéda sa mort, il lut les six premiers volumes des Petits Bollandistes. L'exemple des Saints l'excitait sans cesse à ne vivre que pour Dieu, et, comme eux, à ne désirer que le bon plaisir divin. Dans sa dernière lettre à ses parents, à l'occasion du jour de l'an, il leur disait, en parlant de sa maladie: " Que la sainte volonté de Dieu soit faite! Soit que nous vivions, soit que nous mourrions, nous appartenons à Jésus-Christ. Je vous engage donc à prier pour moi, afin que je puisse supporter avec patience les peines de cette vie, et me conformer en tout au bon plaisir de Dieu."

On le confia aux soins d'un habile médecin qui constata qu'un de ses poumons était dans un état de complète corruption, et que l'autre commençait également à se décomposer. Cette nou-

velle n'effraya aucunement le Père Alfred. Toujours il parla de la mort comme d'une amie; car, pour lui, mourir rédemptoriste était un vrai bonheur. Cependant, le mal alla toujours en augmentant; il lui fallut bientôt abandonner sa chère cellule pour entrer à l'infirmierie. C'était le 5 février, un mercredi, jour consacré à Saint Joseph, patron de la bonne mort. Ce changement de demeure ne lui donna aucune idée sombre et triste. Il s'y montra tel qu'on l'avait toujours vu: content de tout, acceptant avec la même égalité d'âme l'amer et le doux. Jamais il ne refusa un remède quelle que fût son amertume. Les repas étaient pris par lui avec la même indifférence. Tous ses confrères étaient unanimes à dire que le P. Alfred était le malade le plus facile à soigner qu'on put trouver.

Le malade passait ses journées et ses nuits à tousser, et, malgré de longues insomnies, il paraissait toujours gai et jovial. Dans sa toux déchirante, lui arrivait-il parfois d'expectorer du sang, il n'en témoignait aucune alarme. Il déclara un jour à un confrère, que, pour lui, cracher le sang ou boire de l'eau, c'était la même chose. Le même confrère lui dit une autre fois de ne plus tousser. " Mais il faut que je tousse, lui répondit-il, avec un air souriant, cela me fait faire un peu de purgatoire ici-bas; laissez-moi tousser pour l'amour de Dieu."

Il se confondait en remerciements pour la moindre marque d'attention et dissimulait adroitement tout manque d'égard.

La fin de ses maux approchait : il put clairement constater les progrès de sa maladie. Au commencement du mois d'août, apparût l'hydroisie. Elle commença par les pieds, gagna peu à peu les jambes et le corps. Le visage lui-même changea d'aspect et se gonfla.

Le 12 août, sur l'avis de son médecin et selon son propre désir exprimé depuis six jours, le Père Alfred, après avoir dit la sainte messe, reçut l'Extrême-Onction, des mains du R. P. Joseph Billiau. Il répondit à haute voix à toutes les prières de la cérémonie.

Après la cérémonie, il nous dit : “ Me voilà maintenant soulagé de corps et d'âme.” “ Mais, lui répondit-on, on aurait pu attendre.” — “ On ne se repent jamais d'avoir été trop prudent,” répliqua-t-il, avec un sourire sur les lèvres.

Le cher malade vit arriver la mort avec calme, et la plus parfaite résignation. Il put dire la messe jusqu'au dernier jour de l'octave de l'Assomption, quoiqu'avec la plus grande difficulté. Le saint sacrifice était sa vie, sa consolation et son bonheur au milieu de ses excessives souffrances. Quand il ne lui fut plus possible de monter à l'autel, il eut au moins la joie d'assister à une messe dite à la chapelle de l'infirmierie, et

de recevoir chaque matin la sainte communion, jusqu'à l'avant-dernier jour de sa vie. Malgré sa faiblesse extrême, c'était à genoux qu'il recevait son Dieu d'amour.

Il fut assidu à réciter son bréviaire jusqu'au 16 septembre; jusque-là, il n'avait pas voulu s'en exempter, malgré les grandes fatigues qu'il en éprouvait.

Il passait sa journée dans un fauteuil, s'unissant d'esprit et de cœur avec Jésus et Marie, égrenant son rosaire, et son chapelet de Notre-Dame des sept douleurs, de l'Immaculée Conception et du Sacré-Cœur de Jésus. De plus, chaque jour, il récitait les psaumes de St Bonaventure en l'honneur du nom de Marie, et lisait les prières de la recommandation de l'âme. Au son de l'horloge, il était fidèle à saluer sa mère du ciel par un "Ave Maria."

Plus d'un étranger demanda à voir le malade pour implorer le secours de ses bonnes prières. Plusieurs évêques venus en pèlerinage à la Bonne Ste Anne, le virent et furent grandement édifiés de sa douce et calme résignation à la volonté de Dieu. Ils recommandèrent à ses prières leurs personnes et leurs diocèses.

Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, qui affectionnait le P. Alfred, lui dit un jour, en plaisantant: "Mais, Père, que faites-

vous de bon toute la journée?” “Monseigneur, répondit-il, je prie et je souffre. St François de Sales a dit: les uns travaillent, les autres sont travaillés; moi, je suis un de ces derniers, me voilà travaillé par la maladie.”

Le 22 août, il fit, dans le silence le plus rigoureux, sa retraite du mois, la dernière de sa vie. Le lendemain, on le conduisait au parloir dans un fauteuil. Il vit pour la dernière fois, sa mère et quelques autres de ses parents; il les entretint avec une douce jovialité, et leur donna la bénédiction demandée. On se dit au revoir au ciel. Sa mère répandit beaucoup de larmes lors des adieux, mais le cher Alfred demeura calme, ne voulant rien trahir de son émotion.

Le 26 août, son médecin lui fit une opération douloureuse; il la supporta avec un courage admirable. Il avait auparavant averti sérieusement le docteur qu'il ne tenait pas à ce qu'on prolongeât sa vie et qu'il espérait bien qu'on ne lui donnerait pas de morphine pour apaiser ses douleurs. Ceux qui venaient le voir et lui demandaient comment il se portait, recevaient toujours cette même réponse: “ Comme le bon Dieu le veut.”

“ Avant mes missions, rapporte le R. P. Billiau, j'avais coutume d'aller le trouver pour recommander les travaux apostoliques à ses fer-

ventes prières, et jamais il ne lui est échappé une parole "*de regret*" de ne pouvoir donner de missions, ni même d'exprimer le désir de se livrer à ces travaux. Il ne subissait pas simplement avec patience son état de maladie, mais s'y plaisait par sa conformité à la volonté divine. Il m'arrivait souvent de m'entretenir longuement avec lui; un jour nous parlions des missions étrangères; il était rumeur dans ce temps que les rédemptoristes belges prendraient le Congo comme terrain de mission. Je lui dis avec toute la sincérité et l'ardeur de mon âme: " Ah! cela ferait mon affaire ces missions-là! " — Le cher malade m'écoutait, puis pendant que je parlais avec effusion de ces missions lointaines, il lève doucement les yeux vers moi; car il était couché et souffrait beaucoup ce jour-là: " Vous irez et y serez Supérieur, me dit-il." — Je ne pris pas la chose au sérieux, et ne pensais plus à cette parole, quand deux ans et demi plus tard, je fus nommé premier Supérieur de nos missionnaires au Congo.

Souvent depuis, je me suis rappelé de cette coïncidence, et cette pensée m'était un encouragement dans les labeurs de nos pénibles débuts sur le sol africain.

Puisse le serviteur de Dieu, qui me semblait voir à l'avance ce vaste champ de l'apostolat de ses confrères, appeler les bénédictions de Dieu sur ces travaux."

A l'occasion du neuvième anniversaire de ses vœux le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge Marie, plusieurs confrères vinrent lui offrir un magnifique bouquet de fleurs naturelles. Il fut touché de cette bienveillance fraternelle, et remercia ses confrères de leur bonté à son égard. Il plaça le bouquet au pied de l'image de Notre-Dame des douleurs.

Selon sa pi' use coutume de composer une prière aux fêtes de la sainte Vierge, en ce jour béni de la naissance de Marie, il prit l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours que lui avait donnée le T. R. P. Kockerols, ancien Provincial, la plaça sur ses genoux et inscrivit, comme encadrement à l'image, ses principes de dévotion à Marie: " Connaître Marie, aimer cette bonne mère d'un amour constant, être reconnaissant pour ses bienfaits, la servir avec une grande fidélité: c'est la vie de la grâce en ce monde, et la vie de la gloire dans l'autre."

Puis, au revers, il écrivit son acte de consécration à l'auguste famille de Nazareth. Nous ne pouvons le passer sous silence, puisque ce sont ses dernières paroles écrites:

" O Jésus, mon bien-aimé Rédempteur! O Marie, ma bonne mère! ô Joseph, mon glorieux Protecteur! me voici prosterné à vos pieds. Daignez agréer l'offrande que vous fait de tout lui-

même le plus indigne de vos serviteurs. Je renouvelle les promesses de mon Baptême et de ma profession religieuse, renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et renouvelant mes vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, ainsi que mon vœu et serment de persévérance; je me voue entièrement à votre service, vous consacrant mon esprit avec toutes ses pensées, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens, ainsi que toutes mes actions et toutes mes souffrances, me proposant de tout faire et de tout souffrir en vue de la plus grande gloire de Dieu, en vue de ma propre sanctification, et en vue de la sanctification du prochain. Le tout, en union avec vous: *ex amore Jesu, Mariæ et Josephi.*

Ainsi donc, mon bien-aimé Jésus, ma bonne Mère Marie et mon glorieux saint Joseph, je suis tout à vous; à vous, sans retour, sans réserve, sans partage, à la vie, à la mort. En retour, je ne désire qu'une chose, c'est que vous me soyez propices pendant le cours de ma vie, et spécialement à l'heure de ma mort.

“ O saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph! gravez-vous au fond de mon cœur, afin que j'exhale mon dernier soupir en vous prononçant. Ainsi soit-il.”

Il récita ce bel acte de consécration tous les jours jusqu'à sa mort, soit de lui-même, soit avec

l'aide du frère qui le soignait. Souvent il se recommandait à la Bonne Ste Anne, pour lui demander, au déclin de la vie, force et courage dans ses peines; chaque jour, il se faisait apporter sa relique et la vénérât pieusement.

Un jour qu'on lui suggérât de demander à notre glorieuse patronne de passer une bonne nuit, il répondit: " Que la volonté de Dieu soit faite! les nuits appartiennent au Seigneur."

Une dizaine de jours avant son trépas, il nous dit que la Bonne Ste Anne lui avait rendu un grand service en ne lui obtenant pas sa guérison.

Le 12 septembre, son frère, étant désigné pour aller prêcher une retraite, lui manifesta son intention de demander un remplaçant au supérieur. " Non, répondit-il, va en mission; imite les saints missionnaires qui apprenaient la mort de leurs parents au milieu des travaux apostoliques, dans l'exercice de la charité."

Son frère partit donc en lui recommandant fortement de ne pas mourir avant son arrivée. Ses vœux furent exaucés.

Le Père Alfred demeura tout le mois de septembre entre la vie et la mort. Son estomac se refusant de plus en plus à toute nourriture, l'affaiblissement augmenta graduellement. Le repos forcé et continu des derniers mois avait fait de

son corps une immense plaie. Il faisait pitié à voir; cependant, jamais il ne perdit le doux sourire de résignation qui effleurait ses lèvres, et c'était réellement avec joie qu'il entrevoyait sa dernière heure.

La mort, ah! oui, il y avait longtemps qu'il soupirait après elle, afin de pouvoir s'unir plus intimement à Dieu. Souvent on l'entendit répéter ces paroles de St Paul: *Cupio dissolvi et esse cum Christo*: " Je désire être dégagé des liens du corps, et être avec le Christ." Ses ardents soupirs d'amour allaient bientôt être écoutés, son exil touchait à sa fin. Dans les derniers jours, un Père et un Frère se trouvaient continuellement à son chevet, le veillaient jour et nuit. Le 19 septembre, on crut qu'il allait trépasser, tant il paraissait faible. Dans la soirée, il eut quelques moments de répit. Il nous fit alors un bel entretien sur la vocation religieuse et le bonheur de mourir dans la Congrégation.

"J'espère que nous nous reverrons rédemptoristes, disait-il avec gravité. Mourir rédemptoriste c'est la plus belle mort que nous puissions faire, car St Alphonse a vu toutes prêtes les couronnes réservées à ceux qui vivent dans la régularité et qui meurent dans l'Institut."

Et, comme transporté au ciel, il ajoutait:

“ Je viendrai moi-même vous ouvrir les portes du paradis, et je changerai votre pauvre habit de rédemptoriste contre une robe ornée de diamants et de perles précieuses. Nous devons faire tous nos efforts pour persévérer et mourir rédemptoristes. Tous doivent gagner leur vocation; les uns ont leurs épreuves avant d’entrer en religion; les autres après. Il est arrivé que, plusieurs, cédant aux tentations du démon, ont perdu leur sublime vocation, et, malheureusement n’ont ouvert les yeux qu’après l’avoir abandonnée. Pour persévérer, il faut un grand esprit de prière, un grand amour envers la sainte Vierge, l’ouverture du cœur et la patience.”

Le Père Alfred eût été content de mourir le 20 septembre, jour de la Fête de Notre-Dame des sept douleurs. La veille, il avait dit au frère infirmier: “ Si Marie voulait venir me chercher demain! ” — “ Vous iriez tout droit en paradis, répliqua le frère.” — “ Oui, répondit le malade, si la sainte Vierge offre ses douleurs pour moi.” A minuit sonnant, il salua la Reine des martyrs par des Ave Maria, entremêlés d’invocations chères à son cœur, telles que: Notre Dame du Perpétuel Secours, Marie Immaculée, Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame du Bon Conseil, saint Joseph, Bonne Ste Anne, etc., auxquelles il répondait lui-même: priez pour nous.

Durant les derniers jours de sa vie, il fit réciter par son frère toutes ses prières quotidiennes et cela à haute voix et lentement, afin qu'il pût les suivre avec plus de facilité.

Le 21 septembre, vers 5 heures et demie du soir, le cher malade eut une crise; les confrères accourent aussitôt dans sa chambre, entourent son lit et récitent les prières des agonisants. Revenu à lui, il demanda pardon des alarmes qu'il leur causait; le pardon était bien facile à donner, car chacun désirait assister cet ange de la terre dans les derniers instants de son séjour au milieu d'eux.

Aux derniers jours, il eut beaucoup à souffrir de la soif; il ne dormait plus, ne reposait plus. Voulait-on lui donner une meilleure position, on ne réussissait pas, on l'asseyait malheureusement sur ses plaies. “ Que Dieu soit mille fois béni! ” s'écriait-il alors. Ou bien: “ Je veux souffrir par amour pour Jésus.”

Le corps souffrait, mais l'âme se réjouissait à la pensée qu'il supportait quelque chose pour Dieu, comme il le déclara à son directeur de conscience, le P. Tielen.

Un jour il demanda à ce Révérend Père s'il allait bientôt mourir. “ Encore quelques jours,” fut la réponse. — “ Mais, dit tout naïvement le malade, vous ne voulez donc pas que je meure;

oh! je désire tant aller voir la sainte Vierge.” Et il ajouta: *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat*: “Cependant que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne.” De temps en temps, surtout quand les souffrances devenaient plus fortes, il demandait des prières, afin qu’il pût être courageux jusqu’à la fin.

Pendant les huit derniers jours, il supplia la sainte Vierge de venir le chercher. Il soupirait sans cesse après celle qu’il aimait tant.

Une fois, se trouvant seul avec le frère infirmier, il lui déclara qu’il avait extrêmement aimé Marie. Un autre jour il répondit à un frère candidat qui lui demandait s’il avait beaucoup aimé la bienheureuse Vierge Marie. “Oui, oui, je l’ai toujours aimée, je l’ai toujours priée, cette bonne mère. Et sachez-le, mon frère, c’est la dévotion à Marie qui vous conservera le grand don de la vocation, priez Marie constamment et vous persévérerez.”

Une fois, on s’avisa de lui demander quel jour il voulait mourir. Il répondit: “Je serais fort aise de mourir un samedi ou un jour de fête de la Ste Vierge, mais le principal, c’est de bien mourir. Je mourrai quand Dieu voudra.”

Le 25 septembre, les premiers juvénistes de notre Vice-Province arrivèrent au monastère de Ste-Anne de Beaupré. On annonça cette bonne

nouvelle au Père Alfred. Il les bénit de tout son cœur et offrit à Dieu ses fatigues et ses souffrances pour la prospérité du juvénat.

Quatre jours avant sa mort, il apprit du médecin qu'il ne lui restait plus que quelques jours à souffrir; il le remercia cordialement de tous ses bons soins.

Supérieurs et confrères se recommandaient à ses prières, estimant avoir affaire à un saint; et même son recteur n'hésitait pas à déclarer qu'il invoquerait le Père Alfred immédiatement après sa mort. Le vénéré malade acceptait volontiers toutes les commissions qu'on lui donnait pour le ciel, et promettait de s'intéresser à la Congrégation et à tous ses confrères.

Le 29 septembre, veille de sa mort, il passa une nuit bien pénible, mais supportée avec une résignation parfaite à la volonté divine. Au matin, on lui demanda quelle grâce spéciale il voulait qu'on sollicita pour lui durant la sainte messe. "La volonté de Dieu," fut toute sa réponse. C'est à cette messe qu'il reçut, pour la dernière fois, le pain de la vie éternelle.

Dans l'après-midi, il reçut la visite du T. R. P. Catulle, vice-provincial, qui recommanda à son confrère les intérêts de la Vice-Province, et l'encouragea à mettre sa confiance en Marie, l'assurant que la Ste Vierge viendrait l'assister à

ses derniers moments; il partit en lui donnant sa bénédiction. Cette visite fut une douce consolation pour le cher malade. Le Père Alfred offrit aussi le sacrifice de sa vie pour la prospérité de toute la Province Belge. Une de ses dernières paroles fut pour les chers étudiants de Beauplateau. Il leur donna ce conseil: “ Qu'ils vivent de telle sorte qu'on puisse dire d'eux comme de Jésus-Christ, qu'ils ont bien fait toute chose.”

De temps en temps, dans la journée, on lui entendait dire: “ Marie, ma bonne mère, venez donc me chercher! Je veux aller au ciel pour vous voir, mais quand Dieu le voudra.”

Vers 4 heures de l'après-midi, il proféra ces paroles d'un amant du divin Crucifié: “ Qu'on est heureux de souffrir! ” A six heures et demie du soir, sous l'impression qu'il va rendre le dernier soupir, ses confrères se rendent aussitôt à son chevet. Tout à coup ils lui entendent dire: “ O bonne, ô douce, ô tendre Marie! venez me chercher. Ce n'est pas qu'il m'en coûte de vivre, je suis même prêt à souffrir jusqu'au jugement dernier; mais je désire vous contempler, ô aimable Marie! venez me chercher pour l'amour de tous ceux qui m'entourent.

Miséricordieux Jésus, votre justice est infinie, ayez pitié de moi, pardonnez-moi; pardon pour tous les péchés de ma jeunesse. O divin Sau-

veur, mon espérance est dans vos mérites. Après Jésus, c'est en vous, ô Marie! que je mets ma confiance. Pardon, ô Marie, pardon pour ma lâcheté à vous servir, je ne vous ai pas encore assez aimée, ô tendre mère, priez, priez pour moi."

Puis un confrère lui suggéra des invocations qu'il répéta.

Le 30 septembre, peu après minuit, le Père Alfred dit à celui qui veillait: " C'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas? Je me rappelle que c'est un mercredi que je suis entré à l'infirmérie. Je vais mourir aujourd'hui sous la protection de St. Joseph, Patron de la bonne mort; n'est-ce pas un beau jour? " — Veuillez me donner son image, ajouta-t-il. On la lui donna et il la baisa avec amour. Il pressait sur son cœur l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours et son crucifix de mission.

A une heure et demie de la nuit, il entonna de toute la force de sa voix le *Magnificat*, et le chanta entièrement avec le *Gloria Patri*.

Le cantique terminé, il s'écria: " Vivent Jésus, Marie, Joseph! vive Ste Anne! vive St Alphonse! vive le paradis! "

Un confrère lui dit: " Mon Père, vous allez vous fatiguer en parlant si fort. " — " Comment me fatiguer, répondit-il, en présence du Paradis? "

Il se tut pendant une demi-heure, puis prononça distinctement les actes de foi, d'espérance, de charité, de remerciement et de contrition.

A deux heures, il reçut l'absolution générale et entra en une tranquille agonie vers 6 heures du matin.

Un peu avant 8 heures, le P. Alfred ouvrit les yeux, les éleva vers le ciel, un sourire angélique effleura ses lèvres et il exhala doucement sa belle âme. Huit heures sonnaient à l'horloge du Monastère.

Il tenait alors en main son crucifix de mission, ses saintes Règles, son rosaire, ses images de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de St Joseph. Son chapelet de Notre-Dame des sept douleurs lui pendait au cou. C'est ainsi que ce parfait rédemptoriste avait voulu mourir, les armes à la main. Il avait vingt-huit ans, dix mois et six jours.

A peine le Père Alfred Pampalon eut-il rendu le dernier soupir, et le glas funèbre, annoncé sa mort dans la paroisse de Ste-Anne de Beau-pré, que partout on entendit dire : un saint vient de mourir, le saint est mort, c'est la mort d'un ange, d'un serviteur de Marie.

Le jour de sa mort, à une heure et demie de l'après-midi, on fit la levée du corps, et la dépouille mortelle fut transportée à la sacristie pour être exposée à la vue du public.

Dès le premier jour, les paroissiens vinrent en grand nombre prier autour de ses restes mortels; mais, à la vue de cette figure angélique, à la pensée de sa vie si vertueuse et si parfaite, ils étaient plutôt portés à l'invoquer et à lui demander des grâces qu'à prier pour son âme.

On fit toucher à ses mains, et à ses habits des chapelets, des médailles et autres objets de piété. Une partie de sa soutane fut partagée entre les parents, les amis et des étrangers. Un grand nombre de personnes ont réclamé un souvenir du bon Père Alfred.

Le service eut lieu le 2 octobre, fête des Saints Anges Gardiens, dans la basilique de Sainte-Anne. Le maître-autel était tout orné de fleurs blanches, emblèmes de la pureté du vénéré défunt. Le Révérend Monsieur Antoine Pampalon, son frère, professeur au collège de Lévis, chanta le service; il était assisté du Révérend Père Pierre Pampalon comme diacre et du Révérend Père Saint-Pierre comme sous-diacre. Le corps, placé au milieu du chœur et soulevé un peu hors du cercueil, pouvait être vu de tous les fidèles. Le calme et la sérénité de sa figure semblaient dire à tous: " Le temps de l'épreuve a cessé pour toujours: à moi maintenant le repos, la récompense et le bonheur éternel."

Toute la paroisse avait voulu assister à son

service; il y eut aussi un grand concours de prêtres, de parents et d'amis. Pendant que le chant du *Libera* faisait résonner la voute de la Basilique, ceux qui étaient chargés de fermer le cercueil, remarquèrent, en mettant le corps en place, que les membres du défunt étaient flexibles comme ceux d'un vivant. Enfin la dépouille mortelle fut portée à sa dernière demeure, au caveau des Pères Rédemptoristes situé au-dessous de l'autel de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Le corps du défunt occupe un loculum correspondant au côté de l'Evangile de cet autel.

CHAPITRE XXIX.

REPUTATION DE SAINTETE.

Les faveurs et les miracles attribués à l'intercession du P. Alfred, encore plus ses vertus héroïques et notre affection fraternelle nous décidèrent à publier la biographie de ce saint religieux. Ce fut la première édition du présent ouvrage. A cette occasion, des témoignages sur les vertus du serviteur de Dieu furent sollicités et obtenus des confrères; et des comptes-rendus du livre parurent dans les diverses publications.

Ce fut de part et d'autre un concert d'éloges à la gloire de notre héros.

Les supérieurs, les nombreux confrères qui l'ont connu, des personnages éminents ou compétents qui ont lu sa vie, n'hésitent pas à l'appeler un vrai saint, digne d'être imité et invoqué. Plusieurs même expriment l'espoir de sa future canonisation. Certaines de ces paroles ont trop d'autorité pour que nous ne les reproduisons pas.

C'est d'abord, Sa Grandeur Mgr Bégin qui l'a visité durant sa dernière maladie. Il écrit en 1906 :

“ Tous ceux qui ont connu ce fervent religieux en font d'interminables et enthousiastes éloges; ils nous disent carrément: c'était un saint. Quand je l'ai vu à Sainte-Anne, au cours de sa dernière maladie, si fervent, si résigné à la volonté de Dieu, si détaché de la terre, tout entier aux choses du ciel, il m'a laissé l'impression d'un vrai homme de Dieu, d'un prédestiné. Il me semble qu'une si belle âme a dû être admise de suite aux joies du paradis et peut nous obtenir bien des grâces.”

Le T. R. P. Van Aertselaer, son Recteur à notre maison d'études, et devenu plus tard Provincial en Belgique, désirait le voir de plus en plus connu pour la plus grande gloire de Dieu et de notre Congrégation: “ Je vous le dis en toute sincérité, quoique je sois assez lent pour voir des miracles dans des faits un peu extraordinaires,

je ne serais nullement surpris si l'on obtenait de vrais miracles et même des miracles de premier ordre par son intercession. J'ai été à Rome il y a quelques jours et le R. P. Dubois m'en parlait dans le même sens. Vous faites bien d'annoter toutes les faveurs qu'on lui attribue."

Le R. P. Strybol, jadis son préfet spirituel, partage les mêmes sentiments: " Puis-je vivre assez longtemps, je ne dis pas pour l'honorer sur les autels, mais pour savoir qu'on a commencé *le procès ordinaire de l'examen de ses vertus*. Tous les *prodiges* que Dieu opère par l'intercession du cher défunt *ne m'étonnent pas. Le contraire me surprendrait.....* Pour moi, je l'ai toujours regardé *comme un saint*."

Nous ne pouvons pas non plus passer sous silence, le bel éloge que le T. R. P. Lemieux a fait de notre héros: " Quel saint religieux que ce cher Père Alfred! Quel *beau modèle!* Quel bien n'aurait-il pas fait à ses confrères par ses exemples! N'aura-t-il pas ainsi obtenu plus de mérites et sauvé plus d'âmes que s'il avait passé de longues années à donner des missions! "

Ajoutons encore ce témoignage de Monsieur l'abbé Lindsay: " Directeur de cette âme privilégiée, je me réjouis de l'avoir connu si intimement. Puisse la relation de cette vie si pure et si édifiante inspirer à la jeunesse canadienne le désir

de le suivre dans les voies de la perfection. Ces pages si intéressantes engageront bien des âmes à profiter du crédit dont ce *saint* jeune prêtre doit jouir auprès du Cœur de Jésus, et à confirmer ainsi la réputation d'insigne piété que lui décernent à l'unisson tous ceux qui l'ont connu."

Ceux qui n'eurent pas le bonheur d'être témoins de sa courte vie, ont ressenti à la lecture de la *notice biographique* de notre héros une véritable admiration. "Ce jeune Père était un *saint*," disait le regretté Monseigneur Gravel. Nos Seigneurs d'Ottawa et de Chicoutimi félicitaient le biographe d'avoir un frère aussi *saint*; et Monseigneur Emard lui adressait ces belles paroles: "Il me semble que vous avez dû éprouver de bien douces émotions en écrivant la vie si touchante de ce saint religieux. Chaque page de cet opuscule dégage des leçons de détachement et de sainteté qui ne peuvent que produire les plus salutaires impressions." Un supérieur de collège assure que la "Fleur Canadienne" exhale un parfum de piété qui pénètre l'âme et la dispose à aimer Dieu davantage; et une Supérieure générale nous a écrit: "Je veux que nos chères élèves respirent aussi l'odeur si pure de cette fleur de sainteté, qu'elles s'édifient des vertus douces et fortes de l'âme angélique de votre aimable frère."

Nous concluons par quelques extraits d'une

lettre de Monsieur Pierre-Georges Roy, rédacteur des " Recherches historiques : " Je viens de lire la vie du P. Alfred. Vous ne sauriez croire comme elle m'a ému. Alfred a été mon ami le plus intime et le plus fidèle. J'ai trouvé votre livre bien beau. Pas d'exagération, pas de choses lancées en l'air. Des faits, des choses vues. C'est cela qu'il fallait pour parler de notre cher Alfred. La vie du Père Alfred ne peut faire que du bien. Aussi, je veux essayer de vous aider à la répandre."

Il serait trop long de citer les journaux et les revues qui ont apprécié notre ouvrage, ou ont proposé notre héros comme modèle de la dévotion au Très Saint Sacrement ou à la Sainte Vierge.

Aussi, les trois mille exemplaires de notre première édition se sont écoulés en moins d'une année. Voilà pourquoi, à l'occasion de la prochaine ouverture du procès diocésain en vue de la béatification du Serviteur de Dieu, nous avons été obligés de préparer, un peu à la hâte, la présente édition, augmentée de quelques notes spirituelles, écrites pour son édification personnelle.

Tout semble favoriser l'introduction de sa cause de canonisation dont le procès préparatoire va commencer cette année même. Le T. R. Père Dubois, son ancien préfet spirituel, appelé à Rome comme consultant général, nous écrivait

dernièrement: " Les guérisons attribuées à son intercession semblent une preuve certaine que le bon Dieu veut voir honorer un jour d'un culte public le Père Alfred qui fut mon ancien disciple à Beauplateau. Dieu soit béni dans ses saints."

Dans une lettre envoyée au T. R. P. Lemieux, le Rév. Monsieur Lecours, Procureur au Collège de Lévis, exprimait l'espoir et le désir de voir l'introduction de la cause de Béatification de celui qui avait jadis été la joie et la consolation de ses maîtres comme écolier, et dont la mémoire restait en vénération dans sa chère " Alma Mater."

Enfin le 8 février 1907, le Rév. Père Benedetti, Postulateur Général de notre Congrégation, nommait, au nom de notre Révérendissime Père Général, le Rév. Père Alp. Lemieux, Postulateur pour le procès ordinaire auprès de la Curie épiscopale de Québec.

Puisse cette cause être couronnée de succès pour la gloire de Dieu, l'honneur de la Sainte Eglise, et la joie du Canada.

CHAPITRE XXX.

FAVEURS OBTENUES PAR SON INTERCESSION.

Les saints ne meurent pas tout entiers; ils se survivent dans l'amour, l'admiration et la confiance des fidèles. C'est cette seconde existence qui commence pour le Père Alfred Pampalon.

Le souvenir et le récit de sa pieuse vie ont fait naître dans les âmes, une véritable confiance en son intercession. Nombreuses et signalées sont les faveurs obtenues déjà par son invocation. Nous en citerons quelques-unes que nous rapporterons comme simple historien, laissant à l'autorité compétente de donner une décision juridique sur leur valeur et leur caractère.

Louis-Gérard, enfant d'Alphonse Gauthier, de Ste-Anne de Beaupré, semblait n'être venu en ce monde que pour souffrir. Il n'avait qu'un an et son petit corps, sans vigueur ni chaleur, n'était plus qu'un squelette que couvraient de nombreuses humeurs. Un abcès s'était formé à la hanche droite d'où sortait continuellement un sang corrompu. Au témoignage du médecin, tout le sang de l'enfant était gâté. Les remèdes étaient devenus inutiles, le cas réputé incurable. On croyait si bien à une mort prochaine que la robe blanche

qui devait le revêtir dans son cercueil était déjà faite. On s'étonnait qu'il pût vivre si longtemps. Or, un jour le père reçut une image mortuaire du R. P. Alfred Pampalon. Aussitôt l'idée et l'espoir lui vinrent que le serviteur de Dieu pourrait guérir son enfant. Il en parle à son épouse qui partage sa confiance. On commence une neuvaine en l'honneur du bon Père, pour la guérison du petit Gérard. Le lendemain, ô prodige ! l'enfant est guéri. L'appétit lui revient, sa figure reprend un teint meilleur. Le sommeil devient tranquille. Les tumeurs, les plaies disparaissent comme par enchantement. L'enfant demeura une fleur de santé.

Cette guérison si étonnante a été certifiée par plusieurs témoins. Et, au dire d'un médecin, la science médicale est impuissante à l'expliquer.

A St-Alban de Portneuf, Emilienne, fillette de MÉRIL Morissette, âgée de 4 ans, souffrait beaucoup, depuis sa naissance, d'asthme spasmodique. Les crises devenaient de plus en plus fréquentes et dangereuses. Le médecin avait déclaré le cas incurable. A la dernière crise, le père éploré se rendit au presbytère suppliant le curé de guérir son enfant. Le prêtre lui donna une image du P. Alfred, lui recommandant de la placer sur la petite fille. L'image fut appliquée avec confiance sur le corps de la jeune enfant. A l'instant même,

la fillette éprouva un bien sensible, et huit jours ne s'étaient pas écoulés que l'enfant était complètement guérie. Le mal n'a pas reparu.

Emma Dubé, épouse de Hégésippe Chandonnet, était affectée de tumeurs variqueuses, et d'eczéma aux deux jambes. Plusieurs médecins lui avaient donné leurs soins sans résultat aucun. Désolée, sans espoir de guérison, elle s'adressa au ciel. Un jour, un Père Rédemptoriste, qui prêchait une mission dans la paroisse, lui donna une image du R. P. Pampalon; aussitôt elle sentit naître dans son âme pour ce serviteur de Dieu une grande confiance, et tous les jours elle se mit à le prier avec ferveur. Or, un soir qu'elle souffrait plus que jamais, elle fit sur ses pauvres jambes des signes de croix avec l'image du Père Alfred. Aussitôt elle s'endormit paisiblement d'un sommeil dont elle n'avait pas joui depuis bien longtemps. Le lendemain, elle se réveilla complètement guérie. La guérison s'est toujours maintenue.

Lisons le récit que nous donne elle-même Sœur Marie-Bernard, des Sœurs de la Charité de Québec: " Il y a trois ans, dit-elle, je fus atteinte d'un mal d'yeux assez sérieux et très souffrant. Ma vue s'affaiblit à tel point que je ne pouvais distinguer les objets qu'à une distance très rapprochée.

Pendant près de deux ans, je fus sous les soins d'un célèbre oculiste qui déclara le mal incurable. J'étais condamnée à voir ma vue s'éteindre graduellement jusqu'à ce que l'infirmité fut complète. Pendant sept ou huit mois je changeai de lunettes sept fois. Au mois de juin 1899, ne constatant aucune amélioration dans mon état, je me mis à prier le Père Alfred Pampalon, en l'intercession duquel j'avais une grande confiance, ayant eu l'avantage de lire sa biographie. On m'avait condamnée à un repos complet. Quelque temps après, j'obtins la permission de transcrire la biographie du Père Alfred; ce travail de plus de trois cents pages, je le terminai en février 1900, et depuis, je ne ressens aucune douleur, je fais la classe, et ma vue n'est nullement fatiguée.

Reconnaissance envers le Père Alfred, qui a daigné s'intéresser à mon humble personne, en m'obtenant une si prompte et si entière guérison."

Voici quelques extraits d'une lettre de Sr Melchiade, des Sœurs de la Providence.

Hôpital St-Jean de Dieu, 15 mars, 1906.

" Tout simplement je vais raconter ma guérison obtenue par le bon Père Alfred Pampalon, auquel je dois aujourd'hui le bonheur d'être religieuse. Depuis sept ans, je souffrais d'une débi-

lité générale qui me contraignait souvent à garder le lit des semaines entières. Les remèdes ne me procuraient aucun soulagement. Au milieu de mes douleurs souvent atroces, je me résignais à souffrir toute ma vie, sans pouvoir jamais réaliser le vœu le plus cher à mon cœur : celui d'entrer au couvent, quand un Père Rédemptoriste vint prêcher une retraite dans la paroisse où je demeurai. Il m'engagea à commencer une neuvaine au bon P. Alfred, me disant : " Si vous priez avec foi, il vous guérira." Je me mis sans tarder en prière avec une ferme confiance. Dès le premier jour, je me sentis mieux. Le bon Père Alfred a continué son œuvre, et à la fin de la neuvaine, j'avais peine à le croire, j'étais parfaitement guérie. Depuis lors, ma santé a toujours été florissante et j'ai pu, grâce à la faveur du R. P. Alfred, réaliser mon désir de me donner à Dieu dans la vie religieuse. Tous les jours, dans ma reconnaissance, je demande à Dieu de glorifier son serviteur."

Madame Albert Ayotte, de Woonsocket, R. I., Etats-Unis, était malade depuis deux ans. Il y avait quatre longs mois qu'un rhumatisme, répandu dans tous ses membres, la tenait clouée sur un lit de douleurs. Un jour une amie lui donne une parcelle de la soutane du R. P. A. Pampalon, lui disant de s'adresser avec confiance à ce Ser-

viteur de Dieu, qu'il la guérirait certainement. Ce jour là même, le 16 mars 1898, le médecin lui avait déclaré qu'elle devrait garder le lit jusqu'aux grandes chaleurs de l'été. Madame Ayotte ne se découragea pas. Elle place sa dernière espérance dans le R. P. Alfred et commence à le prier de tout son cœur. Et le lendemain matin, à son réveil, elle est radicalement guérie et pour toujours.

Madame Fabien Chaussé de Montréal était réduite à une grande faiblesse par la maladie. Depuis quinze mois, des pertes de sang la forçaient à prendre le lit tous les quinze jours. Le cas était réputé incurable par les médecins; mais si le pouvoir de l'homme est fini, celui de Dieu ne connaît point de bornes. Elle avait reçu une relique du R. P. A. Pampalon. Pleine de confiance en l'intercession de ce grand serviteur de Dieu, elle le supplia avec ardeur de lui obtenir sa guérison. Aussitôt, la malade éprouve du soulagement, et le quatrième jour la guérison était assurée. Un médecin lui demandant qui l'avait guérie, elle répondit: " C'est le bon Père Alfred." — " Il fallait cela: " avoua le docteur. Depuis, la guérison s'est maintenue et la reconnaissance de cette bonne mère envers son bienfaiteur durera toujours, d'autant plus que le serviteur de Dieu a continué à protéger sa famille, en

délivrant deux de ses enfants et son époux d'un grand danger.

Paschal Tremblay, marchand au Saguenay, souffrait du rhumatisme dans tous ses membres. A son mal s'ajoutaient un frisson continu et une mauvaise toux. Se trouvant à Québec, malade à l'extrémité, loin de sa famille, il eut la pensée de recourir au R. P. Pampalon qu'il avait appris à connaître chez un de ses amis. A peine l'avait-il invoqué et promis de publier sa guérison, s'il l'obtenait, qu'il se vit aussitôt exaucé : tout mal disparut instantanément. Il se fait un devoir de reconnaissance de réciter chaque dimanche un chapelèt en l'honneur de son bienfaiteur.

Marcelline Daoust, de Montréal, souffrait des yeux depuis de longues années. Pendant 15 ans, elle reçut les soins d'un médecin, mais sans succès. On lui donna un jour l'image du Père Pampalon, elle l'appliqua sur ses yeux en invoquant le serviteur de Dieu et se trouva guérie. Elle ne sentit plus aucune douleur, l'inflammation disparut à jamais.

Obéline Simard était atteinte d'une maladie organique du cœur. Le médecin n'espérait plus sa guérison. Une personne de Ste-Anne de Beaupré lui conseilla de faire une neuvaine au P. Alfred. Elle consent volontiers. Dès le premier jour, elle se sent soulagée, elle continue la neuvaine avec confiance et obtient une entière guérison.

Par suite du froid et de la fatigue, François Fredette, de Montréal, était devenu complètement sourd de son oreille gauche. Opérations, soins de spécialistes, tout fut inutile. Sa surdité était réputée incurable. Puisque les hommes étaient impuissants, François se tourna du côté du ciel. Un prêtre lui conseilla d'invoquer le Père Alfred, lui promettant que ce dernier lui obtiendrait de sa bonne mère Marie la guérison demandée. Chaque jour, François récitait une petite prière en l'honneur du Serviteur de Dieu, et promit de faire publier la guérison dans les annales de Ste Anne de Beaupré. Un jour après avoir dit sa prière accoutumée il fut complètement guéri. La surdité ne reparût plus.

Mademoiselle Olierie Moll, institutrice de Montréal, souffrait à l'œil droit d'une affection très grave. Tous les deux mois ordinairement les crises inflammatoires étaient accompagnées de douleurs très vives qui la condamnaient à un repos forcé. Pendant vingt ans elle reçut les soins d'un oculiste qui lui prodigua à différentes reprises trois ou quatre opérations, mais sans résultat. Dans cette pénible situation elle eut recours à l'intercession du Père Alfred; elle invita ses amies à demander avec elle sa guérison; et promit de faire publier cette faveur, si elle lui était accordée. A peine eut-elle fait cette demande que

toute douleur disparut. Son œil n'offrait plus aucun symptôme inflammatoire. Dix mois après elle déclarait n'avoir pas éprouvé la moindre douleur depuis sa guérison.

En janvier 1897, Aimé Godreau, de Hull, était occupé à peindre, lorsqu'il fit une malheureuse chute qui lui occasionna une névralgie lombaire à l'état aigu. Après avoir été traité par son médecin sans résultat, il vint à Montréal recevoir les soins des spécialistes. Sept mois se passent, et le malade souffre toujours, sa guérison est réputée impossible à l'hôpital. On lui conseille quelques remèdes extraordinaires, mais sa pauvreté ne lui permet pas de se les procurer : au milieu de ses atroces douleurs, il lève vers Dieu un regard suppliant. Il ne lui reste que ce médecin auquel il puisse encore recourir. Animé d'une sainte confiance envers le Père Alfred, il le prie d'intercéder auprès de Dieu pour lui si malheureux. Dans sa foi il s'écrie : "Oui, le bon Père Alfred va me guérir." A peine eut-il prononcé cette parole, qu'un frisson pénètre tous ses membres, ô miracle ! il est radicalement guéri. Alors il se remet au travail, ce qu'il n'avait pas fait depuis deux ans. Plusieurs médecins déclarent la guérison extraordinaire.

Un homme avait abandonné ses devoirs religieux, blasphémait la religion et les choses

saintes. Couché sur un lit de douleurs il allait bientôt mourir. La vue d'un prêtre suffisait pour exciter sa fureur. Cependant le curé de l'endroit était parvenu à lui faire accepter une image du R. P. Alfred Pampalon. O prodige ! Celui qui, il y a quelques jours, blasphémait Dieu, voulait maintenant se réconcilier avec lui. Il appelle un prêtre et se convertit sincèrement. Au témoignage de ce dernier, le R. P. Alfred avait sauvé cette âme.

Madame Emeric Lapointe, de Montréal, souffrait depuis quatre mois d'une tumeur. Déjà elle avait sollicité sa guérison du R. P. Alfred Pampalon par trois neuvaines. La pauvre femme désespérait, lorsqu'on l'engagea à recommencer une dernière neuvaine, l'assurant que cette fois le bon Père se rendrait à sa demande. La fervente chrétienne recommença à prier avec la plus vive espérance. Et le dernier jour de cette neuvaine, la tumeur s'ouvrit et la malade fut complètement guérie.

Un malheureux adonné à l'ivrognerie faisait le malheur de sa pauvre femme et le scandale de ses enfants. Sa belle-mère, chrétienne pleine de foi, s'adressa au P. Alfred. Le gendre rentre en lui-même, reconnaît ses désordres, et depuis six ans, il s'applique par une vie exemplaire à faire oublier ses premiers égarements.

Une famille de Muskegon, Michigan, E. U., ne remplissait plus ses devoirs religieux. Un jour, on reçoit de la part d'un ami une image du bon Père Alfred. La mère contemple longtemps la figure de notre saint. Le Père Alfred lui parle au cœur. Cette mère repentante se fait apôtre et ramène à Dieu toute sa famille.

Depuis plus de trente ans, Monsieur X.... n'avait pas rempli ses devoirs de chrétien. Son épouse, pleine de confiance en Dieu, se trouvait un jour dans une église avec son mari. Avec ferveur, elle suppliait le R. P. Alfred de ramener son époux à de meilleurs sentiments. O merveille ! Elle n'a pas encore fini sa prière que déjà son mari part et va s'agenouiller au confessionnal. Il purifie son âme et sort de ce bain de la grâce, bon et heureux.

Une pauvre femme souffrait un martyre continu de la part de son époux adonné au vice de l'ivrognerie. Un jour, le chagrin dans l'âme, elle commence à prier le Père Alfred Pampalon. Elle était à sa deuxième neuvaine lorsque son mari cessa sa vie de débauche pour mener désormais une existence digne d'un vrai chrétien.

APPENDICE.

Parmi les nombreuses notes spirituelles du P. Alfred Pampalon, nous avons cueilli les écrits suivants que nous publions à la suite de cette biographie, parce qu'ils nous font voir dans toute leur beauté, l'ardent amour et la filiale tendresse du Serviteur de Dieu envers Celle qu'il aimait à appeler " Sa Bonne Mère."

1° DEVOTION

A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

O douce Marie, ô ma bonne Mère ! prêtez-moi votre assistance, je vous en prie, daignez m'enseigner la véritable dévotion que vos enfants doivent avoir envers vous.

La vraie dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie a pour principe la connaissance de cette bénie Mère de Dieu et des hommes.

Par rapport à Dieu, la glorieuse Vierge Marie est Fille chérie du Père, Mère aimante du Fils, Epouse bénie du Saint-Esprit. Y a-t-il plus sublime dignité à laquelle une créature puisse être élevée ? Non, il n'y en a pas. Seule la bienheu-

reuse Marie fut choisie, parce que seule entre toutes les créatures elle fut la moins indigne de cet insigne privilège. Il lui fallait pour cela trois dispositions spéciales : une humilité profonde, une pureté sans tache, un amour sans retour, sans réserve, sans partage. Ces trois dispositions, la Très Sainte Vierge les possédait au plus haut degré. Elle était toute humble, comme elle le prouve elle-même dans son sublime cantique, le “Magnificat,” qu’on a justement appelé l’extase de son humilité. Elle était toute pure : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te!* paroles que la sainte Eglise lui applique. Elle était toute aimante : *Hortus conclusus soror mea, sponsa,*.... paroles qui signifient que le cœur de cette aimable Vierge, figuré ici par un jardin, était fermé à toutes les affections terrestres, et uniquement ouvert à l’amour de son Dieu. Aussi l’adorable Trinité, à la vue de cette Vierge toute humble, toute pure, toute aimante, s’éprit d’amour pour elle, la choisit parmi toutes les filles d’Adam et la combla des dons les plus excellents.

La connaissance de Marie a pour effet de produire en nous les sentiments qui constituent la vraie dévotion à la Sainte Vierge, je veux dire la vénération, l’amour et la confiance.

C’est d’abord une grande vénération, un grand respect envers cette glorieuse Vierge. Et

quoi! qui ne se sentirait pas pénétré de respect envers celle que le Père éternel a bien voulu choisir pour sa Fille, le Fils pour sa Mère, le Saint-Esprit pour son Epouse; envers cette Reine du ciel et de la terre? Les anges et les bienheureux eux-mêmes sont saisis du plus profond respect: Sainte, sainte, sainte, ne cessent-ils de répéter, est la Fille, la Mère, l'Epouse du Roi des rois.

Nous devons témoigner ce respect à la Sainte Vierge quand nous lui adressons nos humbles prières, nous efforçant, pour autant que le permet la faiblesse humaine, d'éviter les distractions. De même encore quand nous parlons d'elle, nous devons le faire à la manière d'un enfant qui s'entretient de sa mère, et qui ne le fait qu'avec le plus grand respect.

Le second sentiment que la connaissance de la bienheureuse Vierge excite dans nos cœurs, c'est l'amour: amour de complaisance, amour de bienveillance, amour de préférence, amour de gratitude, amour de condoléance.

C'est, en premier lieu, un amour de complaisance. N'est-il pas tout naturel que les sujets d'une reine se réjouissent de la gloire dont celle-ci est environnée et du bonheur dont elle jouit? Or, cette Reine, c'est la bienheureuse Vierge Marie; ses sujets, c'est nous. La gloire de notre aimable Reine, c'est d'être tout à la fois Fille, Mère

et Epouse du Roi des rois; son bonheur, c'est d'être intimement unie à l'adorable Trinité. Oh! que vous êtes heureuse, devrions-nous nous écrier; quel bonheur est le vôtre d'être ainsi environnée de tant d'éclat et de splendeur; nous vous félicitons, ô Marie! d'avoir été établie Reine du ciel et de la terre. Oui, jouissez éternellement de vos sublimes prérogatives.

Puis, c'est un amour de bienveillance. Comment pourrions-nous, réfléchissant à la sublime dignité de cette Vierge incomparable, ne pas sentir en nous le désir ardent de la voir connue de tout l'univers, honorée de toutes les créatures?

Oui, nous devons désirer à cette glorieuse Vierge tout le bien possible: que son culte soit répandu par toute la terre, que partout et toujours elle soit vénérée, louée et bénie. Mais nous ne devons pas nous borner à désirer cette gloire à la bienheureuse Vierge Marie; il faut travailler nous-mêmes à la lui procurer. C'est la vocation de tout Rédemptoriste: faire connaître aux hommes cette glorieuse Mère de Dieu, prêcher sa bonté, sa miséricorde et son amour pour nous, surtout pour les pauvres pécheurs. Par ce moyen il attirera les hommes à aimer cette clémente Reine, à mettre en elle leur confiance, et à procurer à la bienheureuse Marie un grand honneur.

C'est encore un amour de préférence. Nous

devons préférer cette mère si aimable à toute autre créature. Eh quoi! nous préférierions à la beauté incomparable de cette Vierge une beauté périssable, corruptible, souvent la source de tant de malheurs! Quoi! nous placerions nos jouissances, nos délices, nos complaisances dans une créature autre que Marie, lorsque l'auguste Trinité n'a pas dédaigné de placer en elle les siennes! Loin de nous une telle pensée! Elevant plus haut nos esprits et nos cœurs, contemplons la douce Marie, cette Vierge toute belle, devant qui toute autre beauté s'efface et disparaît comme les étoiles à l'apparition du soleil. Admirons ce miroir sublime dans lequel brillent toutes les perfections, miroir de pureté, d'humilité, de charité, de bonté, de miséricorde et d'amour. En faut-il davantage pour gagner nos cœurs et les détourner des apparences trompeuses des créatures? Imitons saint Alphonse, si épris de cette beauté de la Très Sainte Vierge, qu'on l'entendait parfois s'écrier à son réveil: " Que vous êtes belle, ô Marie! que vous êtes belle! " Oui, la Madone ornée de toutes les vertus, de toutes les grâces, avait ravi son cœur et lui faisait mépriser toutes les beautés vaines et passagères d'ici-bas.

En quatrième lieu, c'est un amour de gratitude. Connaissant à quelle sublime dignité est élevée notre Mère du ciel, quel sentiment de gra-

titude ne devons-nous pas éprouver envers Dieu, l'Auteur de tout bien, qui l'a élevée si haut et lui a donné tant de puissance, et envers Marie elle-même qui ne trouve pas de plus grand plaisir que de nous faire bénéficier des dons qu'elle a reçus, de la faveur dont elle jouit. Remercions Dieu le Père d'avoir choisi la Très-Sainte Vierge pour sa Fille bénie, Dieu le Fils pour sa Mère bien-aimée, Dieu le Saint-Esprit pour son Epouse chérie. Remercions enfin, et l'auguste Trinité de l'avoir préservée de toute souillure et constituée Reine du ciel et de la terre, et cette aimable Reine si prodigue envers nous de ses richesses et de ses bontés.

Cinquièmement, c'est enfin un amour de condoléance. Comment se fait-il que tant d'hommes, tout en connaissant cette Vierge incomparable, lui refusent cependant la vénération qui lui est due? Comment se fait-il que d'aucuns même abusent de cette connaissance pour amoindrir auprès des autres la grandeur de Marie, au lieu d'en profiter pour la faire aimer et honorer le plus qu'ils peuvent? Que de malheureux outragent son saint nom, profanent ses images et ses sanctuaires! Pourrions-nous demeurer insensibles devant de pareilles indignités? Non, assurément. C'est pourquoi nous devons nous affliger en voyant notre Mère si peu aimée par ses fils ingrats; nous devons lui faire amende honorable et réparer de la

sorte les nombreuses ingratitudes qu'elle reçoit d'eux.

Et quant à nous, notre devoir est de nourrir envers elle l'amour le plus filial, accompagné de la crainte de lui déplaire. Oui, un vrai enfant de Marie préfère sacrifier tout plutôt que de causer le moindre déplaisir à une Mère si bonne. Cette mère est tout pour son cœur : " Lui plaire et puis mourir," voilà sa devise.

Le troisième sentiment que produit en nous la connaissance de la Sainte Vierge, c'est une grande confiance. En effet, la bienheureuse Marie est pour nous tous une Mère, Mère pleine de bonté, de miséricorde et de charité. Je dis : pleine de bonté, c'est-à-dire désireuse de nous faire du bien. Que dis-je ? elle désire même plus nous dispenser ses faveurs que nous ne désirons les recevoir. Aussi, tous les jours, à tout instant, ne cesse-t-elle de nous faire part de ses nombreux bienfaits. Tous les biens que nous recevons, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, nous arrivent par les mains de cette bonne Mère. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* C'est elle qui nous a enfantés à la foi ; c'est elle qui, ainsi qu'une bonne mère auprès du berceau de son enfant, a veillé sur nos premiers jours ; c'est elle qui a conduit nos premiers pas à travers les dangers de ce monde ; c'est elle enfin qui nous

a inspiré d'entrer dans cette Congrégation du Très Saint Rédempteur, laquelle prétend ne le céder à aucune autre en filiale dévotion pour cette incomparable mère du ciel. A nous donc de conserver toujours ce précieux dépôt; à nous de payer de reconnaissance cet amour si grand de Marie et de son divin Fils Jésus. Pour cela, soyons toujours fidèles à servir la Très Sainte Vierge, comme le fut toujours Notre Père Saint Alphonse. Je dis, en second lieu, que la douce Marie est une mère pleine de miséricorde, c'est-à-dire, toujours prête à soulager nos misères. Elle accueille tous ceux qui recourent à elle, qu'ils soient justes ou pécheurs. A tous elle ouvre le sein de sa miséricorde; elle raffermir le juste, relève le pécheur, console l'affligé, guérit le malade. En un mot, la miséricorde de cette bonne Mère, c'est celle de Dieu même, incarné dans son sein, miséricorde qui embrasse tous les hommes et chacun en particulier.

Je dis encore que Marie est une Mère pleine de charité. Sa grande charité à notre égard consiste en ce qu'elle veut comme à elle-même notre bien, c'est-à-dire, la grâce en cette vie et la gloire dans l'autre. C'est pour nous procurer ce grand bien qu'elle consentit à mettre au monde Jésus, quoiqu'elle vit alors par avance toutes les peines qu'elle allait endurer à cause de Lui. Son amour

pour nous l'emporte sur toute autre considération. C'est encore pour cela qu'elle sacrifia à la mort ce Fils chéri qui était tout son bonheur. De là, Saint Bonaventure s'écrie : *Sic Maria dilexit nos ut Filium suum unigenitum daret!* Et maintenant que cette bonne Mère est au ciel, elle ne cesse pas de nous obtenir toutes les grâces nécessaires pour nous conserver dans l'amitié de notre Dieu. Ayons donc en elle la plus entière, la plus filiale confiance. Attendons d'elle la persévérance finale. Oui, si notre dévotion envers elle est filiale, confiante, persévérante, nous pouvons être assurés de persévérer jusqu'à la mort dans la grâce de Dieu et dans notre sainte vocation. Ainsi, après cette vie si courte, ce sera, en compagnie de notre bonne Mère du ciel, la possession d'un bonheur sans fin.

Si, comme nous l'avons montré, la connaissance de Marie est le principe de la dévotion que nous devons avoir pour elle, l'amour pratique, effectif, c'est-à-dire l'imitation en est le fruit. La vie entière de la sainte Vierge doit donc être placée sous nos yeux comme un tableau qui représente la perfection. Cette vie nous fournit des exemples à suivre dans toute notre conduite : elle nous indique ce que nous devons corriger en nous, ce que nous devons imiter, ce que nous devons perfectionner dans notre âme. Pendant qu'elle vivait sur la terre, Marie n'avait d'autres pensées, d'au-

tres affections, d'autres désirs que pour Dieu seul. Dieu seul était son bien, son bonheur, sa vie. A son exemple, méprisons les biens de ce monde et élevons notre esprit vers l'unique bien qui est Dieu.

Marie était la Vierge la plus humble. Considérons-la pendant sa vie ici-bas; elle avait d'elle-même la plus basse opinion. Écoutons-la parler d'elle-même: *Nolite me considerare quod fusca sim; quia decoloravit me sol*, paroles que saint Bernard interprète dans ce sens: *Appropians illi, ex eo me nigram invenio*. Cette douce vierge se voyait enrichie des dons les plus précieux: loin de s'en glorifier, elle en rapporte à Dieu toute la gloire. Témoin les paroles pleines d'humilité qu'elle prononce dans son chant sublime " le Magnificat."

La Sainte Vierge aimait par humilité à servir les autres: on le voit par la visite qu'elle fit à sa cousine, Sainte Elizabeth. Elle aimait encore à choisir les dernières places: en énumérant les personnes présentes au cénacle, les évangélistes la nomment la dernière.

L'estime qu'elle avait de l'humilité lui faisait même aimer les mépris: à quels cruels opprobres, à quels sanglants mépris ne s'exposa-t-elle pas pendant la douloureuse passion de son divin Fils?

Voilà ce que fut Marie : la plus humble des créatures. Tels elle désire que nous soyons. “ Apprenez de moi,” semble-t-elle nous dire, après son divin Fils Jésus, “ apprenez de moi que je suis douce et humble de cœur.”

La Vierge Marie est encore toute pure. Elle est le lis entre les épines ; aucune tache n’a souillé son âme. Son esprit, pur de toute pensée terrestre, était sans cesse occupé à contempler le Dieu Suprême ; son cœur, libre de toute affection vaine et passagère, était sans cesse occupé à aimer Dieu. La concupiscence n’atteignit jamais, pas même un instant, cette Vierge choisie pour être le temple vivant de l’auguste Trinité. Un ordre parfait régnait entre ses facultés supérieures et ses puissances inférieures, et celles-ci étaient constamment soumises à celles-là. Ici encore Marie est notre modèle et nous invite à lui ressembler. Il est vrai que nous avons hérité le péché de nos premiers parents et ses funestes effets, mais nous avons reçu la grâce de Dieu et le secours de Marie, et cette grâce et ce secours aidant, sous pouvons arriver à notre fin. Travaillons donc à vider notre esprit des pensées vaines et frivoles qui l’occupent, pour le porter vers le seul Bien, le Bien Suprême. Travaillons à vider notre cœur des affections mondaines, pour n’aimer, à l’exemple de Marie, que Dieu seul.

Gardons pur ce corps destiné, comme celui de la Sainte Vierge, à être le temple du Saint-Esprit; gardons purs ces yeux destinés à contempler Dieu éternellement; cette langue créée pour annoncer la parole divine et qui doit prononcer les paroles de l'absolution; ces mains destinées à porter le corps adorable de notre Sauveur, à l'exemple de la bienheureuse Vierge Marie. Enfin, soyons nous aussi un miroir vivant de pureté, non seulement pour nous-même, mais aussi pour les autres.

La douce Marie est toute charité. *Ego Mater pulchræ dilectionis*. Elle est cette lampe de laquelle il est dit qu'elle ne s'éteindra pas durant la nuit, *non exstinguetur in nocte lucerna ejus*. La flamme de la charité brûlait toujours en Marie. *Ego dormio et cor meum vigilat*. Elle dormait, mais son cœur veillait toujours. Elle aimait son Dieu d'un amour supérieur à celui de tous les anges et de tous les élus réunis. Sans cesse, dans ses occupations comme dans son oraison, son cœur était élevé en Dieu; un seul cœur, un seul amour, un seul bien ici-bas l'enchaînait: ce cœur, cet amour, ce bien, c'était son Dieu. Oui, aimer Dieu, lui plaire et mourir, tel était l'unique désir de cette Vierge incomparable. A son exemple, nous devons aimer Dieu; nous devons mourir à tout autre amour pour vivre uniquement de l'amour de Dieu, pour aimer ce souverain Maître jusqu'au sacrifice de nous-mêmes.

Enfin, nous devons ne vouloir que ce qu'il veut, ne chercher que ce qui lui plaît, n'aimer que ce qu'il aime.

L'amour de Dieu est inséparable de celui du prochain. Ici encore la sainte Vierge Marie peut nous être proposée pour modèle. Quelle mère nous a plus aimés et nous aime plus que cette Reine d'amour? Elle nous a aimés jusqu'au sacrifice d'elle-même et de ce qu'elle avait de plus cher, de son doux Jésus. Non, elle n'a pas hésité à sacrifier pour nous son propre Fils. Aussi, à son exemple, devons-nous aimer notre prochain, nous sacrifier pour lui, s'il le faut. Nous avons été choisis pour continuer l'œuvre du divin Rédempteur, c'est-à-dire, la sanctification des âmes. Marie, elle aussi a pris part à cette œuvre pendant toute sa vie. Maintenant qu'elle est au ciel, elle continue son office de coopératrice dans cette œuvre sainte et sublime, et nous sommes ses ministres. Elle est donc encore ici notre modèle et nous devons suivre son exemple: comme elle nous devons brûler d'un saint zèle pour le salut des âmes.

Si nous imitons ainsi la Sainte Vierge dans toutes ses belles et saintes vertus dont elle nous donne l'exemple, nous pourrions être sûrs que nous avons pour elle une dévotion vraie et sincère, telle que Notre Père Saint Alphonse l'exige de tout Rédemptoriste. Cette dévotion sera pour

nous, pendant la vie, la source de nombreuses grâces et un gage assuré de notre prédestination au ciel. “ Un enfant de Marie est un enfant du paradis.”

2° AVE, MARIA.

Ave, Je vous salue.

O bonne Mère! qui suis-je pour vous saluer? je ne suis qu'un pauvre pécheur, j'ai mérité mille châtiments. — Et vous, vous êtes l'Immaculée Conception, aucune tache n'a jamais souillé votre âme: vous êtes le lis entre les épines.

Comment donc me voyant si souillé, osé-je vous saluer?

Mais, console-toi, mon âme, ranime ton courage. Il est vrai que tu es coupable, mais il est également vrai que la miséricorde de cette mère l'emporte sur toutes les iniquités; que cette miséricorde fait qu'elle ne peut s'empêcher de secourir quiconque se réfugie en elle.

Je vous salue donc, ô bonne, ô tendre, ô miséricordieuse Mère! et plein de confiance je me jette à vos pieds, vous priant d'avoir pitié d'un pauvre pécheur repentant. Je vous salue, charitable Marie, avec un cœur contrit, daignez en retour me saluer avec un cœur miséricordieux; je vous

salue avec le cœur d'un véritable fils, du moins c'est mon désir, daignez me saluer avec votre cœur de Mère. Personne ne peut dire qu'il ait été repoussé après vous avoir saluée; j'ai donc tout lieu d'espérer en vous. Oui, vous avez, après votre divin Fils, toute ma confiance, et je m'écrie: *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.* " J'ai espéré en vous, ô ma reine! je ne serai pas confondu."

Marie. O Marie! nom béni entre tous les noms; nom sorti du trésor de la divinité elle-même; nom qui fait la joie des cieux et de la terre; nom de grâce et de gloire pour le pécheur et le juste: — Nom d'espérance pour le pécheur: Bonne Mère, vous invoquer avec confiance, pour celui qui languit dans le péché, c'est recouvrer la grâce d'en sortir et d'entrer dans l'amitié de Dieu.

Nom d'espérance pour le juste, ô bonne Mère, puisque, pour lui, vous invoquer, c'est avoir trouvé le moyen de ne jamais perdre la grâce, et demeurer jusqu'à la fin dans l'amour de Dieu.

Nom de force contre nous-mêmes, car dans ce nom tout-puissant, nous puisons la force nécessaire pour surmonter toutes nos mauvaises passions; nom de force contre le monde, ses richesses et ses plaisirs, car, ô bonne Mère, votre nom nous procure le courage de mépriser toutes les vanités

d'ici-bas; nom de force contre Satan, car à la seule invocation de votre nom, cet ennemi superbe s'enfuit, comme pour échapper à un feu dévorant.

Nom incomparable après celui de Jésus! nom en comparaison duquel les richesses et les plaisirs de ce monde ne sont rien! Nom béni, nom de salut, en vous se trouvent tous les biens, toutes les richesses, puisque vous invoquer, Reine du ciel, c'est trouver la grâce, si on l'a perdue, et la conserver, si on la possède déjà; et quel bien est comparable à cette grâce qui nous met en possession de Jésus, l'unique bien en qui tous les autres biens sont renfermés?

Nom de douceur et de suavité pour ceux qui souffrent et qui recourent à vous; vous êtes notre consolation dans les peines comme dans la joie.

Nom béni entre tous les noms! O Marie, notre bonne Mère; votre nom remplit de joie le ciel et la terre.

Les séraphins, en le prononçant, semblent voir accroître leur amour, tant ils le trouvent beau. Les anges le trouvent si agréable qu'ils le répètent sans cesse, sentant augmenter à chaque moment leur joie. Les bienheureux, à qui ce nom fut si propice pendant qu'ils vivaient sur cette terre d'exil, en font leur bonheur.

Toute la cour céleste, d'un commun accord, proclame ce nom béni: " O Marie, Mère de

Dieu et notre Mère! saint, saint, saint est votre nom.”

Et nous, ô bonne Mère! nous voulons saluer tous les jours votre nom, et nous désirons ardemment vous louer pendant toute l'éternité. Daignez donc, ô tendre Mère, nous prendre sous votre protection, nous qui mettons notre confiance en votre nom. Oui! douce Marie, en votre nom nous espérons; défendez-nous continuellement; notre secours, ô Marie! est dans la force de votre nom; secourus par ce nom, nous n'avons rien à craindre, car quel est celui qui a invoqué votre nom et s'est vu abandonné?

Heureux ceux qui se réfugient à l'ombre de votre nom! Semblable au platane qui, par ses feuilles étendues met les voyageurs à couvert du soleil et de la pluie, Marie, votre nom offre aux hommes, un abri contre les ardeurs des passions, et la violence des tentations. — Si Marie est pour nous, qui sera contre nous?

Malheureux est donc celui qui, ayant occasion d'invoquer votre nom, refuse de le faire. Si le soleil disparaissait, que deviendrait le monde, sinon un lieu de ténèbres et d'horreur? Que devient une âme privée du secours puissant de votre nom, elle sera remplie de ténèbres. Marie! nom de force, mais aussi d'espérance. Bonne Mère, qui peut prononcer votre nom sans ressentir au

fond de son âme cette confiance filiale? Votre nom, est une grâce; au milieu des tentations et des troubles suscités par notre ennemi, il suffit de le prononcer pour mettre le démon en fuite et recouvrer la paix. Quel bonheur pour ceux dont vous êtes spécialement aimée! dès qu'ils prononcent votre nom, vous ouvrez les trésors de votre miséricorde pour répandre sur eux vos bienfaits, vous leur communiquez cette charité dont vous êtes vous-même embrasée. "J'aime ceux qui m'aiment, dites-vous; les richesses sont avec moi pour les enrichir." Heureux donc, mille fois heureux ceux qui vous aiment! Ma bonne Mère, je veux être de ce nombre. Que n'ai-je pour vous tout l'amour des séraphins, des anges, des élus, de toutes les créatures, mais, si je ne l'ai pas, je le désire ardemment. Marie! vous êtes mes délices, mon cœur, mon âme, ma vie, ma consolation et mon espérance après Jésus. Nom chéri, gravez-vous au fond de mon cœur, imprégnez mon âme de vos salutaires effets, soyez ma respiration, et le dernier souffle de ma vie.

Heureux, ô Marie, celui qui aura prononcé souvent votre nom pendant sa vie, mais mille fois plus heureux celui qui mourra en le prononçant! il est sûr d'être sauvé! car prononcer votre nom, c'est voir ouvrir devant soi les portes de la céleste patrie. L'Eglise ne vous appelle-t-elle pas "porte

du ciel? ” Console-toi donc, mon âme, et prends courage. Non, elle ne t’abandonnera pas, cette bonne Mère; applique-toi à répéter souvent son doux nom et ne crains rien. Oui, redis-le sans cesse, et elle ne manquera pas de venir à ton secours.

Nom béni! je voudrais vous voir sur toutes les lèvres, mais je me réjouis du moins de ce que tant d’âmes saintes aiment à vous invoquer, de ce que tant de bienheureux dans le ciel vous louent, de ce que les chérubins, les séraphins célèbrent et vous chantent un cantique éternel de louanges et d’amour.

O Marie! si votre nom est si beau, que devez-vous être vous-même? Qu’ils sont heureux ces habitants de la céleste patrie qui ont le bonheur de vous contempler! Que j’envie leur sort! Qui me donnera de quitter cette terre pour m’envoler vers vous, pour vous contempler, vous aimer et jouir de votre présence! Quand donc ce lieu d’exil finira-t-il! Que ce soit bientôt, ma bonne Mère! Il me tarde d’aller vous voir, car, vous le savez, ici-bas, je suis toujours exposé à vous déplaire, mais là-haut, je n’aurai plus à craindre ce malheur. O ma bonne Mère! pardonnez-moi, si j’in-siste, vous voyez les attaques que me suscite sans cesse mon ennemi. Je le sais, si je vous appelle à mon secours, la victoire est à moi, mais

ce que je crains, c'est de manquer d'invoquer votre nom dans le danger.

Ne le permettez pas ! mais faites-moi cette grâce insigne de recourir à vous dans mes doutes, mes tristesses et mes tentations. Qu'à l'heure dernière, votre doux nom réjouisse encore mon cœur ! et que mes lèvres ne cessent de redire : Jésus et Marie, je vous donne mon cœur ! Recevez-moi dans votre paradis.

QUELQUES PRIERES A LA STE VIERGE.

ANNONCIATION.

En ce beau jour, où seule, ma bonne mère Marie, vous avez été trouvée digne de devenir mère de Dieu et notre mère, je viens moi, il est vrai, le plus indigne de vos enfants, mais qui vous aime et veux vous voir aimer de toutes les créatures ; je viens, et prosterné aux pieds de la Très Sainte Trinité, je la remercie, en union avec tous les anges et les élus, du grand honneur qu'elle vous a fait en vous choisissant pour être la mère de Dieu, et du grand bonheur qu'elle nous a procuré en vous donnant pour mère à nous, pauvres pécheurs. Oui, gloire, adoration, amour, actions de grâces, à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu le Saint Esprit.

Oui, ô Marie! par votre pureté, votre humilité, votre charité, vous avez su vous rendre tellement agréable à cette Trinité trois fois Sainte, que Dieu le Père vous choisit pour sa Fille, Dieu le Fils pour sa Mère, et Dieu le Saint-Esprit pour son Epouse. Vous seule, entre toutes les femmes, avez été trouvée digne d'un tel honneur. Mais aussi, quelle bonté, quelle miséricorde, quelle charité! Non seulement Dieu voulut que vous fussiez la Mère de son Fils unique, mais aussi notre mère. Quelle joie! quel bonheur pour nous! nous avons une mère, une mère en qui nous pouvons placer toutes nos espérances, une mère qui n'est que bonté, miséricorde, charité. Oui, je sens mon cœur se dilater par la confiance: Marie est ma mère, cela suffit, si je l'aime, je n'ai rien à craindre! Comment périr, protégé par une mère si bonne? Enfant de Marie, enfant de la grâce ici-bas et enfant de la gloire dans l'autre vie. Oui, ô Marie! vous êtes ma mère et je suis votre enfant. Toujours je le serai, oui toujours, plutôt mourir que de me séparer de vous.

LA PRÉSENTATION.

O ma bonne Mère! en ce jour de votre Présentation, jour où vous vous êtes consacrée tout entière à Dieu, je viens aussi et m'unissant à vous,

je me consacre tout entier à mon Dieu. *Je lui consacre* mon esprit avec toutes ses pensées, mon cœur avec toutes ses affections et mon corps avec tous ses sens. Je prie ce bon Père, par le plaisir qu'il éprouve en voyant venir s'offrir à Lui la créature la plus pure et la plus chère, d'accepter l'humble offrande que je lui fais de tout moi-même. Mais plutôt, ô bonne mère! *présentez-moi vous-même* à ce bon Père et priez-le qu'il veuille bien me prendre sous sa toute-puissante protection. Demandez-lui que ma vie soit comme la vôtre : *une vie de recueillement, de prière et de renoncement*. Que mort au monde et à moi-même, je me propose en mon cœur de vivre désormais pour lui seul, cherchant mon bonheur à lui plaire et à faire en tout sa sainte volonté. O ma tendre mère! tout votre bonheur dans le temple était de plaire à Dieu pour aller l'aimer au ciel éternellement. Faites aussi que ce soit là tout mon bonheur durant cette vie. Oui, *vivre pour plaire à mon Dieu et puis désirer mourir pour aller l'aimer au ciel*, et être ainsi délivré de la crainte d'offenser un Dieu si bon. Quand donc quitterai-je cette vie, ô bonne mère? Ah! vous, la meilleure des mères, oui vous m'obtiendrez cette grâce! vous êtes si bonne que vous ne pouvez rien me refuser, quoique je sois le plus indigne de vos enfants.

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS.

O douce Marie! Mère du Perpétuel Secours, me voici prosterné à vos pieds; daignez écouter la prière que vous adresse en ce moment votre enfant. C'est avec la confiance d'un enfant envers la plus tendre des mères que je viens implorer votre secours. O Marie! vous le savez, ma vie est *un combat* : c'est un combat contre moi-même, c'est-à-dire, contre mes passions se révoltant sans cesse pour m'entraîner au mal; c'est un combat contre le monde, me tendant à chaque pas des pièges; c'est un combat contre le démon, rôdant sans cesse autour de moi, pour me faire tomber dans le péché et me réduire ainsi sous sa servitude. la lutte est continuelle, tantôt c'est contre l'un, tantôt c'est contre l'autre, tantôt c'est contre les trois réunis. Qui viendra à mon secours? C'est vous, ô puissante Marie! vous qu'on proclame à juste titre Notre-Dame du Perpétuel Secours. Abaissez donc un regard de bonté sur votre enfant. Tendez-lui une main secourable. Protégez-le contre les attaques de ses passions, du monde et de l'enfer. Oh oui! soyez-moi propice durant tout le cours de ma vie, et moyennant votre secours je sortirai vainqueur du combat. Soyez-moi aussi propice à l'heure de ma mort, à cette heure, dis-je, où l'enfer rassemblera toutes ses forces pour me livrer un dernier combat. O ma

bonne mère, Marie, ne m'abandonnez pas à cette heure suprême, venez à mon secours. Oui, j'en ai la ferme confiance, vous serez là pour recueillir mon dernier soupir, et pour conduire mon âme devant le souverain juge.

Ainsi soit-il.

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.

Marie, ma bonne Mère! quelle peine vous avez dû éprouver en offrant votre divin Fils! elle aurait suffi pour vous donner mille morts, si Dieu n'en avait pas suspendu les effets, O ma Mère! dites-moi, qui vous a poussée à sacrifier ainsi celui qui était toute votre vie, tout votre amour? Ah! je vous entends qui me dites: " C'est mon amour pour toi, Dieu le veut ainsi pour ton salut." O amour incompréhensible de Marie! vous sacrifiez un fils innocent pour sauver un autre fils coupable. Oui, ma tendre Mère, j'ai bien sujet de pleurer mes péchés, je les déteste, je voudrais mourir de douleur. Vous qui êtes si bonne, daignez intercéder pour moi et prier Dieu qu'il me pardonne par les mérites de votre cher Fils; je vous prie de m'accorder la grâce de ne plus l'offenser. Non, ma bonne Mère, je ne veux plus offenser un Dieu si bon, si miséricordieux. Je veux changer de conduite à cet effet, je vous prends pour modèle.

Sur le calvaire, ô Marie! vous avez sacrifié ce que vous aviez de plus cher, votre divin Fils et avec Lui tout vous-même. O Mère des douleurs! c'est donc jusqu'au sacrifice de tout vous-même, et de ce que vous aviez de plus cher, votre divin Fils, que vous m'avez aimé; aussi, de mon côté, je veux aimer Jésus et vous, ma Mère, jusqu'au sacrifice de tout moi-même et de tout ce que j'ai de plus cher. Et cet amour, n'est-ce pas vous qui me l'enseignez, ô Marie? Oui, votre amour pour moi m'apprend comment je dois aimer mon Dieu. En effet, bonne Mère, vous m'avez aimé jusqu'au sacrifice de tout vous-même et de ce que vous aviez de plus cher, ainsi je veux aimer mon Dieu jusqu'au sacrifice de tout moi-même. Je ne veux plus être qu'à Dieu seul. Je lui consacre tout mon esprit, toute ma volonté, et tous mes sens. Je renonce, pour son amour, au monde et à tous ses plaisirs. Désormais je ne m'appartiens plus, mais je suis tout à Jésus.

Je vous prie, bonne Mère, d'unir l'offrande de tout moi-même à celle que vous faisiez de tout vous-même et de votre cher Jésus.

Priez le Père si bon, si miséricordieux, si charitable de daigner me recevoir non à cause de mes propres mérites, car je ne suis qu'un pauvre pécheur, mais à cause des mérites de Jésus et des vôtres.

Vous le ferez, ô ma bonne Mère ! je n'en doute pas. Je suis votre enfant, et vous êtes ma Mère, et un Mère aussi bonne que vous ne peut rien refuser à son enfant.

Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.

PATRONAGE DE MARIE.

O ma bonne mère Marie ! me voici à vos pieds, moi le plus indigne de vos serviteurs. Je mériterais, il est vrai, de n'être pas entendu de vous à cause de mes nombreux péchés. Mais plein de confiance en votre miséricorde qui l'emporte sur toutes mes iniquités, je viens à vous et vous prie de me recevoir sous votre patronage tout-puissant. Tournez, ô la plus tendre des mères, vos regards compatissants sur mon âme. Voyez dans quel état elle se trouve. Eh quoi ! laisserez-vous perdre cette âme qui a coûté le sang de votre divin Fils et à vous-même tant de douleurs ? Oh non ! Au milieu des tentations qui l'assaillent, vous serez là pour la soutenir. Au milieu des souffrances qui l'affligent, vous serez là pour la soulager. Au milieu des peines, des doutes, des craintes de toutes sortes qui l'assiègent, vous serez là pour l'éclairer, la fortifier par vos conseils. En votre patronage, ô ma bonne mère ! je mets toute ma confiance et je ne serai point confondu.

Oui, ô la meilleure des mères! sous votre patronage, je veux vivre, souffrir et mourir. Sous votre patronage, je veux apparaître devant mon juge suprême. Sous votre patronage, enfin, je veux entrer au ciel. O bonne, ô douce, ô tendre mère! vous êtes ma mère et je suis votre enfant, quoique le plus indigne, et une mère aussi bonne que vous ne peut rien refuser à son enfant. J'ai donc confiance que vous m'exaucerez. Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Approbations	5
Déclaration de l'auteur	6
Lettre de Sa Grandeur Mgr Bégin	7
CHAPITRE I.— La maison paternelle	9
II.— Le collège	15
III.— Sa vocation	22
IV.— Au noviciat	30
V.— Le scolasticat	41
VI.— La sainte communion	50
VII.— Préparation au sacerdoce	56
VIII.— Les sentiments du nou- veau prêtre	64
IX.— Les débuts dans l'apostolat	70
X.— Le second noviciat	75
XI.— La maladie	81
XII.— Son retour au Canada	87
XIII.— Sa perfection	94
XIV.— Sa foi	102
XV.— Son espérance	107
XVI.— Sa charité envers Dieu	116
XVII.— Sa dévotion à la T.S.V.	128
XVIII.— Ses saints de prédilec- tion	141

	Page
CHAPITRE XIX.— Son amour pour le pro- chain	149
XX.— Sa pauvreté	155
XXI.— Sa pureté	159
XXII.— Son obéissance	163
XXIII.— Son humilité	170
XXIV.— Sa mortification	175
XXV.— Son recueillement	179
XXVI.— Son oraison	187
XXVII.— Son abnégation	192
XXVIII.— Sa dernière année et sa mort	198
XXIX.— Réputation de sainteté	217
XXX.— Faveurs obtenues par son intercession	223

APPENDICE.

1° Dévotion à la B. V. Marie	234
2° Ave Maria	247
3° Quelques prières à la sainte Vierge	253

ILLUSTRATIONS.

1 Le R. P. Alfred Pampalon, à l'âge de 26 ans	3
2 Alfred Pampalon, à 19 ans	22

Page

3	L'extérieur de la Basilique de Sainte-Anne de Beaupré	87
4	L'intérieur de l'église de Notre-Dame de Lévis	102
5	Le pieux serviteur de Marie	128
6	Saint Alphonse de Liguori, fondateur de la Congrégation du Très Saint Rédempteur	141
